

AXE &

1939 - 1945

ALLIÉS

UN MONDE EN GUERRE

France met : 5,95 €. Belg / D / Lux : 6,80 €
Can : 9,95 \$ cad - NCAL/S : 650 XFP - POL/S : 700 CFP

STALINGRAD

Une bataille inutile

Le Plan Bleu :

le Caucase, objectif impossible
Dans l'enfer du combat urbain

La fin de la 6^e armée

LE ROYAL 22^e RÉGIMENT ► des Canadiens francophones dans la guerre
LE FELDMARSCHALL KEITEL ► le bras droit militaire d'Hitler
LA WEHRMACHT ► une armée à cheval ou à moteur ?
ARNHEM ► la dernière victoire allemande

L 15356 - 13 - F: 5,95 € - RD



AXE & ALLIÉS

1939 - 1945

UN MONDE EN GUERRE

EN KIOSQUE
6,95 €

HORS SÉRIE N° 4

Comment la SD, les services secrets de la SS, ont organisé la provocation qui allait déclencher la Seconde Guerre mondiale...

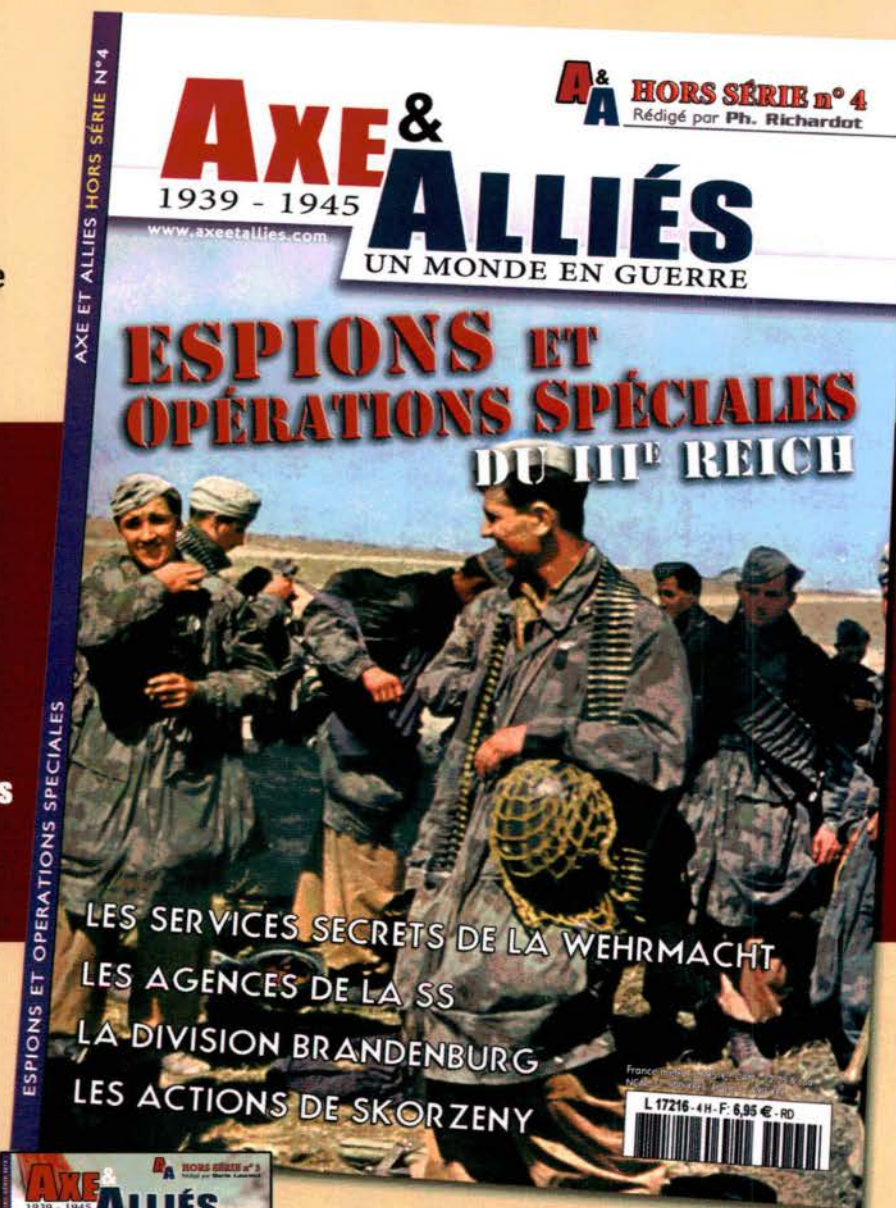
Comment les services de l'Abwehr parvinrent à piéger des dizaines d'agents du SOE britanniques, avant de se faire intoxiquer à leur tour...

Mais aussi la vraie histoire du "patient anglais", redoutable agent au service de l'Afrika Korps de Rommel, ou la lutte contre la Résistance française, avec ses agents doubles, voire triples comme Henri Déricourt...

Découvrez l'histoire fascinante des services secrets allemands, les coups tordus, les opérations militaires secrètes, la lutte contre les agents alliés mais aussi la rivalité implacable entre l'Abwehr de l'amiral Canaris et la SD de Heydrich.

Ce nouveau HORS SÉRIE d'AXE & ALLIÉS présente en détail l'organisation des différentes branches du renseignement allemand, leurs chefs et leurs actions pendant la guerre. Un chapitre est également consacré à la formation et aux actions du régiment Brandebourg, véritable précurseur des forces spéciales modernes, et au bataillon SS commandé par le célèbre Skorzeny.

Disponible en kiosque et
sur WWW.AXEETALLIES.COM



Découvrez les autres numéros
hors série d'AXE & ALLIÉS
BON DE COMMANDE PAGE 80

DIRECTEUR DE PUBLICATION :
Théophile Monnier

RÉDACTEUR EN CHEF :
Boris Laurent
laurent@axeetallies.com

RÉDACTRICE GRAPHISTE :
Shan Deraze

ABONNEMENTS, RÉDACTION, PUBLICITÉ :
AXE ET ALLIÉS est une publication
des Éditions du Paladin,
SARL au capital de 20 000 €
625, route d'Aix, 13510 Equilles
www.axeetallies.com
contact@axeetallies.com

PRINCIPAUX ACTIONNAIRES :
Théophile Monnier, Histoire
& Collections, François Vauvillier

VENTE EN KIOSQUE : MLP

DIFFUSION POUR LA BELGIQUE :
Tondeur Diffusion, 9 avenue Van Kalken
B-1070 Bruxelles. Tél. : 02 55502 21

IMPRESSION : Léonce Deprez
Zone industrielle, 62620 Ruitz
N° ISSN : 1955-8589

COMMISSION PARITAIRE : 0312K88794

© éditions du Paladin 2006

Printed in France
Imprimé en France

Reproduction interdite
sans accord écrit préalable



Chers lecteurs,

Afin de bien poursuivre ce début d'année, l'équipe d'Axe & Alliés vous a préparé un numéro particulièrement diversifié. Comme chacun sait, l'actualité de l'Histoire est riche. Concernant l'histoire militaire, la fin d'année 2008 a été marquée par l'ouvrage de Jean Lopez consacré à la bataille de Stalingrad. Afin d'être au plus près de cette actualité, nous avons souhaité confier le dossier de ce 13^e numéro à cet historien spécialiste du conflit germano-soviétique, tout comme nous l'avions fait pour notre dossier sur la bataille de Kursk (A&A n° 10).

C'est donc avec un regard neuf que vous plongerez au cœur de cette célèbre « *bataille au bord du gouffre* », de la conception du Plan *Bleu* et son changement brutal qui scellera le destin de la 6^e armée, à l'enfer des combats urbains. En outre, une interview complète ce dossier passionnant sur cette bataille qui révèle enfin tous ses secrets.

Bonne lecture,

Boris LAURENT

Célèbre photo de la Seconde Guerre mondiale : deux officiers allemands, PM parés à l'action, font signe à leurs hommes de se préparer à un bond en avant pour traverser une grande artère de Stalingrad.



Les articles

N°13

14 **Personnalité**

Le *Feldmarschall* Keitel : le bras droit militaire d'Hitler

22 **Armée**

La Wehrmacht : une armée à cheval ou à moteur ?

30 **Unité**

Le Royal 22^e Régiment : un régiment canadien francophone dans la guerre

DOSSIER DU MOIS

40 **La bataille au bord du gouffre**

42 **Stalingrad : une bataille inutile**

54 **L'assaut contre la ville :
l'enfer des combats urbains**

66 **Diplomatie**

Anarchie et *Führerprinzip* :
les structures de la diplomatie hitlérienne

72 **Bataille**

Arnhem : la dernière victoire allemande

Les rubriques

4 **Actualités**

6 **Les fiches lecture**

10 **Interview : Jean Lopez**

80 **Abonnements
et bon de commande**

Photos de l'entre-deux-guerres

10 février - 24 mai 2009

Paris capitale photographique 1920-1940

Dès le début des années 1920, Paris s'affirme comme nouveau lieu de promotion des avant-gardes et comme carrefour de la nouvelle photographie en Europe. Si la capitale française devient à l'époque ce lieu de rencontres et d'échanges pour des photographes de nationalités et d'horizons divers, c'est parce qu'elle représente alors un modèle de modernité et un espoir économique au lendemain de la Première Guerre mondiale. Mais c'est aussi et parce qu'elle s'avère être aux yeux de nombreux émigrants contraints à l'exil, un lieu de refuge pour les libertés politiques ou confessionnelles.

La photographie en France connaît ainsi une période de rayonnements individuels et collectifs. Les photographes français comme Jacques-André Boiffard, Florence Henri, Maurice Tabard, Roger Schall, Henri Cartier-Bresson parmi de nombreux autres, côtoient des artistes étrangers devenus parisiens par affinité ou par la force des événements. Citons les Allemands Germaine Krull et Erwin Blumenfeld, les Hongrois Ergy Landau et André

Kertész, les Russes Hoyningen-Huene, Rudomine, les Américains Man Ray et Berenice Abbott, etc. Longue est la liste de ces photographes-artistes, bien souvent en double rupture : expatriés rompant avec un pays, artistes d'avant-garde rompant avec une tradition. C'est cette France de l'entre-deux-guerres, ce foyer de création où se côtoient une multitude d'écoles photographiques, qui caractérise pour l'essentiel l'exceptionnelle collection réunie par l'historien et collectionneur Christian Bouqueret.



Hôtel de Sully
62, rue Saint-Antoine, 75004 Paris
01 42 74 47 75
www.jeudepaume.org

Déplacement du char Renault FT-17

Objet emblématique de la Première Guerre mondiale et des collections du Musée de l'Armée, le char Renault FT-17, peu visible jusqu'alors, a été déplacé le 30 octobre 2008 lors d'une opération publique, prenant ainsi une place digne de son caractère exceptionnel. La tâche difficile a été confiée à l'équipe du Département des conservations des Deux Guerres mondiales du musée. Cette opération délicate a mobilisé quatre techniciens et a duré 5h30. C'est dans un souci de pédagogie que le Musée de l'Armée a également exposé près du char quelques photographies issues des fonds de l'ECPAD (Etablissement de Communication et de Production Audiovisuelle de la Défense) rappelant l'action du char FT-17 durant l'année 1918. Le char est ainsi exposé en évidence au pied de l'escalier monumental menant aux salles d'exposition du Département des Deux Guerres mondiales.

Musée de l'Armée
Hôtel national des Invalides
129, rue de Grenelle, 75007 Paris
0810 11 33 99 - www.invalides.org



Visages (du Centre) d'Histoire

Portraits de témoins par Frédéric Bellay
28 janvier - 30 août 2009

Alors que nous venons de célébrer le 90^e anniversaire de l'armistice de 1918, la mort du dernier poilu vient nous rappeler la fragilité de ce lien qui nous unit à cette mémoire si lointaine et si proche. En effet, les témoins et acteurs des conflits du XX^e siècle sont en train de nous quitter, et avec eux, c'est toute une culture de la transmission directe, orale le plus souvent, qui disparaît.

La présence active des témoins, anciens résistants et déportés, au Centre d'Histoire, est une des spécificités de l'établissement. Afin de rendre hommage à l'engagement des bénévoles au sein du CHRD et de garder trace de l'extraordinaire synergie existant entre le CHRD et les porteurs de la Mémoire, le Centre d'Histoire a sollicité Frédéric Bellay afin de réaliser le portrait de ces hommes et femmes d'exception.

« Face à l'Histoire » est une galerie de 28 portraits noir et blanc. « L'échange » rend compte de leurs interventions auprès des groupes, le photographe ayant suivi et fixé en plusieurs images couleurs chacun des témoins dans l'exercice de son « travail de mémoire ». Un dispositif audio vient compléter cet ensemble visuel et donne à entendre certains des témoignages. Ainsi, portraits noir et blanc, images couleurs et bandes sonores offrent la juste mesure de l'engagement physique et intellectuel que suppose l'acte de témoignage.

CHRD, 14, avenue Berthelot
69007 Lyon. 04 78 72 23 11
chrd@mairie-lyon.fr
www.chrd.lyon.fr



Terrible anniversaire

Jusqu'au 22 mars 2009

A l'occasion du 70^e anniversaire de la Nuit de cristal, le Mémorial de la Shoah a choisi de revenir sur une date centrale qui marque une rupture avec la politique nazie de 1933 à 1937, ainsi qu'une étape en matière de violence et de persécutions antisémites.



La « Nuit de Cristal » (*Kristallnacht*) désigne la nuit du 9 au 10 novembre 1938 où s'est déchaînée une vague de violence contre les Juifs en Allemagne et en Autriche. Cette appellation métaphorique évoquant les innombrables débris de verre issus des vitrines brisées ne rend pas justement compte du degré de violence et de destruction, et du nombre de meurtres perpétrés.

Cette explosion de violence a pris pour prétexte l'assassinat d'un secrétaire de l'ambassade d'Allemagne à Paris, Ernst vom Rath par Herschel Grynzpan, jeune juif polonais d'origine allemande. Orchestrées par Goebbels, ministre de la Propagande nazie, les instructions données auprès des différents organes du parti sont claires : piller, mettre le feu, détruire les institutions juives et les biens privés de la communauté, en faisant croire à un mouvement spontané de la population. Le pogrom de la « Nuit de Cristal » a comme objectif de pousser les Juifs allemands à s'enfuir en masse. L'objectif est atteint. Le nombre de candidats à l'émigration croît considérablement, mais au-delà de l'indignation que l'événement suscite dans le monde, les frontières restent fermées.

Mémorial de la Shoah
17 rue Geoffroy l'Asnier
75004 Paris - 01 42 77 44 72
www.memorialdelashoah.org

La guerre italo-grecque

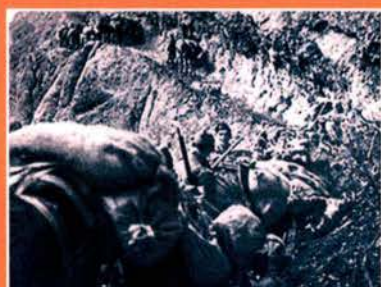
Le livre de Dominique Lormier raconte de façon précise et vivante un épisode oublié de la Deuxième Guerre mondiale qui a concouru à la défaite finale de l'Axe en Europe : l'invasion de la Grèce par l'Italie le 29 octobre 1940. Cet épisode traduit non seulement le manque de concertation entre Hitler et Mussolini mais aussi leur mésentente réelle quant à leurs buts de guerre respectifs. Mussolini, dictateur irresponsable et atteint de folie syphilitique selon son gendre Ciano, n'écoute pas son état-major. Il leurre Hitler et cherche à se venger de celui qui ne le prévient jamais de ses plans. Bref, l'invasion de la Grèce casse la stratégie allemande de neutralité dans les Balkans et permet à la Grande-Bretagne d'y tenter une stratégie de diversion malheureuse mais utile.

La campagne de Grèce jusqu'à l'intervention allemande d'avril 1941 est désastreuse pour l'agresseur italien. Menée dans les montagnes neigeuses aux confins gréco-albanais, c'est une autre guerre du froid qui annonce celle plus connue de Russie, un an plus tard. L'auteur montre comment un petit pays de 7 millions d'habitants résiste à une Italie de 40 millions, deux dictatures certes, celles de Metaxas et celle de Mussolini, mais qui mènent des politiques nationales antagonistes. L'intervention tardive de la Wehrmacht, devenue nécessaire par le virage pro-anglais de la Yougoslavie, montre combien Hitler avait mesuré l'impact d'une guerre balkanique. L'auteur estime selon l'avis de beaucoup d'historiens que la campagne des Balkans a retardé d'un mois l'invasion de l'URSS par Hitler, sauvant peut-être Moscou de la catastrophe.

Un ouvrage à recommander aux passionnés de la Deuxième Guerre mondiale ou des guerres balkaniques.

■ PR

La guerre italo-grecque, 1940-1941, Calmann-Lévy, Paris, 2008, 224 pages. 17 €



Dominique Lormier
**LA GUERRE
ITALO-GRECQUE**
1940-1941

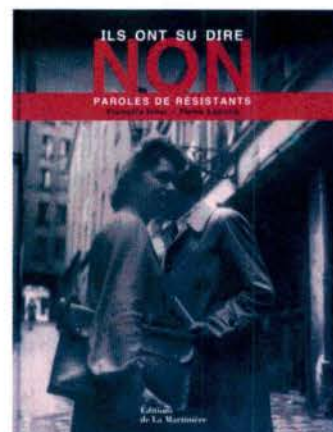
calmann-levy

Ils ont su dire non

De Gaulle, Bernanos, Camus, Jean Moulin, le FTP qui va être fusillé, le maquisard qui retarde les convois allemands, tous ont participé à leur manière à la pluralité de la Résistance, tous ont façonné ses différents visages, mais tous se sont battus pour un même idéal, celui d'une France libre.

Ils ont su dire non, paroles de résistants présente à travers de nombreux témoignages, extraits de mémoires et de journaux, citations, toute la complexité du mouvement de Résistance en France, souvent mal connu et réduit à la seule lutte armée. Comme le dit Pierre Laborie, cet ouvrage ne raconte pas la Résistance, mais en dévoile sa pluralité et sa complexité à travers les textes poignants et forts appuyés par de très nombreuses photographies. ■ BL

*Ils ont su dire non,
paroles de résistants*,
Editions de
La Martinière, 2008,
255 pages. 35 €

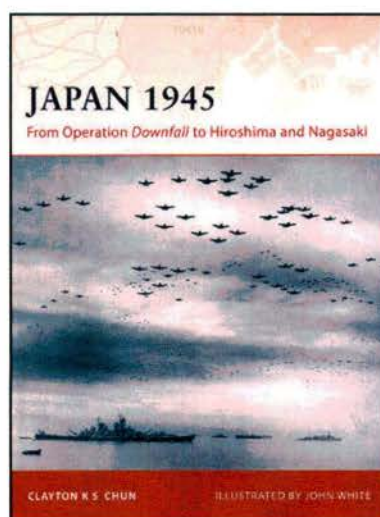


Japan 1945

Le *Campaign 200* des éditions Osprey aborde un sujet passionnant (mais qui laisse trop souvent indifférent le public français) : la fin de la guerre du Pacifique. Se consacrant uniquement aux aspects stratégiques de la conquête du Japon sans revenir

sur les opérations de l'année 1945, l'auteur montre les difficultés de planification des stratégies américains et la tâche colossale qui les attend.

Les différents plans d'invasion du Japon sont présentés ainsi que les différentes options envisageables



CLAYTON K.S. CHUN

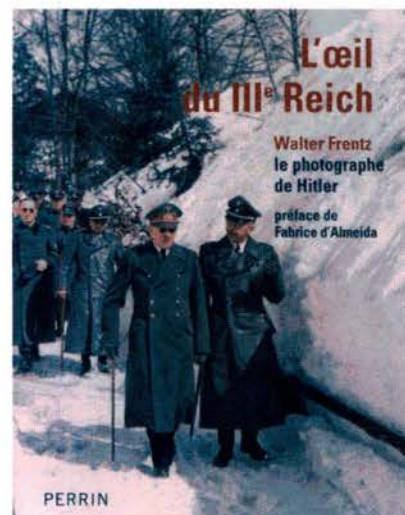
ILLUSTRATED BY JOHN WHITE

L'œil du III^e Reich

Si le nom de Walter Frentz est peu connu en France, la plupart de ses photos qui a fait le tour du monde l'est incontestablement. Frentz est un intime du Führer. Il est appelé en 1939 pour couvrir la campagne de Pologne aux côtés d'Hitler. C'est caméra à l'épaule qu'il suit le triomphe d'Hitler, puis est affecté à la Luftwaffe et notamment au sein de son état-major. Débute alors pour lui la carrière de photographe officiel du III^e Reich. Il opère surtout sur le front russe à partir de 1941, suivant la Wehrmacht, mais surtout la SS et plus particulièrement les *Einsatzgruppen* ou encore le médecin SS Karl Brandt, responsable de l'action « euthanasie », l'extermination des prisonniers russes et les expérimentations médicales. Brandt est un ami de Frentz. Le 15 août 1941, Frentz est présent pour la liquidation de prisonniers russes en compagnie d'Heinrich Himmler qui lui fait intégrer la SS. Pourtant, aucun document de ce terrible événement ne subsiste. Frentz s'en expliquera quelques années plus tard d'une manière confuse et peu convaincante.

Ce livre, composé de 300 photographies sur les 20 000 prises par Frentz entre 1939 et 1945, est une autre manière de plonger au cœur du Reich. Car Walter Frentz a grandi avec le nazisme et il voit dans l'Allemagne d'Hitler une nation dominatrice et conquérante. Tout son travail doit être vu et compris à travers ce prisme. Son œuvre, ses œuvres, dont certaines sont véritablement saisissantes, sont une mise en scène du régime et de ses dignitaires. C'est pourquoi cet ouvrage est passionnant à plus d'un titre. Divisé en « 11 albums », il est abondamment et nécessairement commenté par huit spécialistes allemands qui replacent le travail de Frentz dans sa dimension propagandiste. La préface est en outre signée Fabrice d'Almeida.

Portraits, photographies du monde ouvrier, scènes d'usine, photographies de combats au cœur de l'action, la couleur, les destructions causées par la guerre, tous ces thèmes sont traités à travers l'œil de Frentz, collaborateur génial de Leni Riefenstahl mais aussi complice d'un régime qu'il a cherché à immortaliser sous toutes ses formes. ■ **BL**



L'œil du III^e Reich, Walter Frentz, le photographe d'Hitler, Perrin, 2008, 256 pages. 29,90 €

pour pousser le pays à la reddition inconditionnelle : bombardement aérien, invasion terrestre, blocus, ou utilisation de l'arme atomique, solution qui finalement l'emportera. Le déroulement des missions de largage de deux bombes atomiques (*Little Boy* et *Fat Man*) est présenté en détail. ■ **TM**

Japan 1945 : from Operation Downfall to Hiroshima and Nagasaki (Campaign n° 200).

Egalement paru chez Osprey récemment, une étude sur les lignes de défense mises en place à partir de 1928 à la frontière occidentale de l'Union soviétique :

The Stalin and Molotov Lines : Soviet Western Defences 1928-41 (Fortress 77)

Bel atterrissage capitaine !

Mercredi 14 juillet 1943, jour de fête nationale en France, à 07h45, une forteresse volante B-17 américaine se pose en catastrophe à Bérengeville-la-Campagne. Dès lors, c'est la course contre la montre pour les aviateurs se trouvant encore à bord de l'avion, qui se dispersent dans toutes les directions. Les troupes allemandes se dépêchent sur place pour arrêter les fugitifs. Mais les Américains vont trouver sur ce sol français, qu'ils foulent pour la première fois, une formidable chaîne de solidarité qui va s'opérer afin de les aider à se cacher des Allemands et à rallier un territoire neutre. Malheureusement, certains d'entre eux seront victimes d'agents infiltrés au service de la Gestapo, ce qui va entraîner la capture de deux aviateurs en fuite... L'histoire de cet équipage est retracée depuis les phases d'entraînement aux USA où il rencontre le célèbre acteur Clark Gable, mais aussi Francis Langford ou encore Bob Hope... jusqu'à son retour en Angleterre grâce à l'aide apportée par la population française.



De nombreuses photos issues de collections privées font revivre l'épopée du Crew # 13, du 94th Bomb Group de la 8th Air Force, sa formation, ses missions de bombardements... En outre, un épilogue touchant raconte ce que sont devenus ses membres après la guerre. ■ **BL**

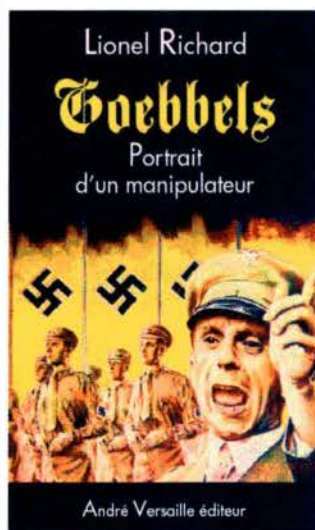
Bel atterrissage capitaine !
Loïc Lemarchand,
éditions Cheminements,
2008, 177 pages. 25 €

Goebbels, portrait d'un manipulateur

Lionel Richard nous offre avec cet ouvrage la première biographie française du plus grand manipulateur du III^e Reich, Josef Goebbels, ministre redoutable et redouté de la Propagande nazie. S'il y a bien un domaine dans lequel l'Allemagne a mené la guerre jusqu'à la fin, c'est celui de la propagande, véritable arme entre les mains du Dr Goebbels. Le personnage est connu. Ses discours enflammés, incendiaires, ses violentes attaques contre les ennemis du Reich, la puissance de ses mots, ont contribué à façonner le personnage Goebbels, incontournable de la machine criminelle nazie.

Cet ouvrage dresse le portrait de ce brillant manipulateur, polémiste impitoyable, virtuose des mots et des formules assassines, mais aussi jusqu'au-boutiste fanatique. Tout le monde a en mémoire son terrible discours du Palais des sports de Berlin sur la « guerre totale », cette harangue haineuse qui n'a pas d'égal. Spécialiste des aspects intellectuels du national-socialisme, Lionel Richard plonge au cœur des racines idéologiques de Goebbels, de son adoration quasi-mystique pour Hitler, pour nous livrer une biographie passionnante sur ce véritable « incendiaire » (Guido Knopp). ■ **BL**

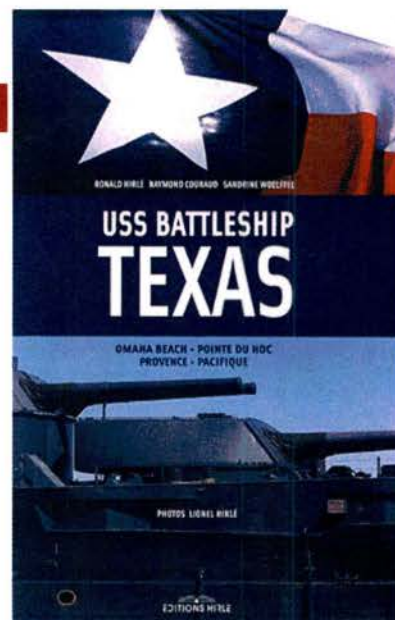
Goebbels, portrait d'un manipulateur, Editions André Versaille, 2008, 288 pages. 19,20 €



USS Battleship

USS Battleship Texas - Omaha Beach - Pointe du Hoc - Provence - Pacifique est un beau livre, bien illustré (photos couleurs ou noir et blanc et schémas techniques). Il traite d'un des plus puissants cuirassés de la Seconde Guerre mondiale. Mais dans un souci d'exhaustivité, les auteurs remontent aux premiers *USS Texas*, en particulier celui de 1895, qui a servi durant la guerre hispano-américaine de 1898 où il joua un rôle décisif contre une flotte espagnole démodée. La deuxième version

cuirassée de l'*USS Texas*, mise en chantier en mai 1912 et en service en mars 1914, participe aux deux guerres mondiales. Elle est modernisée durant l'entre-deux-guerres et devient le premier navire de guerre américain à être équipé du radar. Sa constante modernisation, ses changements de livrée sont mis en perspective avec les grandes opérations auxquelles le *Texas* participe (opération *Torch*, *D-Day*, *Provence*, *Iwo Jima*, *Okinawa*). L'équipage (800 membres) n'est pas oublié, car ce monstre d'acier ne valait que par la compétence et le courage des hommes. La puissance de l'artillerie navale est soulignée. Sans ses 10 canons de 355 mm à la capacité de pénétration supérieure aux bombes aériennes, les opérations amphibies auraient été rendues problématiques. Le livre s'achève par la visite du navire-musée qu'il est devenu dès 1948 à Houston au San Jacinto Park, en excellent état avec des pièces maintenues dans l'esprit des années 1940. C'est un exemple pour la France qui n'a pas su conserver un seul de ses grands navires de guerre en musée. ■ **PR**



USS Battleship Texas. Ronald Hirlé, Raymond Couraud et Sandrine Woelffel, éditions Hirlé, 2008, 135 pages. 30 €

Pierre Dac : drôle de guerre

« Ici Londres, les Français parlent aux Français... » Le 30 octobre 1943, une voix familière fait son apparition sur les ondes de la BBC : Pierre Dac, après bien des vicissitudes, vient enfin de rallier l'Angleterre et la France libre. Au micro de Radio Londres et dans les pages de l'hebdomadaire France, il va fustiger, en textes et en chansons, l'occupant nazi et les collaborateurs.

Une fois la paix revenue, il ressuscite *L'Os à Moelle* sous le titre de *L'Os libre* qui comptera 102 numéros jusqu'en octobre 1947.

Dans un pays en reconstruction miné par l'instabilité politique et les pénuries, Pierre Dac et ses complices s'en donnent à cœur joie et portent sur les événements leur regard loufoque. Cette anthologie regroupe les textes de Londres et les meilleurs articles de *L'Os libre*, situés dans leur contexte historique. ■ **BL**

Pierre Dac. Drôle de guerre, éditions Omnibus, 2008, 1184 pages, 28 €



Axe & Alliés propose une **nouvelle série exceptionnelle**

sur **les dirigeants du III^e reich**

6,95 €

Découvrez leur parcours dans l'Allemagne humiliée du Traité de Versailles, leur volonté de pouvoir et leur ambition pour établir un nouvel ordre allemand, leur rôle et leurs décisions pendant le conflit mais aussi leur participation à la mise en place d'une dictature implacable et aux crimes du régime nazi.

**Göring
Rommel
Göbbels
Himmler
Degrelle
Heydrich
etc**

LES DOSSIERS d'AXE & ALLIÉS
 de Raymond L. Bock, Historien, journaliste, auteur de nombreux ouvrages historiques

JOSEPH GOEBBELS
 LE MAÎTRE DE L'ÉCRAN

NOUVEAU ! LES DOSSIERS
 de Raymond L. Bock, Historien, journaliste, auteur de nombreux ouvrages historiques

Gö
 L'A

LE "PLÉNIPOTENTIAIRE"
LA SAINTE CROISADE
LE DERNIER CHANCELIER

LES DOSSIERS D'AXE ET ALLIÉS

**Une collection de
16 numéros
84 pages
papier glacé
dos carré**

GÖRING

L'AIGLE DU REICH

WWW.AXELTALLIES.COM

L 13489-2 F 6,95 € HT

LES DOSSIERS d'AXE & ALLIÉS

Le nouveau trimestriel thématique sur la Seconde Guerre mondiale

n° 2 - février 2009

VICTOIRES ET DÉFAITES D'UN CHEF DE GUERRE
FACE AU COMLOT CONTRE HITLER
LA FIN D'UNE LÉGENDE ?

ROMMEL

LE "RENARD DU DÉSERT"

n° 2 *ROMMEL*
à paraître fin janvier

n°1 en vente sur www.axeetallies.com

☐ Je m'abonne aux **DOSSIERS** pour
1 an (4 numéros) au tarif privilégié de 24 €
Tarif pour la France métro. et la Corse. Autres dest : 28 €

☐ Je m'abonne aux **DOSSIERS** pour
2 ans (8 numéros) au tarif privilégié de **45 €**
Tarif pour la France métro. et la Corse. Autres dest. : 49 €

☐ Je commande le **DOSSIER N°1**
sur **HERMANN GOERING**
tarif : **6,95 € + frais de port : 2 €** pour la France
métropolitaine et la Corse ; autres destinations : 4 €

BON DE COMMANDE

Nom et prénom :
Né(e) le : Adresse :
.....
..... Code postal :
Ville :
Pays :
E-mail :

☐ Je règle par **chèque**
(à l'ordre des "éditions du Paladin")☐ Je règle par **carte bancaire**

Numéro de la carte :

date de validité :

cryptogramme visuel
date et signature :

Jean LOPEZ

STALINGRAD

La bataille au bord du gouffre

Rédacteur en chef de *Science et Vie Junior*, Jean Lopez est un spécialiste de l'histoire de la Seconde Guerre mondiale et notamment du conflit germano-soviétique. Déjà auteur du très remarqué *Koursk, les 40 jours qui ont ruiné la Wehrmacht* (voir *Axe & Alliés* n° 8), il vient de publier chez Economica *Stalingrad, la bataille au bord du gouffre*. Dans cet ouvrage passionnant, Jean Lopez nous offre une perspective tout à fait nouvelle sur cette bataille pas comme les autres.

Axe & Alliés : *Quelle vision a Hitler de son Plan Bleu et de manière plus générale, de la poursuite de la guerre en 1942 ? Pourquoi s'obstine-t-il sur terre alors que la Direction de la guerre maritime lui soumet un mémo audacieux, approuvé par le Grand amiral Raeder, prenant en compte la mondialisation du conflit ?*

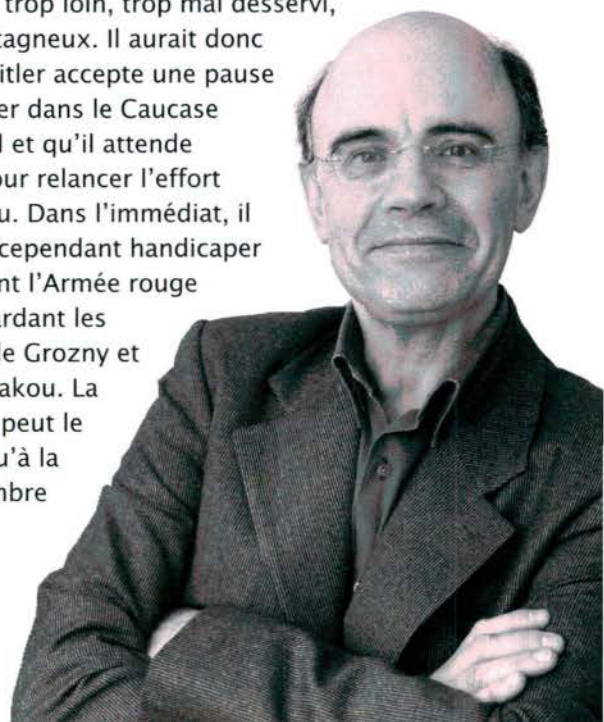
Jean Lopez : Hitler est parfaitement conscient que l'entrée en guerre des Etats-Unis le place dans une position critique. Il exagère même le danger d'un débarquement occidental sur ses arrières, l'imaginant à compter de septembre 1942. Concernant sa campagne contre l'Union soviétique, il en tire la bonne conséquence : il faut mettre à profit l'an 42 pour empêcher l'Armée rouge de reprendre l'initiative en lui enlevant un atout capital, le pétrole du Caucase. D'où le plan *Bleu*.

Hitler a étudié avec attention le plan proposé par Raeder, mais ce plan repose sur trois postulats pour le moins hasardeux. Avant tout, il faut que Japonais et Allemands accordent leurs violons sur la direction de leur effort stratégique. Or, les Japonais ne savent pas ce qu'ils veulent et, dès le printemps 42, il apparaît évident qu'ils n'ont pas l'intention de prendre le contrôle de l'Océan indien, ni du Golfe Persique, seul endroit où les Allemands pourraient les rejoindre. Ensuite, les bureaux de Raeder imaginent une pince dont chacune des deux mâchoires irait se refermer du côté d'Abadan, au fond du Golfe persique. Au sud, une mâchoire *Afrika Korps* renforcée ; au nord, une mâchoire *Ostheer* assez forte pour aller jusqu'à Bakou. Rêve et illusion ! La Wehrmacht n'a pas les moyens —logistiques et humains— d'un pareil effort combiné !

Il ne reste donc qu'une solution à Hitler : utiliser ses troupes là où elles sont, en URSS, et les lancer dans une offensive vers le sud. Il se montre plus réaliste que ses marins !

A & A : *Le Plan Bleu imaginé par Hitler pouvait-il fonctionner ? (sous-entendu, jusqu'à la fameuse Directive n° 45 qui réoriente et divise l'axe d'effort en deux) ?*

JL : Oui, si les étapes successives qui forment ce plan avaient été scrupuleusement suivies. Autrement dit : prendre d'abord le Don de Voronej, puis Rostov, puis mettre Stalingrad hors jeu, chaque objectif étant poursuivi avec le gros des moyens disponibles. Ensuite seulement, il aurait été envisageable de franchir le Don de Rostov pour aller vers le piémont du Caucase et/ou Astrakhan. L'Armée rouge aurait été dans une position difficile car Rostov, Stalingrad et Astrakhan contrôlent toutes les lignes ferroviaires entre les régions industrielles clés (Moscou-Centre, Oural-Sibérie) et le Caucase. Staline n'aurait plus guère été capable de déplacer des moyens pour défendre les pétroles. A n'en pas douter, même en suivant le plan *Bleu* scrupuleusement, les Allemands n'auraient pu parvenir à Bakou en 1942 : trop loin, trop mal desservi, trop montagneux. Il aurait donc fallu qu'Hitler accepte une pause pour l'hiver dans le Caucase occidental et qu'il attende mai 43 pour relancer l'effort vers Bakou. Dans l'immédiat, il aurait pu cependant handicaper lourdement l'Armée rouge en bombardant les pétroles de Grozny et ceux de Bakou. La Luftwaffe peut le faire jusqu'à la mi-septembre 1942.



Paulus, chef malheureux de la 6^e armée annihilée à Stalingrad. Les mémorialistes allemands lui imputent la déroute. Mais peut-il faire mieux avec ce dont il dispose. Paulus a mené l'offensive de la 6^e armée de main de maître jusqu'à Stalingrad. Au cœur du Kessel, la 6^e armée n'a aucune chance de sortir et d'être sauvée.



Archives photo P. Tiquet

Reste une inconnue majeure : à un moment ou à un autre du Plan *Bleu*, durant l'été, Staline aurait-il engagé ses corps blindés tout neufs ? Au vu des résultats calamiteux obtenus par les T-34 dans la boucle du Don, on peut parier qu'il y aurait laissé des plumes et perdu une partie des moyens de contre-attaquer massivement durant l'hiver. Mais s'il avait temporisé, retenant ses réserves précisément jusqu'à l'hiver ? C'est là que réapparaît le problème de l'immense flanc gardé par les Italiens, Hongrois et Roumains le long du Don. La *Ostheer* n'aurait pu renforcer ces unités peu sûres qu'en conservant elle-même une réserve importante. Or, cette réserve, Hitler la brûle dans les ruines de Stalingrad !

A & A : Vous parlez dans votre ouvrage de la fameuse opération *Kreml* qui aurait incliné les Soviétiques à croire que la Wehrmacht pousserai vers Moscou et non vers le sud, le Caucase. Les historiens sont encore très divisés sur les effets de cette opération d'intoxication. Quel est votre avis ?

JL : Le seul historien à s'être penché sur la question est l'Américain Earl Ziemke. Il a eu des documents à exploiter et il a fait avec ce qu'il avait. Toute l'histoire me trouble beaucoup sans pourtant m'étonner. Que les Allemands aient tenté de faire croire à Staline qu'ils visaient Moscou, c'est certain. Mais que leur manœuvre d'intox ait été si parfaite qu'on doive lui attribuer l'aveuglement de Staline me paraît douteux. Il y a une explication plus simple. Staline, comme tous les chefs bolcheviques, a retenu une grande leçon de la période de la révolution et de la guerre civile (1917-1921) : qui tient la Moscovie tient toutes les Russies. A ses yeux, il ne fait pas de doute qu'Hitler tient le même raisonnement ! Mais ce n'est pas le cas. Hitler n'accorde pas de valeur particulière à Moscou, qu'il qualifie de simple « concept géographique ». Staline a mordu dans l'opération *Kreml* parce qu'elle renforçait son idée préconçue. Celle-ci était si profondément ancrée qu'il n'en démordra pas jusqu'à sa mort : les Allemands avaient l'intention d'attaquer Moscou en 42, ils ont dû y renoncer à cause de la résistance russe dans le sud. Une position qu'aucun historien ne peut appuyer.

le général Halder, chef d'état-major de l'OKH, disait de Stalingrad qu'elle était « une véritable impossibilité militaire ».

A & A : Pourquoi Stalingrad ? Pourquoi Hitler a-t-il changé le cours de l'opération *Bleu* aussi brutalement ?

JL : Stalingrad devient l'objectif n°1 par substitution. C'est en effet à partir de la mi-septembre que la campagne du Caucase apparaît comme un échec certain : Bakou ne sera pas atteint. Or, Hitler ne peut se présenter devant le peuple allemand les mains vides. La victoire dont il a besoin pour asseoir son pouvoir charismatique, ce sera Stalingrad. Il n'y a aucune autre nécessité à prendre cette ville, dont le général Halder, chef d'état-major de l'OKH, disait qu'elle était « une véritable impossibilité militaire ». Pour autant, j'insiste : les Allemands ont eu plusieurs occasions de s'emparer de Stalingrad !

A & A : Les nombreux ouvrages consacrés à la bataille évoquent depuis toujours l'obstination d'Hitler pour Stalingrad. Mais cette ville est-elle la seule obsession du Führer ou bien y'a-t-il une symétrie psychologique entre Hitler et Staline dans leurs engagements respectifs à Stalingrad ?

JL : Du point de vue symbolique —psychologique et politique si l'on préfère— les deux hommes tiennent à Stalingrad. Hitler, nous venons de dire pourquoi, Staline parce qu'il a fait croire qu'il avait



DR

Durant l'été 1942, l'Armée rouge est une nouvelle fois bousculée par la Wehrmacht qui lance son offensive d'été, le Plan Bleu. Malgré des pertes énormes, les Soviétiques freinent l'armée allemande. Ces quelques semaines de gagnées auront de lourdes conséquences à Stalingrad.

déjà sauvé la ville des Blancs en 1919, et que le peuple russe attend qu'il réédite son exploit. Il ne faut cependant pas pousser trop loin le parallèle. Hitler brûle la 6^e armée en pure perte dans Stalingrad, quand Staline y gagne le plus précieux des biens : du temps pour préparer sa contre-offensive. Je pense que si les Allemands avaient pris la ville, le moral du peuple russe serait tombé au-dessous de zéro car, dans l'imaginaire populaire, la ville sur la Volga est un finistère, le bout du monde slave.

A & A : *Nous pouvons lire assez souvent que cette bataille a été un formidable retour en arrière dans la nature des combats menés par les deux armées. Or, vous parlez d'un champ de bataille totalement inédit. Est-ce que la bataille de Stalingrad est une nouveauté ?*

JL : Oui. Jamais on ne s'était battu des mois durant dans une grande ville industrielle. La guerre de siège existe depuis 5 000 ans, mais la guerre urbaine s'invente à Stalingrad. Il s'agit en effet d'un retour en arrière. La « guerre des rats » menée à Stalingrad est pleine d'archaïsmes. La machine s'efface devant le corps à corps, le combat de nuit, le camouflage, le sniperisme, les petits groupes d'assaut où l'on se coopte. On est loin du Blitzkrieg ou de « l'art opératif » de l'école Toukhatchevski !

A & A : *Votre analyse montre que Paulus a dans l'ensemble fait de son mieux, ou plutôt son possible. Sa personnalité semble complexe. Est-il l'homme de la situation ?*

JL : Techniquement, il est irréprochable. Il faut rappeler qu'il a été l'un des pères des Panzer-Divisionen dans les années 30. C'est un homme

calme, d'une grande largeur de vues. Il n'a sans doute pas le coup d'œil d'un Manstein, comme en témoigne le cafouillage dont il est en partie responsable à Kharkov en mai 1942. Mais il mène de main de maître l'avance de son armée vers Stalingrad, à travers les steppes surchauffées du Don. Il sait aussi s'imposer, comme lors de la journée critique du 24 août, dans les faubourgs de Stalingrad, où il refuse tout recul des Panzer aventurés.

A-t-il été l'homme de la situation ? Je poserais la question en d'autres termes : qui pouvait faire mieux avec les mêmes moyens ? Ses hommes se sont

magnifiquement battus. Quel chef aurait eu le pouvoir de leur insuffler

un nouvel élan après 70 jours de combats d'une intensité sauvage ? Je n'en vois pas. On l'a aussi beaucoup critiqué (en partie à cause du jugement hypocrite de Manstein) pour n'être pas sorti à temps de Stalingrad, une fois l'encerclement réussi par les Soviets. Mais là, je me permets d'être catégorique : la 6^e armée ne pouvait plus être sauvée, toute tentative de sortie se serait traduite par une destruction complète ou quasi complète, et aurait libéré huit armées soviétiques. Non, je ne crois pas que les Allemands aient grand-chose à lui reprocher. Au fond, si son image est très négative en Allemagne, encore aujourd'hui, c'est parce qu'il a collaboré avec les Soviets durant sa captivité et qu'il est resté en RDA après la guerre.

A & A : *Les soldats, les officiers et les généraux allemands jugent très sévèrement leurs alliés roumains, hongrois ou italiens. Quel a été réellement le rôle joué par les alliés de l'Axe ?*

JL : Dans ce domaine, la mauvaise foi allemande est sans bornes. Leurs alliés leur ont servi de boucs-émissaires commodes. Hitler, Halder, Manstein, tous connaissent l'état lamentable des unités de l'Axe, dont aucune n'aurait dû se trouver en première ligne dans un secteur chaud. Les Roumains, qui se sont vraiment très bien battus jusqu'à Odessa (octobre 1941), renâclent à s'enfoncer en Union soviétique où ils ne comprennent pas ce qu'ils font. Pas un jour de perm en deux ans, un ravitaillement déficient

(on meurt de faim dans la 3^e armée roumaine dès AVANT l'attaque soviétique !), pas assez de couvertures, une dotation très insuffisante en armes modernes, notamment antichars, l'arrogant mépris des Allemands, rien ne leur a été épargné. Quant aux Hongrois, c'est simple, leur gouvernement a été contraint sous la menace de les envoyer en Russie et tous les soldats le savent. Même chose pour les Italiens, dont une part de l'artillerie a fait la guerre de Libye en 1911 ! Le mieux que les Allemands pouvaient tirer de leurs alliés, c'était une sécurisation des arrières ou l'emploi dans les zones montagneuses, je pense notamment à l'excellent corps des *Alpini*. Il est vrai que les haines entre Roumains et Hongrois, la méfiance de ces deux nations envers les Italiens, n'ont pas facilité leur emploi par les Allemands. Mais un fait demeure : Hitler sait, depuis 1941, qu'aucune unité alliée ne peut résister seule à un assaut soviétique. Et pourtant il les a employées dans cette situation. J'ajoute que, dans le cours même de la bataille, certaines unités se sont battues avec courage, largement au-delà des pertes admissibles : la 1^e division roumaine de cavalerie le 19 novembre 42, les divisions italiennes *Ravenna* et *Cosseria* en décembre, le 3^e corps hongrois en janvier 43...

A & A : *On parle de Stalingrad comme LE tournant de la guerre. Est-ce vraiment une bataille décisive ?*

JL : Existe-t-il UNE victoire décisive dans un conflit aussi long et complexe que la Seconde Guerre mondiale ? Je ne le crois pas. Stalingrad est cependant une bataille très importante pour deux raisons. D'une part, elle assure Staline que l'Union soviétique ne connaîtra pas le sort du régime tsariste ; l'Armée rouge a gagné sur les bords de la Volga la garantie de sa survie, non celle de la victoire. D'autre part, la défaite de Stalingrad enlève aux Allemands leur dernière possibilité de créer les conditions

d'une victoire décisive à l'Est. Le seul espoir qu'il leur reste est de freiner l'avancée soviétique autant que faire se peut et, peut-être, de lasser ainsi Staline, de l'amener à chercher une paix blanche.

Du point de vue moral, Stalingrad marque la fin du « complexe russe » face à la pseudo invincibilité allemande. La bataille redonne aussi du tonus à l'ensemble du camp allié. On en retrouve l'écho dans tous les maquis, de la Biélorussie au Massif Central, et même à l'intérieur des camps de concentration !

A & A : *Alors que sa 6^e armée est totalement encerclée peu après l'opération Uranus, Hitler ordonne à Paulus de ne pas sortir du Kessel. Le Führer est-il seul responsable de l'anéantissement de la 6^e armée ? Ce choix a-t-il scellé le destin de la 6^e armée ?*

JL : Comme je l'ai dit à propos de Paulus, la 6^e armée était condamnée dès lors qu'une armée de secours ne pouvait venir la délivrer de l'extérieur. Par ses propres moyens, elle était incapable de percer en plein hiver, sans pétrole ni munitions. Ça aurait été un massacre. Hitler a fort bien compris que le seul service qu'il pouvait tirer de cette armée condamnée, c'était de la laisser là où elle était, à bloquer 700 000 combattants soviétiques. Il n'y avait pas d'autres solutions rationnelles et praticables. Cette clairvoyance d'Hitler n'enlève rien à sa responsabilité pleine et entière dans les décisions qui ont amené l'encerclement et la destruction des 280 000 hommes de Paulus. ■

Peut-être le symbole le plus fort de la ville de Stalingrad : la célèbre fontaine aux enfants qui survit « miraculeusement » à ces longs mois de carnage. Elle est située près de la gare centrale, zone chèrement défendue par la 13^e division de la Garde.





Le *Feldmarschall* Keitel

Le bras droit militaire de Hitler

Par **Philippe RICHARDOT**, délégué Méditerranée-Rhône de la Commission française d'histoire militaire, auteur de *Hitler, ses généraux et ses armées*, Economica, 2008.

« Au fond de mon cœur j'étais un loyal écuyer d'Adolf Hitler ; mes convictions politiques étaient plutôt nationales-socialistes. »

Feldmarschall Wilhelm Keitel lors d'un interrogatoire préliminaire au procès de Nuremberg, 3 août 1945.

Les films et les photographies de Hitler au cours de la Seconde Guerre mondiale montrent souvent au second plan un géant raide à l'œil bleu et à la fine moustache blanche : le *Feldmarschall* Wilhelm Keitel (22 septembre 1882 - 16 octobre 1946). Ce personnage qu'on voit le sourire aux lèvres dans les archives de la première partie de la guerre est le même, à l'air revêché, monocle à l'œil gauche et bâton de maréchal en main, qui vient signer la capitulation allemande à Berlin peu après minuit le 9 — et pas le 8 — mai 1945. Au cœur du pouvoir, Keitel est l'homme qui transcrivait en ordre d'opérations les projets militaires de son Führer. Quelle est sa responsabilité dans cette guerre ?

Avant 1938, une carrière classique d'un officier de tradition

Malgré son apparence, Wilhelm Keitel n'est ni un aristocrate, ni un Prussien. Il est issu de la classe moyenne paysanne, et son grand-père partisan de l'indépendance du Hanovre est violemment antiprussien. Il naît dans le domaine familial

d'Helmscherode et toute sa vie aura à cœur de le maintenir. Il entame une carrière militaire en 1901 comme cadet dans le 6^e régiment d'artillerie de campagne. Son mariage avec Lisa Fontaine en 1909 lui donnera six enfants et beaucoup s'accordent à dire que son ambition lui vient de sa femme. Blessé à la tête de sa batterie dès septembre 1914, il est ensuite affecté à des postes d'état-major jusqu'à la fin de sa carrière. Gros travailleur, son sérieux lui vaut d'être maintenu dans la petite *Reichswehr* d'après-guerre. En 1924, il rejoint le *Truppenamt* soit l'état-major général déguisé car interdit par le traité de Versailles. Le 1^{er} décembre 1933, il prend le commandement de la 3^e division d'infanterie et de la région militaire III autour de Potsdam.



Le général Keitel assiste au défilé lors de la journée des Vétérans, le 4 juin 1939 à Kassel. Véritable homme-lige du Führer, Keitel fait une carrière tout à fait classique. Blessé durant la Grande Guerre, il rejoint l'état-major général et joue un rôle important durant la sanglante Nuit des longs couteaux. A partir de cette date, son ascension au sein de la Wehrmacht est irrésistible.

Le général von Blomberg s'entretenant avec Heinrich Himmler (de dos) en 1940. Le ministre de la Guerre entretient des relations privilégiées avec Wilhelm Keitel. Sa fille doit en effet épouser le fils du chef d'état-major général. Blomberg va être désavoué par Hitler suite à son mariage avec une ancienne prostituée. Keitel va en retirer tous les bénéfices.

Fait assez peu connu, Keitel joue un rôle important dans la Nuit des longs couteaux. Au cours de l'été 1934 le général SA Ernst propose à Keitel des hommes pour garder les dépôts d'armes secrets, cachés en dépit du Traité de Versailles. Keitel et son officier d'état-major, von Rintelen, formé au contre-espionnage, soupçonnent quelque intrigue et en informent von Blomberg, le ministre de la Guerre. Hitler, informé à son tour, prend la décision d'arrêter et d'exécuter les chefs SA réunis à Bad Wiessee la nuit du 29-30 juin 1934. Hitler rapporte à von Blomberg les plans de Röhm, le chef des SA, qui auraient permis à celui-ci de prendre la tête du ministère de la Guerre et de mettre Hitler sous contrôle à son poste. Il rencontre Hitler pour la première fois en 1935 lors de manœuvres, alors qu'il n'est que général de division. A la fin de l'année, il retourne à l'état-major général où il prend la tête du *Wehrmachtsamt* soit le bureau des forces armées qui coiffe les trois armées. En 1937, il devient général.



Comment Keitel devient le chef de l'OKW (1938)

Le témoignage de Keitel sur l'affaire Blomberg-Fritsch est assez éclairant. Car non seulement Keitel est le subordonné direct de Werner von Blomberg, ministre de la Guerre nommé *Generalfeldmarschall* en décembre 1937, mais son fils aîné Karl-Heinz doit épouser Dorothea, une des filles de son supérieur. Quand von Blomberg se remarie avec Erna Gruhn, une ex-prostituée, en janvier 1938, il le fait en connaissance de cause et de même quand il sollicite la

Le chef d'état-major de l'armée de terre (OKH) Walther von Brauchitsch en compagnie d'Hitler lors de manœuvres en 1940. Brauchitsch est présenté pour prendre la tête de l'OKW. Mais le Führer préfère nommer Keitel qu'il sent plus dévoué. Lorsque Brauchitsch est congédié suite à l'échec devant Moscou, Keitel présente sa démission, qui est refusée.





Keitel et Himmler assistent au défilé de la Wehrmacht sur le Ring, à Vienne en 1937. Nommé chef du *Wehrmachtamt* (bureau des forces armées), Keitel est élevé au grade de général en 1937.

Hitler assiste à un exposé sur le *West Wall*, la ligne de fortification censée protéger le Reich de son voisin français. Sont présents : Keitel, Himmler, Bormann, et le Dr Todt responsable des travaux. Keitel dira lors du procès de Nuremberg que ce mur était en fait « un simple écran de fumée » face à la France.



présence de Hitler et de Goering comme témoins. Goering le sait mais ne s'en formalise pas car sur la demande de Blomberg, il avait envoyé outre-mer un rival qui voulait également épouser Erna Gruhn. Hitler l'apprend après-coup et s'en offense. Il propose néanmoins à Blomberg de divorcer et de garder son poste. Sur le refus obstiné de Blomberg, Hitler l'oblige à démissionner le 26 janvier et lui offre pour l'écarter, un voyage de noces autour du monde. Il lui déclare en termes amicaux qu'il fera appel à lui si la situation le commande. Quand, quelques mois plus tard, Blomberg fait savoir à Hitler qu'il est prêt à divorcer, Hitler refuse sa réintégration. Keitel, en tant que futur beau-père de Blomberg, lui fait valoir le discrédit porté à leurs enfants et lui reproche de ne pas l'avoir consulté, mais sans résultat.

Hitler le convoque pour lui demander qui remplacerait Blomberg. Courtisan, Keitel propose Goering, mais Hitler refuse en arguant le fait qu'il a déjà assez de charges comme cela. Il dénie Fritsch en apprenant à Keitel incrédule et horrifié que des poursuites pour homosexualité sont en cours. Au nom de von Rundstedt, Hitler réplique son opposition au national-socialisme. A von Brauchitsch, déjà recommandé par Blomberg, Hitler demande : « Pourquoi pas Reichenau ? » Keitel répond qu'il n'est pas travailleur et peu aimé, sachant néanmoins que Reichenau est ouvertement nazi.

Le 4 février, Keitel devient le chef du haut-commandement des forces armées (*Oberkommando der Wehrmacht* ou OKW) et von Brauchitsch le chef du haut-commandement de l'armée de terre (*Oberkommando des Heeres* ou OKH). Hitler est lui-même chef suprême de la Wehrmacht, ce qui renvoie

Keitel à un rôle de chef d'état-major. Son principal travail est d'expédier l'énorme paperasse administrative de la Wehrmacht et de contresigner les ordres d'opérations de Hitler. Pour un bref délai en octobre 1938, il devient gouverneur militaire des Sudètes avant de recouvrer son poste à l'OKW.

Les relations avec Hitler : le *Lakaïtel* ?

La complaisance de Keitel envers Hitler a conduit ses camarades à le surnommer par un cruel jeu de mots le « laquais-tel » (*Lakaïtel*). En juillet 1940, il obtient son bâton de *Feldmarschall*, contrairement à la tradition qui veut que seul un commandant du front puisse obtenir cette distinction. Pourtant, en 1939, à une date non précisée avant guerre, Hitler aurait envisagé de remplacer Keitel par Milch, le secrétaire de l'Air et donc second de Goering.

Les avanies qu'Hitler lui a faites ont poussé Keitel à des tentatives de ruptures, toutes avortées il est vrai. Par trois fois, Keitel demande à Hitler de le remplacer par von Manstein, le plus brillant cerveau de la *Heer*. La première fois a lieu au cours de l'automne



Les quatre hommes forts du régime : Himmler, *Reichsführer-SS*, Keitel, chef de l'OKW, von Brauchitsch, chef de l'OKH et le Grand amiral Raeder, chef de la *Kriegsmarine*. Manque le *Reichsmarschall* Goering pour la *Luftwaffe*. Les maîtres de l'armée et des polices assistent à un défilé peu avant le début de la Seconde Guerre mondiale.

1939, avant la campagne contre l'Ouest ; la seconde en décembre 1941 quand von Brauchitsch est congédié à la suite de l'échec devant Moscou ; la dernière en septembre 1942 quand une violente dispute éclate entre Hitler et Jodl, qu'il soutient. Hitler par la suite, décide de ne plus partager ses repas avec ses subordonnés pendant plusieurs mois. Le temps finit par lisser leurs relations. Keitel signe toutes les directives militaires, y compris le fameux « ordre des commissaires » qui autorise à fusiller les commissaires politiques en URSS.

Le complot raté du 20 juillet 1944 commis par von

Stauffenberg rapproche Hitler de Keitel. Les deux hommes sont côte à côte quand la bombe explose. Keitel est moins sonné que Hitler et l'embrasse quand ce dernier se relève avec une phrase : « Grâce à Dieu vous êtes sauf, mein Führer ! » Keitel est nommé président du tribunal interne à l'OKW chargé de déterminer quels officiers sont justiciables devant la cour civile. Sa décision signifie la mort pour les intéressés dans la plupart des cas.

Outre son loyalisme hitlérien, Keitel est poussé par le fait qu'il estime comme la majorité des Allemands à cette époque —et même certains hostiles au nazisme— que cet attentat est une trahison envers une Allemagne menacée d'écrasement. De plus, Keitel aurait pu être tué aussi dans cet attentat ! En gage de confiance, Hitler remet à Keitel une importante somme d'argent. Keitel reçoit en outre deux distinctions morales du Parti nazi, la médaille d'or et le statut rarement donné de membre honoraire.

L'impossible défense de Berlin et la capitulation (avril-mai 1945)

La seule fois de la guerre où Keitel se retrouve sur le front et exerce directement une autorité militaire est lors du siège de Berlin. Il rameute des troupes en désordre, corrige des positions défensives, sermonne



Keitel, chef de l'OKW et von Brauchitsch, chef de l'OKH, saluent le Grand amiral Raeder, chef de la *Kriegsmarine*. En tant que chef du haut commandement de la *Wehrmacht*, Keitel coiffe les trois armes. Toutefois, il est relégué au simple rôle de chef d'état-major car Hitler est chef suprême de l'armée.



Campagne de l'Ouest, 1940. Hitler visite ses troupes victorieuses contre la France. Keitel accompagne son Führer, chef de guerre. Un mois plus tard, en juillet 1940, il obtiendra son bâton de *Feldmarschall*. C'est une entorse à la tradition, qui veut que seuls les généraux combattant sur le front gagnent cette précieuse distinction.

des officiers déficients et en renvoie d'autres. Pour la première fois, il est réellement le chef de l'OKW.

Les Soviétiques exercent un mouvement en tenaille autour de la capitale en ruines du Reich. Les armées allemandes refluent en désordre. Hitler ne commande plus que de façon désordonnée et sporadique. L'OKW a du mal à contrôler localement la situation. Alors qu'Hitler se désintéresse de toute solution diplomatique pour mettre fin à la guerre et même de la conduite des opérations, Keitel fait tous ses efforts pour maintenir une liaison radio avec la Chancellerie — un ballon captif dresse une antenne radio.

Le suicide de Hitler le surprend. Il garde son office

auprès du successeur désigné de Hitler, le Grand Amiral Dönitz dans le gouvernement de Flensburg. C'est Dönitz qui le charge d'aller signer la capitulation avec les Alliés. Au matin du 8 mai 1945, Jodl revient du quartier général d'Eisenhower à Reims où il a signé une capitulation préliminaire à l'Ouest. Keitel est conduit par un avion britannique à Berlin en compagnie de l'amiral von Friedeburg, représentant de la *Kriegsmarine*, du colonel-général Stumpff pour la Luftwaffe plus le vice-amiral Bürkner, chef des renseignements de l'OKW et le lieutenant-colonel Böhm-Tettelbach, interprète en anglais et en russe. L'avion atterrit à Tempelhof où la délégation est accueillie par une garde d'honneur soviétique.

Les Allemands sont conduits à une villa dans la banlieue de Karlhorst vers une heure. Un représentant du général Joukov tend à Keitel une version de l'acte de capitulation qui varie assez peu avec celle signée par Jodl. Les Russes ont ajouté qu'ils sanctionneraient les troupes qui ne respecteront pas les délais de cessez-le-feu. Keitel refuse de signer ce document en expli-

Keitel assiste en compagnie du Führer au triomphe de la Wehrmacht à Varsovie en 1939. La campagne de Pologne est un succès mais déjà des dissensions apparaissent entre Hitler et le chef de l'OKW. Peu avant la campagne de l'Ouest, Keitel demandera à démissionner mais Hitler refusera catégoriquement toutes ses demandes.



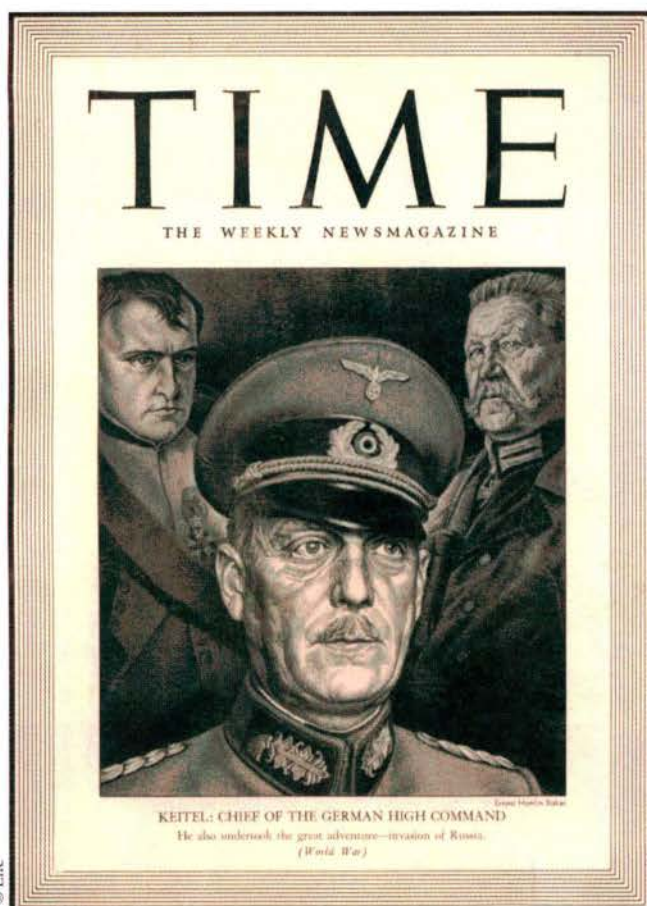
Augmenter les contrôles

« Je donnerai volontairement ma vie en expiation comme le demande la sentence [du Tribunal], si mon sacrifice contribue à améliorer le sort du peuple allemand et exonère la Wehrmacht de tout reproche. J'ai seulement une demande : être fusillé par un peloton d'exécution. J'espère que les membres du Conseil de Contrôle allié qui ont été soldats auront quelque compréhension pour ma faute, née d'une vertu reconnue pour honorable et nécessaire à un bon soldat dans toute Armée du monde. Même si j'ai manqué à reconnaître les limites posées à cette vertu militaire, au moins je ne crois pas avoir fauté au point de perdre le droit d'être exécuté de la manière dont a droit tout soldat dans n'importe quelle Armée du monde ».

Lettre au Conseil de Contrôle allié en Allemagne,
5 octobre 1946.



© Life



© Life

Une du Time magazine datée du 14 juillet 1941. Comme l'empereur des Français, le Reich se lance à l'assaut de la Russie. C'est à partir de l'opération Barbarossa que Keitel va ternir l'honneur de la Wehrmacht. Il signe notamment le fameux « ordre des commissaires » qui ordonne d'exécuter tous les commissaires de l'Armée rouge capturés.

remarque désobligeante vis à vis des Français : « Ah ! Les Français sont là-aussi ! Il ne manquait plus que cela ! » Il demande que le délai de douze heures soit apposé dans l'acte, ce que Joukov accepte. Keitel répond « oui » aux deux questions posées (s'il est prêt à signer et à reconnaître sa capitulation.) Il sort comme il entre avec hauteur en saluant de son bâton de *Feldmarschall*. Les Soviétiques offrent avec des excuses un repas de très haute tenue auquel Keitel répond courtoisement qu'il n'est pas habitué à ce luxe. Le lendemain matin, les Soviétiques trouvent des excuses pour retarder le départ de Keitel, sans doute pour le capturer. Keitel

quant qu'il ne peut garantir l'exécution des ordres dans le délai prévu et demande une période de vingt heures pour ce faire. Après une heure de réflexion, le représentant de Joukov lui en accorde douze. Les Soviétiques demandent à Keitel ses lettres de créances et offrent vers 3 heures un repas « magnifique » aux Allemands. Bien que courtois, les Soviétiques épuisent la patience de Keitel en se montrant évasifs sur l'heure de signature de l'acte de capitulation. La capitulation est signée peu après minuit le 9 mai.

Dans ses mémoires, Keitel omet de rappeler sa

1943. Le Grand amiral Dönitz, qui a remplacé Raeder à la tête de la Kriegsmarine, Himmler pour la SS, Bormann pour la chancellerie et le Führer, Goering pour la Luftwaffe et Keitel, qui coiffe les trois armes en tant que chef de l'OKW, semblent soucieux alors que les armées du Reich refluent sur tous les fronts.



© Life



Le Feldmarschall Keitel se présente aux représentants soviétiques pour signer l'acte de capitulation sans condition le 9 mai 1945 à Berlin. Il est accompagné de l'amiral von Friedeburg pour la Kriegsmarine, du colonel-général Stumpff pour la Luftwaffe et du vice-amiral Bürkner, chef du renseignement de l'OKW. Aucun officier allié présent ne rendra son salut au Feldmarschall.

s'en sort en prétextant qu'il ne peut transmettre l'ordre de capitulation s'il reste à Berlin. Il rejoint Flensburg à 10 heures du matin. Une délégation US est accueillie le 12 sur le paquebot *Patria*. Un général américain annonce à Keitel qu'il doit se constituer prisonnier.

Captivité, jugement et pendaison

Le 13 mai, Keitel commence sa captivité. Il est emmené à la prison de Nuremberg le 13 août pour être jugé par le Tribunal international militaire pour les procès que l'Histoire retiendra comme « procès de Nuremberg. » Cette période de chute est vécue par l'intéressé comme une profonde injustice. Keitel comprend assez vite qu'il ne sortira pas vivant du procès et sa plaidoirie consiste à défendre son honneur de soldat ainsi que celui de la Wehrmacht. Il estime, comme Jodl ou Dönitz, qu'il a fait son devoir de soldat et ne se sent pas impliqué par les crimes du national-socialisme. Il se plaint de ses conditions d'emprisonnement : d'avoir perdu beaucoup de poids, de ne pas recevoir de réponse à ses courriers, d'être laissé dans l'obscurité à partir de 5h30 de l'après-midi, qu'on lui ait retiré ses lunettes, de n'avoir pas d'endroit où suspendre ses habits et de devoir les laisser par terre, d'une sortie quotidienne de 10 minutes.

Néanmoins, il remarque que les gardes américains sont bien intentionnés et témoigne sa gratitude aux chirurgiens US. Psychologiquement, ses courriers et ses entretiens traduisent des périodes alternatives de raideur et d'abattement. Il envisage le suicide, comme

Hitler, mais y renonce. Il s'explique en ces termes sur son choix : « ... la Wehrmacht, dont j'ai si souvent été le conseiller et le médiateur, m'aurait qualifié de déserteur et traité de couard ». Le 1^{er} octobre 1946, le Tribunal international militaire le condamne à mort pour crimes de guerre et crimes contre l'humanité, planification et conduite d'une guerre d'agression. Il reçoit le jugement avec hauteur : « Je demande à Dieu d'avoir pitié du peuple allemand. Plus de deux millions de soldats allemands sont morts pour leur patrie avant moi. Je vais rejoindre mes fils. Tout pour l'Allemagne ! » Il achève ses mémoires le 13 octobre. Keitel est pendu trois jours plus tard.

Dans ses mémoires, où il emploie le terme de « démon » pour qualifier Hitler, Keitel règle ses comptes avec ses camarades de la *Generalität* : « Pourquoi les généraux qui ont été si prompts à me qualifier d'avoir été un béni oui-oui incompetent et complaisant ne sont-ils pas arrivés à me faire remplacer ? Etait-ce si difficile ? Non, ça ne l'était pas : la vérité est que personne n'était disposé à me remplacer, parce que chacun savait qu'il finirait comme une épave comme moi ». ■



Keitel signe l'acte de capitulation sans condition de l'Allemagne. Quelques jours plus tard il entre en captivité pour être jugé lors du procès de Nuremberg. Accusé de crime contre l'Humanité et de crime de guerre, il sera pendu le 16 octobre 1946.



La Wehrmacht

Une armée à cheval ou à moteur ?

Par **Philippe RICHARDOT**, délégué Méditerranée-Rhône de la Commission française d'histoire militaire, auteur de *Hitler, ses généraux et ses armées*, Economica, 2008.

Pour nos prédécesseurs de 1940 comme pour nos contemporains, la défaite de la Pologne et de la France est la confrontation d'armées dépassées et hippomobiles, illustrées par les lanciers polonais ou l'artillerie volante française, à une Wehrmacht entièrement motorisée, précédée par une horde de Panzer. Rien n'est plus inexact. La Wehrmacht de 1939 à 1945 dépend largement du cheval, beaucoup plus que l'armée britannique qui est entièrement motorisée dans les années 1930. En quoi le cheval contribue-t-il aux succès ou à la défaite finale du Reich ?

La cavalerie du Reich

Durant l'entre-deux guerres, le problème de la motorisation des armées se pose à toutes les armées occidentales. Il est résolu par la prudence. Le moteur coexiste avec le cheval, souvent aussi pour des raisons économiques (choc de l'immédiat après-guerre puis crise de 1929). La petite *Reichswehr* de 100 000 hommes autorisée par le Traité de Versailles comporte la proportion significative de sept divisions d'infanterie pour trois de cavalerie, soit 18 régiments, et 16,8%

« Les pluies récentes ont rendu les routes et le terrain [...] tellement impraticables, que seuls les tracteurs, les Panjewagen et la cavalerie conservent encore une mobilité limitée ».

General der Infanterie Walter Graf von Brockdorff-Ahlefeldt, commandant du II. Armeekorps, 16. Armee, Russie, 28 octobre 1941.

des effectifs. La prise du pouvoir par Hitler ne change pas la donne, car l'Allemagne n'a pas les moyens d'équiper une armée de conscription recréée en 1935 et de la motoriser intégralement. Le nombre de régiments est limité à 15 avec deux catégories : *Reiter Regiment* (2) et *Kavallerie Regiment* (13). Les premiers sont destinés à intégrer des divisions de cavalerie qui servent à l'échelon du corps d'armée ou au-delà, les seconds sont démantelés en temps de guerre pour fournir des bataillons de reconnaissance aux divisions d'infanterie. Entre 1937 et 1938, sont montées quatre divisions légères (*Leichte Divisionen*) qui comportent des troupes motorisées et un à deux régiments de cavalerie. Les régiments 1 et 2 sont regroupés dans

Des cavaliers de la 8. SS-Kavallerie-Division Florian Geyer. Cette division de la Waffen-SS formée durant l'année 1942 est surtout utilisée pour la lutte anti-partisans et diverses missions de harcèlement afférentes. Elle évolue notamment dans les secteurs de Briansk, Viasma mais aussi dans les Balkans avant d'être transférée à Budapest où elle est annihilée par l'Armée rouge.



L'art de monter à cheval est une tradition au sein des forces armées allemandes, et notamment au sein de la très traditionnelle Heer ou armée de terre. Dès leur plus jeune âge, les garçons de la Hitlerjugend apprennent à monter en prévision de leur futur engagement au sein de la Wehrmacht ou de la Waffen-SS.

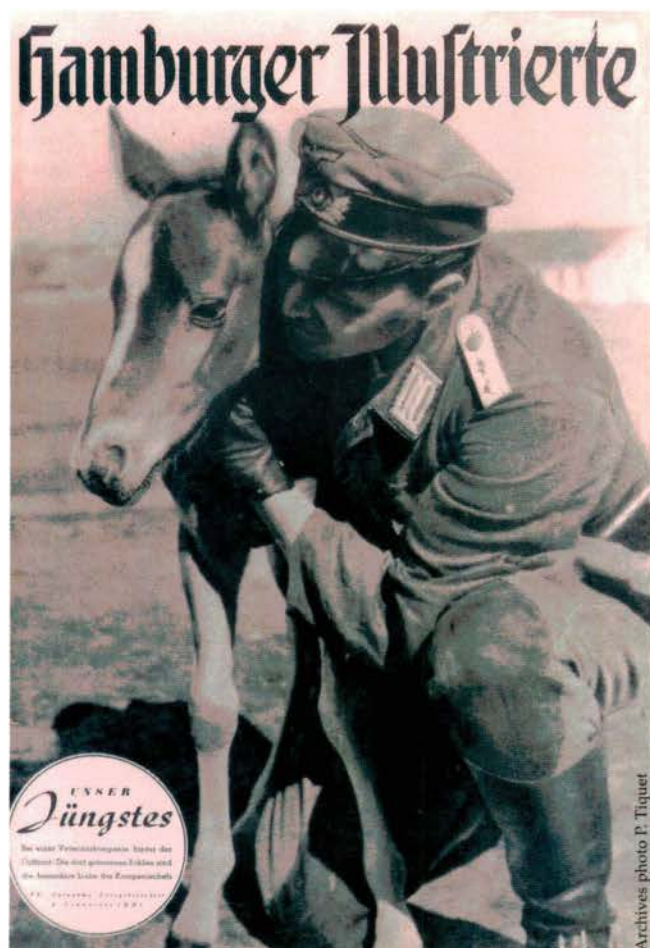


la 1^{re} brigade de cavalerie (Kavallerie Brigade).

Seule l'élite physique est engagée dans la cavalerie : la natation et une bonne vue sont requises. En temps de paix, l'entraînement de base du conscrit prévoit 3 000 heures d'équitation. Les cavaliers combattent comme des dragons, démontés, à l'instar de leurs camarades cyclistes ou cyclomotoristes envoyés en reconnaissance. La reconnaissance ou les missions de flanc-garde sont attribuées à la cavalerie pendant la période victorieuse du Blitzkrieg (1939-1941).

Les quatre *Leichte Divisionen* deviennent après la campagne de France le noyau de quatre *Panzer-Divisionen* numérotées de 6 à 9. La 1^{re} Kavallerie Brigade combat en Pologne et mène un engagement au sabre

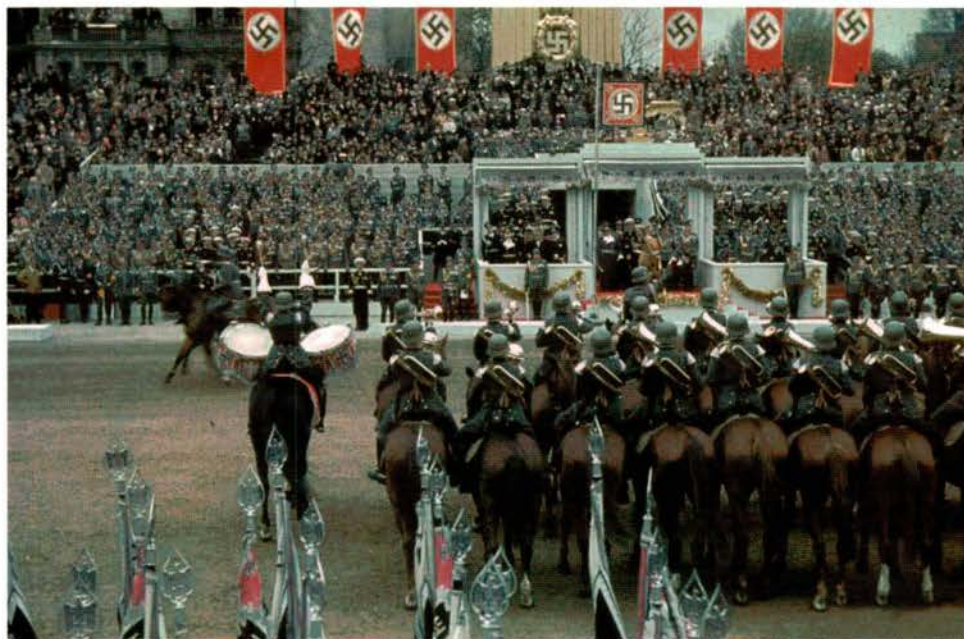
et à cheval contre les Uhlans polonais qui chargent à la lance le 23 septembre 1939 près de Krasnobrod. Sa progression, de 60-70 km par jour, n'a rien à envier aux Panzer ! La 1^{re} Kavallerie Brigade est étendue à une division par l'instruction le 25 octobre 1939, par l'adjonction d'une 2^e brigade à deux régiments créée en décembre. Complétée au début 1940, la division combat en Hollande, en France puis en URSS de juin à novembre 1941. Retirée du front, ses membres forment la 24^e Panzer-Division à partir de février 1942. La cavalerie n'est pas abolie mais dispersée, signe d'un besoin. Près de 85 bataillons de cavalerie initialement voués à la reconnaissance divisionnaire et



Reportage du *Hamburger Illustrierte* (non daté) sur les services vétérinaires de la Wehrmacht. De 1941 à 1944, 700 chevaux meurent chaque jour sur le front de l'Est en grande partie à cause des combats. La Wehrmacht met ainsi au point un service vétérinaire très performant capable de traiter 100 000 chevaux par jour.

Le régiment de cavalerie (Reiter Regiment), 1939

Officiers	39
Sous-officiers	204
Hommes de troupe	1195
Chevaux	1421
Mitrailleuses MG34	42
Mitrailleuses MG34 sur affût	16
Mortiers de 81 mm	6
Canons courts de 75 mm	4
Canons antichars de 37 mm	3
Chariots	91
Automitrailleuses	2
Voitures à moteur	19
Camions	12
Remorque	1
Motocyclettes	9
Side-cars	3



Berlin, 20 avril 1939. Parade pour le 50^e anniversaire du Führer. La fanfare montée accompagne le défilé militaire. Lorsque Hitler arrive au pouvoir en 1933, le Reich n'a pas les moyens d'équiper et de motoriser la future Wehrmacht.

de plus en plus affectés à la lutte anti-partisans, sont employés sur le front de l'Est. A partir de l'été 1943, la cavalerie se retrouve plutôt sur le front, car sa rapidité lui permet de décrocher rapidement. Comme la cavalerie rend de très grands services dans l'immensité russe, six divisions de Cosaques sont levées à partir de volontaires formant le 1^{er} corps de cavalerie qui combat à l'Est et en Yougoslavie entre 1943 et 1945. Son commandement est confié à un cavalier de tradition, le général von Pannwitz, à qui ses hommes décernent le titre d'Ataman. Un bonnet de fourrure distingue ces hommes vêtus d'uniformes allemands. Ce corps de 50 000 Cosaques est bientôt confié à la Waffen SS qui a désormais la réputation d'être une armée internationale.

Douze régiments russes indépendants sont regroupés en mai 1944 dans les 3^e et 4^e Kavallerie Brigaden renforcées d'éléments motorisés, et certains sont envoyés

sur le Mur de l'Atlantique. Ces unités indépendantes auraient comporté près de 200 000 Cosaques. La Waffen SS crée trois divisions de cavalerie : deux composées d'Allemands des Balkans (Florian Geyer et Maria Theresa) et une de Hongrois et de Roumains Lützow (cette dernière très nominale) vouées à la lutte anti-partisans en Yougoslavie.

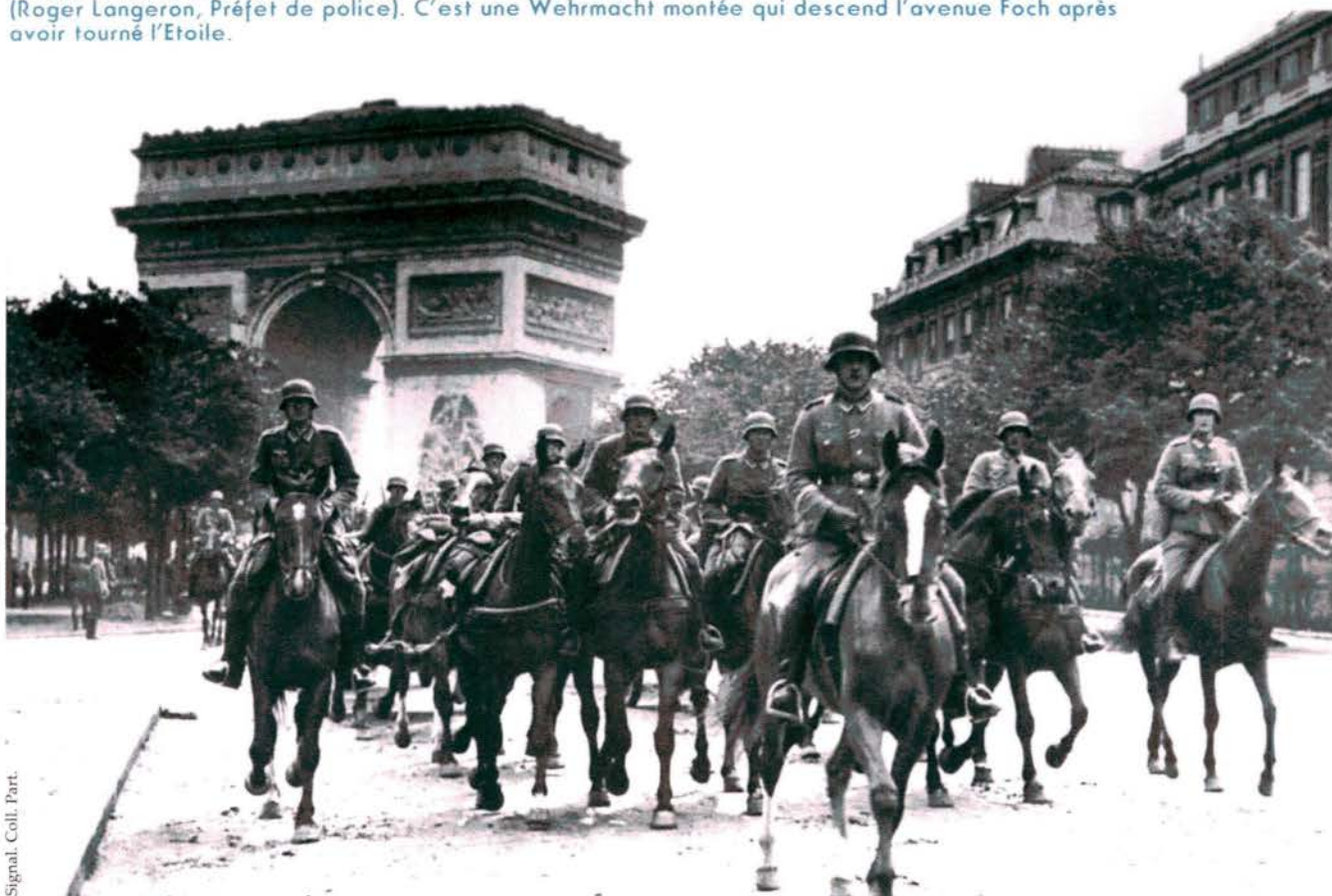
Quels types de chevaux pour la Wehrmacht ?

Avant-guerre, les chevaux étaient essentiellement des variétés venant de Prusse orientale et du Hanovre, plus quelques espèces importées de Hongrie, de Lituanie ou même d'Irlande. Les besoins croissants de la guerre conduisent les Allemands à réquisitionner sur tous les territoires occupés les types de montures les plus variés. Les Pays-Bas, la Belgique et la France sont les premiers pays avec la Pologne à offrir de la remonte réquisitionnée à la Wehrmacht. Les chevaux occidentaux, de lourds animaux de trait, sont assignés à l'artillerie, voués à tirer des pièces de

Septembre 1939. Préparation d'une unité de batterie légère. Les chevaux occidentaux, notamment les lourds chevaux de trait, sont voués à l'artillerie en raison de leur robustesse.



« Vendredi 14 juin 1940. L'affreuse chose s'est réalisée. Les troupes allemandes sont à Paris »
(Roger Langeron, Préfet de police). C'est une Wehrmacht montée qui descend l'avenue Foch après avoir tourné l'Étoile.



Signal. Coll. Part.

105 mm pesant 2400 kilos. Ces attelages parcourent pendant l'été 1941 environ 30 à 40 kilomètres par jour. Beaucoup de chevaux de trait meurent d'épuisement et surtout de pneumonie pendant l'hiver. Les chevaux français de trait survivent mieux à l'hiver que les races allemandes (30% de pertes contre 52%). Les statistiques montrent que les chevaux bruns ont eu de très lourdes pertes face à l'hiver russe alors que les chevaux blancs ou gris ont eu de faibles pertes. L'immensité de l'espace russe et des pertes, l'expérience traumatisante de l'hiver, obligent à réquisitionner des petits chevaux russes, endurants et au poil épais, les *panje* ou *panye*. Ces animaux peuvent franchir 150 kilomètres par jour l'été sans fatigue apparente. L'hiver, le *panye* peut se nourrir de branchages ou d'herbe gelée, voire

de toit de chaume, mais ses capacités s'en ressentent. Les Allemands utilisent des prisonniers, louent des paysans russes comme charretiers ou utilisent des volontaires Hiwis rustiques et fidèles. On estime à 70 000 le personnel économisé à la Wehrmacht par ce moyen. Néanmoins, les *panje* sont trop faibles pour tirer des pièces d'artillerie et pas assez rapides pour de la cavalerie. Ils ne peuvent tirer plus de 150 kilos de fret. Ils tirent des traîneaux, de petits wagons logistiques ou servent à des messagers.

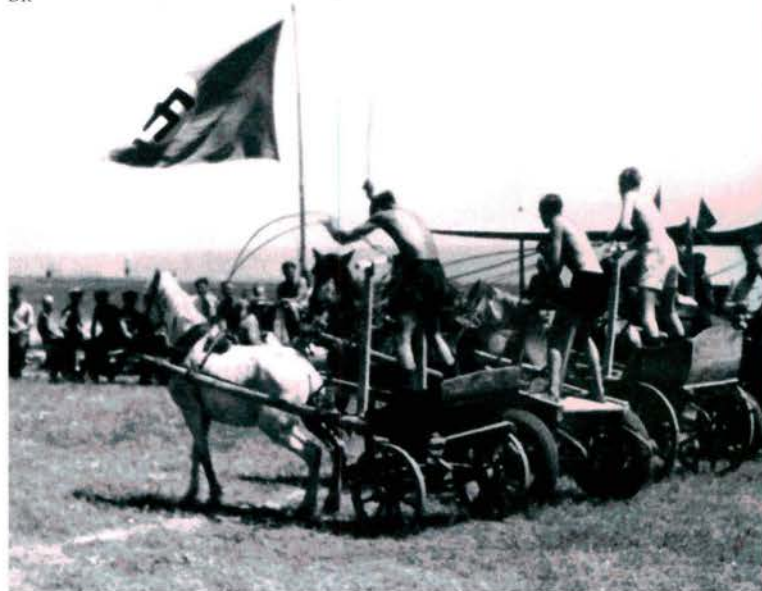
Le problème des colonnes hippomobile d'une colonne de *Panjewagonen* est l'étirement et la pléthore de personnels. A titre de comparaison, un fret de 30 tonnes par camions requière 40 hommes sur 200 m de long alors que le même fret par *Panjewagonen* demande 300 hommes, 240 véhicules sur 2000 mètres. Outre chevaux et mulets, dans le sud-est de l'URSS, des chameaux à poils longs sont utilisés. Beaucoup de ces emprunts relèvent d'initiatives locales de chefs d'unité. Néanmoins, ces chevaux militarisés à l'improviste sont peu aptes aux missions de cavalerie.



© Life

Mars 1941. Les troupes allemandes entrent en Bulgarie. La campagne des Balkans a été, encore une fois, un Blitzkrieg. Cette image illustre parfaitement le problème principal des longues colonnes hippomobiles : l'étirement et la pléthore de personnels.

Des soldats allemands profitent d'une pause dans l'offensive sur le front russe, pour s'adonner à une course de chars. Le cheval est omniprésent dans la Wehrmacht. Sur le front de l'Est, l'armée allemande utilise cinq fois plus de chevaux que la Grande Armée de Napoléon !



Une logistique hippomobile

Seules 14 divisions sur 55 sont motorisées quand éclate la guerre en septembre 1939. La plupart des actualités cinématographiques du Reich ne cachent pas le rôle important du cheval dans la logistique de la *Heer*. Ce serait une réalité difficile à masquer. Au contraire, les actualités de la première semaine de l'opération *Barbarossa* (22 juin 1941), commencent par

montrer le train des équipages et d'artillerie hippomobiles avant de passer aux camions, aux motocyclettes, au Panzer et à l'aviation. 70% de la logistique au début de la guerre passe par le cheval. La proportion de 60% d'hippomobilité de l'artillerie reste invariée pendant la guerre. Comme le fait remarquer l'historien Jean-Jacques Langendorf, lors de leur invasion respective de la Russie, l'armée de Hitler utilise cinq fois plus de chevaux que l'armée de Napoléon.

Sur le front de l'Est, l'artillerie allemande est hippomobile à 60 %. Ce chiffre ne changera pas de toute la guerre en URSS. Si le cheval s'avère être un handicap dans de nombreuses situations, les Allemands vantent ses mérites dans la boue russe, autant que lors des déplacements sur des terrains accidentés ou difficiles d'accès.



La cavalerie dans l'opération Barbarossa

Philipp *Freiherr* (baron) von Boeselager et son frère Georg sont deux officiers de cavalerie de tradition. Les deux frères font toute la guerre à cheval et font partie des conjurés du 20 juillet 1944 : leurs unités de cavalerie devaient se rendre à Berlin pour assurer le maintien de l'ordre, mais l'échec de l'attentat par von Stauffenberg a causé le rappel sans autorisation de leurs cavaliers. Georg trouve la mort à la tête de ses hommes. Philipp finit la guerre à cheval et démobilise ses hommes en secteur britannique. Il dépeint le rôle crucial de la cavalerie au cours de l'été 1941 :

« Au début du conflit, le rôle d'un bataillon de reconnaissance était décisif. Repérages de terrain, coups de main sur l'ennemi pour faire des prisonniers ou prendre du butin (munitions et cartes), harceler l'adversaire pour le démoraliser sans engager de moyens humains importants, déloger les francs-tireurs embusqués, assurer la jonction entre des colonnes qui progressent à des rythmes très différents — les divisions blindées de Guderian laissant sur le bas-côté les troupes de fantassins : telles étaient dans leur diversité, les missions des éclaireurs.

Le 18 mai, en prévision de l'offensive, le commandement de la IX^e armée avait décidé un dédoublement de l'unité d'élite que constituait le 6^e bataillon de reconnaissance. Une partie, sous le nom de bataillon avancé, toujours sous les ordres de Hirsch, était placée directement sous le commandement du VI^e corps d'armée. Georg, que l'on s'apprêtait à faire capitaine, se voyait confier la direction d'un bataillon de reconnaissance réduit à un escadron de cavalerie, un escadron de cyclistes, renforcés par un détachement de renseignement, et surtout par une batterie de mortiers, une mitrailleuse lourde et une batterie de défense antiaérienne. Dès le 22 juin au soir, les forces de Georg avaient atteint leur objectif. On leur demanda de s'emparer d'une tête de pont sur la Memel.

Le 25 juin, les forces de reconnaissance étaient réunifiées mais, dans ce court intervalle, la cavalerie montée, employée pour la première fois de manière quasi isolée, avait fait la preuve de sa flexibilité dans toutes sortes de situations... Les fantassins éreintés avaient les pieds en sang malgré la vigilance des médecins, qui distribuaient en abondance talc et pommades. Les véhicules étaient bosselés de coups, blancs de poussière ; des rondins servaient de pare-chocs. Cahin-caha, ils avançaient sur des chemins de terre défoncés, ils s'enlisaient jusqu'à l'essieu dans les pistes de sable. Les chevaux, eux, avançaient presque imperturbablement, se jouaient des marais et de la poussière, à condition d'espacer les détachement de cavaliers d'une centaine de mètres ».

Philipp *Freiherr* von Boeselager, *Nous voulions tuer Hitler. Le dernier survivant du complot du 20 juillet 1944*, Perrin, Paris, 2008.

Le train hippomobile de la LVF sur le front de l'Est (1943)

« Au bout de quelques jours de marche et de réquisitions successives, le 3^e bataillon ne ressemblait plus que très vaguement à une unité militaire mise à disposition de la 186^e division de sécurité ! Des centaines de véhicules s'allongeaient sur 10 km, transportant les objets les plus hétéroclites. Les commandants de compagnie se demandaient d'où sortait cet attirail, et comment il avait échappé à leur contrôle au moment du départ. L'un transportait dans son araba personnelle un vieux gramophone à pavillon, contemporain de la Russie des tsars, et lui faisait jouer Les yeux noirs pendant les pauses ».

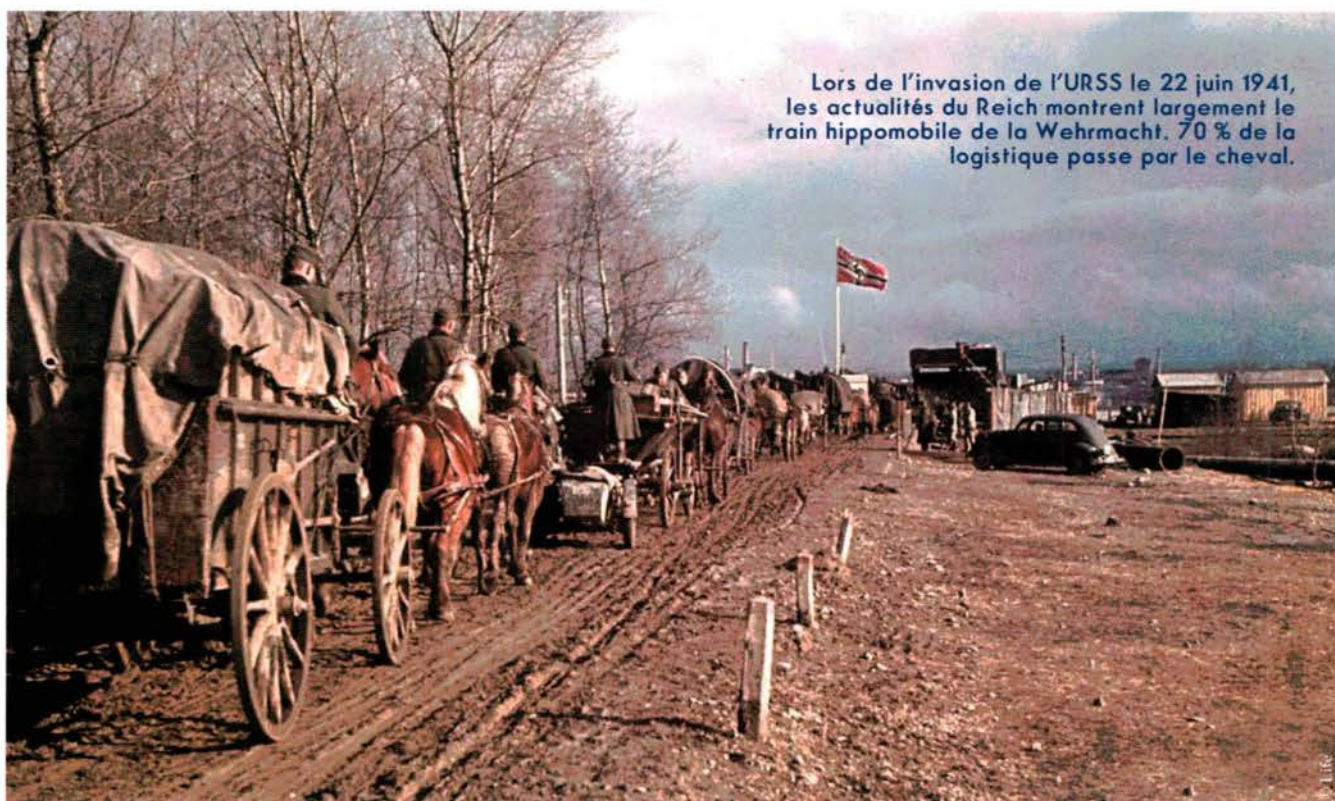
Saint-Loup, *Les volontaires*, Presses de la Cité, Paris, 1963.

Le *Feldmarschall* Keitel se vante d'avoir démotorisé la *Heer*, mais il ne peut guère faire autrement. En Normandie et jusqu'à l'intérieur du Reich, la traîne hippomobile est un handicap face aux armées motorisées des anglo-saxons. Patton rapporte le spectacle horrible d'une colonne où chevaux et charrettes ont été écrasés par ses chars. Faute d'essence, dans les retraits de 1944-1945, il n'est pas rare de voir des chevaux ou des bœufs traîner des camions. La *Luftwaffe* dans ses bases de l'Est et la *Kriegsmarine* dans ses ports utilisent des chevaux comme tracteurs de pondéreux.

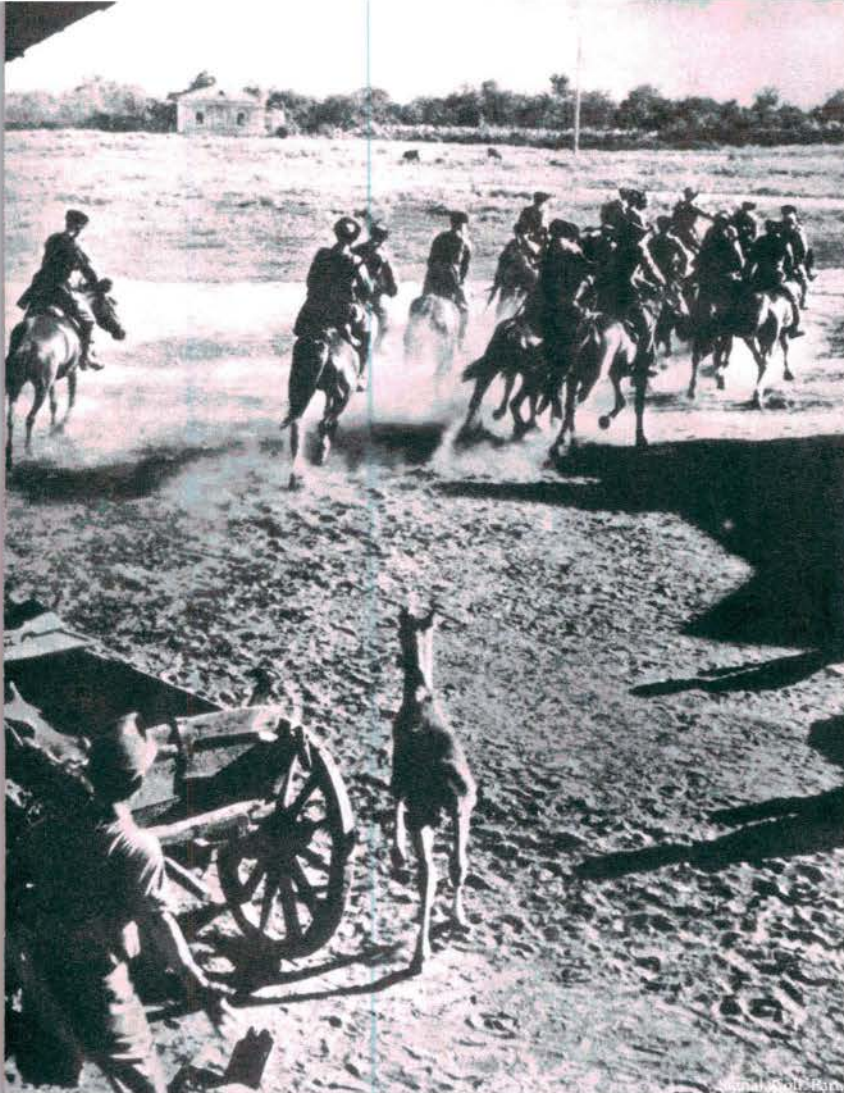


Signal. Coll. Part.

Le cheval a de multiples fonctions. Ici, des chevaux d'une batterie de 150 mm sont utilisés pour les labours en Ukraine.



Lors de l'invasion de l'URSS le 22 juin 1941, les actualités du Reich montrent largement le train hippomobile de la Wehrmacht. 70 % de la logistique passe par le cheval.



Une unité de Cosaques part en patrouille. Ces unités sont appréciées pour leur rapidité dans l'attaque mais aussi lorsqu'elles doivent décrocher.

portent 8 100 soldats et sous-officiers, 3 700 maréchaux-ferrants, 5 650 vétérinaires, 1 300 officiers spécialisés. Cette puissante organisation peut traiter 100 000 chevaux par jour. Le tout est sous les ordres du colonel-général vétérinaire d'état-major (*Generaloberstabsveterinär*) Curt Schulze, un spécialiste éminent reconnu dans le civil.

Les historiens qui évoquent une « démodernisation » de la Wehrmacht au prétexte du recours au cheval en 1944-1945, passent à côté d'une réalité constante des armées allemandes : son hippomobilité. Ils ignorent aussi que la *Heer* a plus de chars en janvier 1945 qu'en mai 1940. Finalement, le « camarade cheval » (*Kamerad Pferd*) a bien mérité du Grand Reich. ■

Un énorme service vétérinaire

A partir de 1939, les besoins en chevaux passent de 120 000 à 590 000. Les pertes équines de juin 1941 à décembre 1944 se montent à 1 558 000 d'après l'historien Jean-Jacques Langendorf. 700 chevaux meurent par jour sur le front de l'Est. Près de 75% des pertes sont dues au combat. Pour soigner cette masse de chevaux, de mules, de mulets et d'ânes, il faut un service vétérinaire à la hauteur. Des chiffres impressionnants montrent combien la Wehrmacht a traité le problème avec sérieux. Les 236 compagnies vétérinaires attachées à chaque division d'infanterie ou de cavalerie, les 48 hôpitaux de campagne com-

La cavalerie est très appréciée dans l'immensité russe. Elle sert notamment pour des missions de reconnaissance, de harcèlement de l'ennemi ou de lutte anti-partisans. De nombreux Cosaques sont recrutés pour leurs qualités et leur connaissance des chevaux. Les 50 000 Cosaques seront versés par la suite dans la *Waffen-SS*.

Une traction d'armée où le cheval domine (septembre 1939)

Motocyclottes	94 000
Véhicules à moteur	183 000
Chevaux	514 000
Hommes mobilisés	2 740 000
Proportion cheval/véhicule à moteur	3/1
Proportion cheval/homme	1/5

(d'après Jean-Jacques Langendorf, *Les chevaux de la Wehrmacht*, colloque du 18 octobre 2008 sur le cheval, l'artillerie et le militaire au Musée de l'Ecole d'Application de l'Artillerie de Draguignan)





Le Royal 22^e Régiment

Un régiment canadien francophone dans la guerre



Par **Théophile Monnier**

*«...L'ennemi est devant nous,
derrière nous, sur nos flancs,
il n'y a qu'une place sûre,
c'est l'objectif...».*

*Capitaine Triquet, lors de
l'assaut sur la Casa Berardi,
14 décembre 1943.*

Présent aux côtés de l'Angleterre dès le 10 septembre 1939, le Canada est immédiatement confronté au problème des effectifs et à la situation de son armée, inadaptée à un conflit mondial prolongé. Le pays dispose certes d'une milice permanente qui forme l'armée régulière, mais celle-ci rassemble à peine 4200 soldats ! A cela vient s'ajouter toutefois une milice active non permanente de plus de 50 000 hommes, relativement bien entraînée mais qu'il ne sera possible de mobiliser que partiellement.

Engagés volontaires pour l'outre-mer

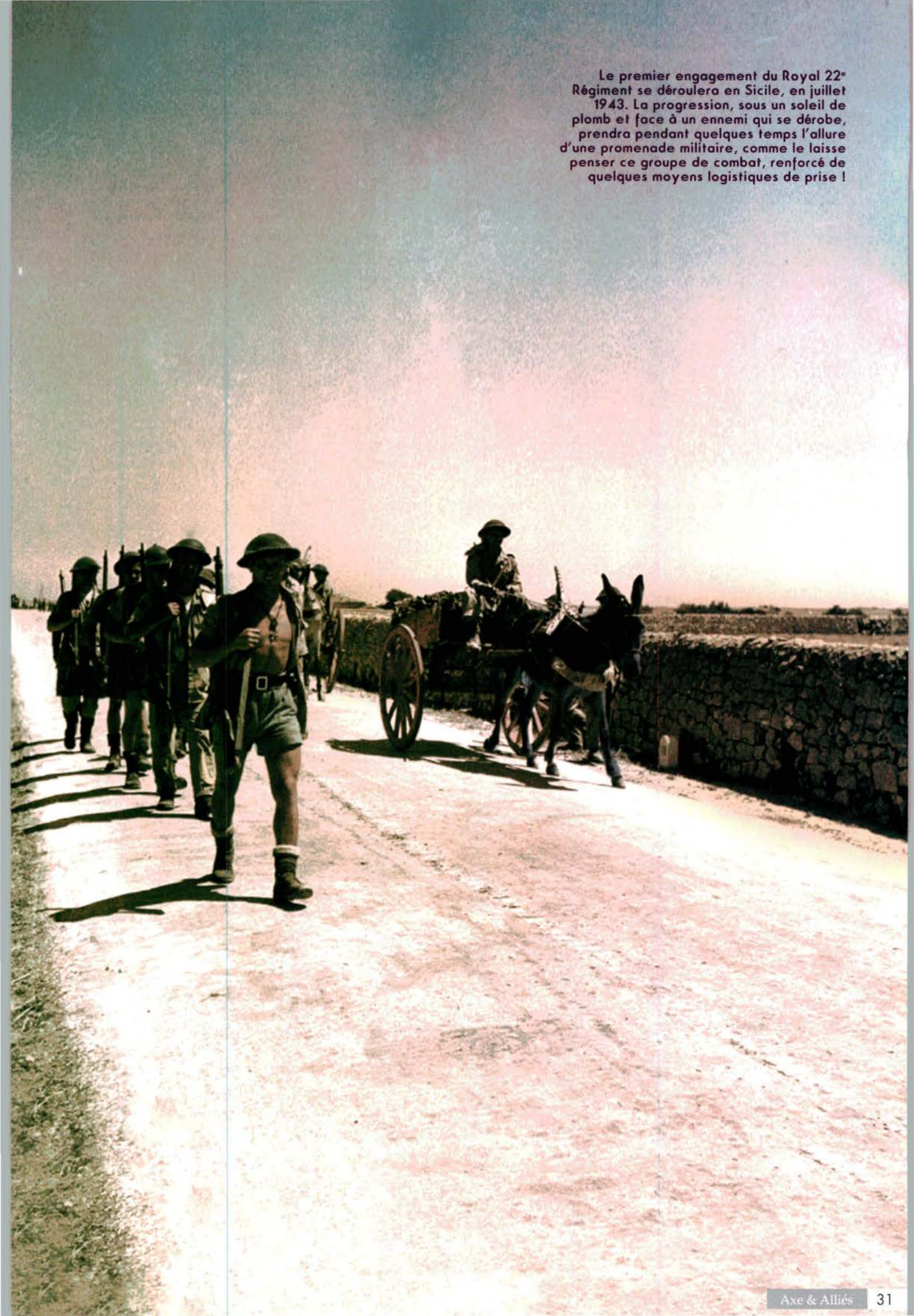
C'est seulement en juin 1940, alors que la campagne de France se termine, que le Parlement canadien vote une loi sur le service national qui permet de mobiliser les forces vives du pays. Mais les Canadiens, encore très affectés par les saignées de la Première Guerre, répugnent à laisser partir des contingents à l'étranger, ce qui limite la portée de cette mobilisation. Seuls les volontaires pourront ainsi être engagés dans des opérations outre-mer. Malgré l'engagement initial du

gouvernement canadien, cette restriction sera finalement levée en avril 1942, à l'issue d'un référendum national permettant enfin la constitution d'un véritable corps expéditionnaire.... Mais c'est seulement en février 1945 que les premiers conscrits seront engagés en Europe, alors que la guerre se termine !

L'engagement des forces armées canadiennes pendant la Seconde Guerre mondiale repose donc entièrement sur le volontariat, le gouvernement du Premier Ministre McKenzie-King ne ménageant pas ses efforts pour motiver les jeunes gens à prendre les armes. Et si la solidarité avec le Commonwealth semble bien acceptée dans les provinces anglophones du pays, la réticence est nettement plus grande au Québec, dans les populations francophones. Dans la Belle Province en effet, le référendum de 1942 sur

Tous nos remerciements au Royal 22^e Régiment pour l'aide apportée dans la réalisation de cet article, et particulièrement au capitaine François Caron (et à toute l'équipe du service iconographique).

Le premier engagement du Royal 22^e Régiment se déroulera en Sicile, en juillet 1943. La progression, sous un soleil de plomb et face à un ennemi qui se dérobe, prendra pendant quelques temps l'allure d'une promenade militaire, comme le laisse penser ce groupe de combat, renforcé de quelques moyens logistiques de prise !



La notion de régiment

L'armée canadienne utilise le même système d'organisation que l'armée britannique. L'unité élémentaire constituée est donc le régiment, mais qui en terme d'organigramme et de taille, ne correspond pas à un régiment de l'armée française ! En effet, le régiment anglais (ou canadien donc) est une unité de la taille d'un bataillon, et qui s'insère comme telle dans la composition des grandes unités de combat.

Trois « régiments » d'infanterie forment donc une brigade, qui correspond au régiment français, et trois brigades d'infanterie sont rassemblées sous la dénomination de corps d'infanterie (à ne pas confondre avec les corps d'armée). Mais la notion de régiment à l'anglaise englobe également en temps de paix un ensemble de services et traditions, dont la taille et la fonction n'ont pas toujours de rapport avec l'unité tactique correspondante engagée en temps de guerre. Le régiment est ainsi une unité de référence à laquelle s'identifie le soldat, voire sa famille, et le recrutement de chaque régiment est souvent local.

l'envoi des conscrits est rejeté à 71% ! Le ressentiment entre anglophones et francophones, l'aspiration à une indépendance réelle, les luttes d'influence pour le contrôle politique et économique du pays et un profond sentiment non-interventionniste (comme aux Etats-Unis) expliquent ce résultat, qui coupe pratiquement le pays en deux...

Dans ces conditions, l'engagement d'unités entièrement francophones en Europe prend une résonance particulière. Au total, le Canada engagera quatre unités francophones : le régiment de la Chaudière et celui de Maisonneuve, engagés à partir du Débarquement en Normandie, les Fusiliers Mont-Royal (de Montréal), qui combattent à Dieppe et font toute la campagne d'Europe de l'Ouest, et enfin le **Royal 22^e Régiment**, qui fera la campagne de Sicile et d'Italie avant de rejoindre l'Europe du Nord en 1945.

Le régiment de Québec

Unité d'active au début de la guerre, le Royal 22^e Régiment est le régiment de tradition de la ville de Québec. Formé à partir du 22^e bataillon d'infanterie de la Première Guerre, première unité entièrement composée de Canadiens-Français (mais qui restera toute la guerre engagée au sein de l'armée britannique !), le Royal 22^e prend son appellation définitive en 1921 et se voit attaché à la ville de Québec. Le surnom amical des hommes du R22 est « Van Doos », déformation du français « Vingt deux ». Engagé parmi les premiers Canadiens, les Van Doos connaîtront un étrange destin pendant le conflit, marqué par une longue attente avant un engagement difficile en Italie.

Au moment de la déclaration de guerre, l'unité est l'un des trois régiments d'infanterie d'active de l'armée canadienne... mais en réalité, l'effectif de ce « régiment » est de seulement 250 hommes ! Toutefois, l'intégration d'un certain nombre de volontaires et réservistes permet de monter la troupe à 800 hommes et c'est en toute logique que cette unité, considérée comme bien entraînée et fiable, est envoyée en Angleterre en décembre 1939, parmi les toutes premières unités canadiennes. Le dénuement est alors total et l'unité manque de tout : armes munitions, uniformes... et même de lits pour sa caserne !

Angleterre, juin 1941, une section du R22^e R en manœuvre d'entraînement. Les hommes emportent un barda complet, auquel vient s'ajouter l'arme automatique de chaque groupe (Bren) et ses munitions. Les deux hommes au centre portent chacun une lourde Thompson à poignée en bois, arme de dotation des chefs de groupe et qui sera progressivement remplacée par la Sten.



Musée du R22^e R, fonds Deuxième Guerre mondiale.



Un détachement de mortier de 3-inch s'entraîne en Angleterre, dans le Sussex. Les mortiers moyens d'un bataillon d'infanterie comme le Royal 22^e sont rassemblés dans une section de six mortiers. Même si l'unité est francophone, tout les officiers doivent impérativement parler anglais, surtout au niveau de ces armes d'appui, pour permettre la coordination avec les autres unités et QG de la brigade, anglophone. Heureusement, le long séjour en Angleterre permettra aux hommes de parfaire leur connaissance de la langue anglaise...

En tant qu'unité d'active, le Royal 22^e Régiment est l'une des premières unités canadiennes à partir pour l'Angleterre. Ici, le lieutenant Turcot (à droite), alors commandant de compagnie et futur chef du régiment en 1945, pose sur le pont de l'*Aquitania*, en décembre 1939 alors que l'unité s'apprête à quitter Halifax.

Va s'en suivre une incroyable attente de plus de trois ans. En effet, alors qu'elle est l'une des premières unités débarquées sur le sol anglais, le Royal 22^e Régiment restera en Angleterre jusqu'en juin 1943, date de son embarquement pour la Sicile. Pourtant, certaines unités canadiennes



auront l'occasion de combattre pendant cette longue période, mais dans des circonstances le plus souvent dramatiques. Une brigade canadienne fera ainsi un bref aller-retour en France en juin 1940 lors de la vague tentative de former un réduit breton, et deux bataillons, envoyés imprudemment en renfort en Asie, seront pris au piège lors de la chute de Hong Kong en décembre 1941.

Le Royal 22^e monte la garde devant le palais de Buckingham et de St-James, en avril 1940. C'est la première fois qu'une unité n'appartenant pas à l'armée britannique, et non anglophone de surcroît, remplit cette tâche !



Le Lt.-colonel Bernatchez, commandant du Royal 22^e Régiment, surveille l'embarquement à bord du paquebot *Ascania* avant le départ pour la Sicile. Bernatchez est alors le plus jeune commandant de l'armée canadienne et fera une brillante carrière, qui culminera avec le poste de sous-chef de l'état-major de l'armée canadienne en 1961.

L'engagement le plus significatif des Canadiens avant 1943 est bien sûr le raid de Dieppe, le 19 août 1942, mais seules sont engagées des unités de la 2nd Infantry Division (dont des hommes du régiment Fusiliers Mont-Royal, francophones), le Royal 22^e faisant partie de la 1^{re} division canadienne.

Si ces années d'attente permettent à l'unité de s'entraîner intensivement et de lier des liens forts avec la population britannique, c'est probablement avec une immense satisfaction que tous ces volontaires et militaires d'active embarquent le 15 juin 1943 pour une destination tenue secrète. Ce sera la Sicile.



La garde d'honneur du R22^eR à Buckingham Palace présente les armes au roi George VI et la reine Elizabeth, le 12 avril 1940. Les « Van Doos » connaîtront trois longues années d'attente en Angleterre avant leur engagement en Italie.

L'organisation du Royal 22^e Régiment

Le R22 est un régiment d'infanterie classique formé sur le modèle britannique. Son organisation est celle de l'*Infantry Battalion* standard : quatre *Rifle Companies* (A, B, C, D) à trois *platoons* (sections), appuyées par un PC de bataillon, une compagnie de QG (radio, état-major) et une compagnie d'appui. Cette dernière comprend un QG, une section de six mortiers de 3-inch (76 mm), une section de 13 *Carriers* (petit engin chenillé), une section de six canons antichars de 6-Pounder (57 mm) et une petite section de génie.

Dans l'ensemble, un *Infantry Battalion* manque donc sérieusement de punch et ne dispose pas non plus organiquement d'armes lourdes automatiques (mitrailleuses). Les éléments d'appui sont plus à chercher au niveau de la brigade, l'échelon supérieur, voire de la division, avec toute une série de compagnies de mitrailleuses, batteries AC et d'artillerie, service, etc. Tactiquement, les appuis sont alloués selon les besoins du terrain mais cela se traduit souvent par un manque de flexibilité et de réactivité au niveau local, encore aggravé par les rigidités régimentaires et interarmes, moins fortes toutefois au sein de l'armée canadienne que dans la très traditionaliste armée anglaise.

Le Royal 22^e Régiment est l'un des trois régiments de la 3rd Canadian Infantry Brigade, 1st Canadian Infantry. Pour mémoire, le Canada formera trois divisions d'infanterie pendant la guerre, ainsi que deux divisions blindées et deux brigades blindées indépendantes, sans oublier un bataillon parachutiste, quelques unités de reconnaissance ou mécanisées indépendantes et la superbe *First Special Service Force* (troupe américano-canadienne spécialisée dans le combat hivernal).

Source : *Le Canadien de la Libération*, Jean Bouchery, Histoire & Collections 2003.

Les hommes du Royal 22^e débarquant de l'armada alliée en juillet 1943, sur une plage de Sicile (plage de Pachino précisément). Même sans aucune opposition comme ce fut le cas ici, la mise à terre de milliers d'hommes et de matériels nécessite une organisation logistique sans faille.



Musée du R22^eR, Fonds Deuxième Guerre mondiale, Ph3/172/069, Canadian Army Photo.

Promenade en Sicile, calvaire en Italie

Débarquée le 10 juillet, l'unité progresse à grand train mais essentiellement à pied. Les Canadiens livrent alors quelques escarmouches contre des éléments retardateurs de la *Hermann Göring*, le plus grand danger étant constitué des innombrables mines et pièges qui parsèment les chemins. Puits, animaux morts et même cadavres amis ou ennemis sont piégés. Un assaut sur le mont Santa Maria fin juillet sera l'occasion de montrer l'agressivité et l'allant des « Van Doos ».

La campagne de Sicile se termine sans autre engagement sérieux et dès le 7 septembre 1943, les Canadiens débarquent et occupent Reggio, à l'autre bout du détroit de Messine. Les affaires sérieuses vont bientôt commencer pour les Alliés en Italie, mais

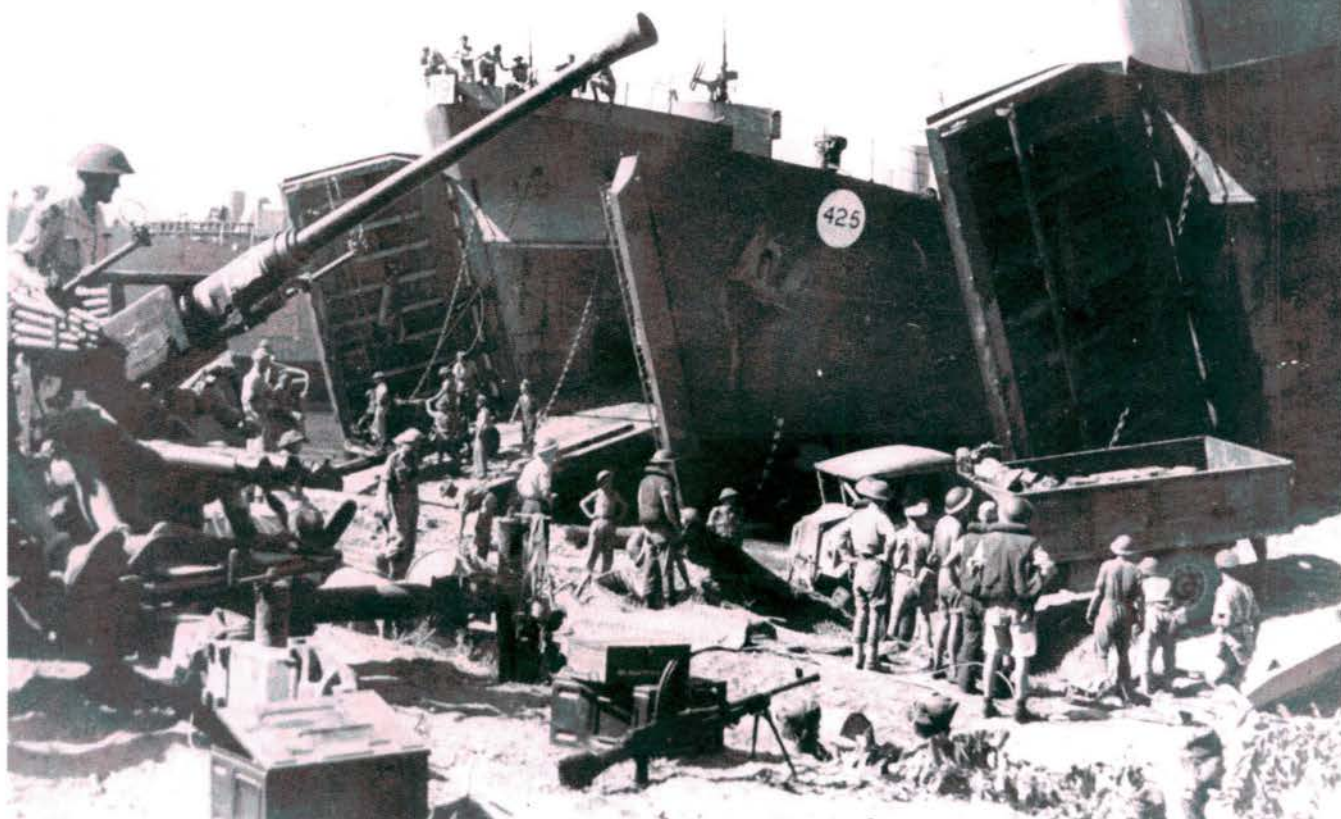
Itinéraire du Royal 22^e en Italie



Un convoi de mules utilisées par le R22^eR traverse le village de Leonforte pour amener le ravitaillement aux troupes, Sicile 1943. Les Alliés n'auront à craindre aucun geste hostile de la population italienne pendant toute la campagne, bien au contraire.

Musée du R22^eR, Fonds Deuxième Guerre mondiale, Ph3/172/076, 1943, Canadian Army Photo.

De monstrueux LST (Landing Ship Tank), vantaux de proue largement ouverts, débarquent leur cargaison sur les plages de Sicile, sous la protection d'un canon de DCA de 40 mm.



Musée du R22*R, fonds Deuxième Guerre mondiale, Ph3/172/086, National Defense Photograph.

pour le moment, les Allemands décrochent partout. Les Canadiens progressent donc sans encombre jusqu'aux rives de l'Adriatique, la Huitième armée britannique ayant pour mission de remonter par l'est de l'Italie et de rejoindre Rome par Pescara. L'arrivée des pluies hivernales, les difficultés du relief et surtout la stratégie allemande qui s'accroche maintenant au terrain vont bientôt transformer l'aimable promenade italienne en chemin de croix.

Parvenus non sans difficulté devant la rivière Sangro, les Canadiens sont arrêtés devant la ligne *Gustav*, ligne de défense allemande au sud de Rome et qui passe par Monte Cassino. C'est à cette occasion que sera livré le fait d'armes le plus notable de l'unité, la prise de la Casa Berardi, une maison forte qui

barre le passage du Sangro. Le capitaine Triquet, commandant de la compagnie C du régiment, y gagnera une *Victoria Cross* pour sa conduite héroïque, l'une des trois seules VC remportées par les Canadiens pendant toute la campagne d'Italie.



La péniche *Canuck* (terme traditionnel pour désigner les Canadiens) emporte ces soldats québécois vers les côtes italiennes. Les hommes emportent leur « battle order » complet (équipement de campagne).

Musée du R22*R, fonds Deuxième Guerre mondiale, Ph3/172/087, National Defense Photograph.



Le général Montgomery remet la médaille militaire au Lance-Corporal G. E. Patenaude le 6 novembre 1943, un honneur très rare pour un sous-officier de rang si bas (équivalent à caporal chef d'équipe). Le caporal Patenaude sera tué un mois plus tard, très exactement le 24 décembre 1943, veille de Noël... Son corps est enterré au cimetière de la rivière Moro, avec une soixantaine de ses camarades du Royal 22^e, tous tombés devant la ligne Gothique pendant l'hiver 1943-44.

Après une longue période de repos à Naples et à Rome, où l'intégralité du régiment (917 hommes) est reçue en audience par le Pape Pie XII, les Québécois étant majoritairement catholiques, le Royal 22^e Régiment va livrer des combats très durs devant la ligne *Gothic* en septembre 44. Considérée comme l'un des régiments les plus aguerris de la division, l'unité est chargée de la prise de plusieurs hauteurs, comme celle de San Fortunato qui domine la plaine du Pô. La conquête de ce promontoire, menée de main de maître avec des infiltrations de nuit et une excellente coordination, vaudra au Royal 22^e Régiment les félicitations du chef de la Huitième Armée et un message de Winston Churchill.

Malgré la percée de la ligne *Gothic*, l'automne 1944 ne permet toujours pas de progresser rapidement vers le nord de l'Italie, et les Canadiens-Français doivent livrer de durs combats dans les plaines inondées de la Romagne en octobre, avant de subir à nouveau une guerre de position hivernale face à un ennemi toujours très mordant. Épuisé par ce second hiver, saigné par des combats farouches livrés depuis un an et demi, le Royal 22^e Régiment est retiré du front

Les Alliés vont toutefois rester bloqués pendant presque six mois devant la ligne *Gustav*. Le 22^e Régiment, après une longue période d'attente et de guerres de patrouille, participe en mai 1944 à la grande offensive *Diadem*, qui permet la rupture du front et la prise de Rome. Les Allemands se replient sur de nouvelles lignes défensives, la ligne *Hitler* tout d'abord, débordée par les Alliés fin mai, puis la ligne *Gothic*, encore plus résistante, au niveau de Rimini et des Apennins.



La Casa Berardi, modeste ferme qui domine un ravin sur la route d'Ortona, sera l'objet d'une bataille terrible le 14 décembre 1943. Le Royal 22^e y gagnera l'un des ses principaux titres de gloire.

Juste après la percée de la ligne Gothique et la prise de Rome, ces soldats de l'infanterie canadienne – équipés de pelles et de pioches ! – talonnent l'arrière-garde allemande et traversent le village de Gambatesa.



Musée du R22-R, Fonds Deuxième Guerre mondiale, Ph3/172/601, Canadian Army Photo.

Musée du R22-R, Fonds Deuxième Guerre mondiale, Ph3/172/103, Canadian Army Overseas Photo.



Pour son héroïsme et son commandement inspiré lors de la bataille de la Casa Berardi, le major Triquet sera décoré de la Victoria Cross. C'est le seul soldat québécois à recevoir cette médaille prestigieuse de toute la guerre ! Après avoir poursuivi une carrière militaire, Paul Triquet est décédé en 1980. Il est l'un des quatre soldats de la Seconde Guerre honorés par un buste dans le « Monument aux Valeureux », hommage national du Canada à ses soldats à Ottawa, capitale du pays.

La place du Québec

italien en février 1945 et envoyé rejoindre la 1^{re} armée canadienne qui avance alors en Hollande. C'est un soulagement pour les hommes qui ne supportent plus le front « pourri » italien et se félicitent de trouver plus de gloire, et probablement des conditions de combat moins difficiles, en Europe du Nord. Arrivée début avril en Hollande, l'unité participe à quelques opérations de nettoyage contre des troupes allemandes démotivées avant la fin de la guerre le mois suivant.

L'intégration totale des unités canadiennes au sein de l'armée britannique pendant la Seconde Guerre ne s'inscrit pas seulement dans la longue tradition d'alliance entre les deux pays et les liens du Commonwealth, mais elle est essentiellement dictée par des considérations logistiques, l'objectif étant de permettre une standardisation maximale des équipements afin de faciliter la production industrielle et une totale interaction entre les unités britanniques et canadiennes. Malgré une volonté initiale des

Le Pape Pie XII accueille le Lt.-col. Jean-Victor Allard au cours de l'audience accordée au régiment lors d'un repos en juillet 1944. Il est intéressant de rappeler que la question de la béatification de Pie XII bat actuellement son plein, Benoît XVI ayant demandé fin novembre une « étude historique approfondie » sur ce dossier qui embarrasse l'Eglise. Le silence du Vatican pendant la Seconde Guerre mondiale sur le sort des juifs sous le régime nazi fera l'objet d'un prochain dossier dans *Axe & Alliés*.



Musée du R22-R, fonds Deuxième Guerre mondiale, Bibliothèque et Archives Canada.

Le retour des soldats au Canada après la victoire est évidemment l'occasion de diverses cérémonies, comme cette parade organisée sur les Plaines d'Abraham (lieu de la bataille entre le corps expéditionnaire britannique et les Franco-canadiens du marquis de Montcalm, qui sera mortellement blessé lors de l'échange de tirs), à Québec en octobre 1945.



Musée du R22-R, Fonds Deuxième Guerre mondiale, Ph3/172/313, W.B. Edwards.

Canadiens-Français de se démarquer de cette « allégeance » pragmatique, il n'était par ailleurs pas envisageable pour les unités francophones d'échapper à l'intégration au sein d'une armée anglophone, aucune armée « française » n'étant en mesure, matériellement et politiquement, de les accueillir.

Au total, 16% du contingent canadien pendant la guerre sera formé de volontaires québécois, alors que la population de la province représente à l'époque environ 28% des habitants du pays. Cette relative réticence des Québécois à s'engager au sein de la

grande coalition des démocraties ne doit pas être mal comprise, elle s'explique entièrement par des enjeux locaux, animés par un duel politique complexe entre des parties indépendantistes et le gouvernement anglophone, deux camps qui ne lâchent rien. Le courage et les qualités militaires indéniables du Royal 22^e Régiment et des autres unités francophones de l'armée canadienne démontrent qu'une fois passé le temps des tractations politiques, les Canadiens-Français étaient déterminés à combattre sans hésitation auprès de leurs compatriotes. ■



En juillet 1944, lors d'une visite sur le front italien (sous la fausse identité du général Collingworth pour éviter les tentatives d'assassinat), le roi George VI se voit présenter le capitaine Paul Triquet (VC), héros de la Casa Berardi.

Musée du R22-R, Fonds Deuxième Guerre mondiale, Canadian Army Photo.

Stalingrad. Les images véhiculées par la simple évocation de cette ville sont multiples, et, nous nous en apercevons, souvent trompeuses. Stalingrad reste encore dans nos esprits ce combat quasi mythique, cette victoire arrachée à un ennemi redoutable que l'on croyait invincible, comme pour mieux insister sur le spectaculaire triomphe d'une armée héroïque. La bataille « décisive » est entrée dans l'Histoire et y a rejoint les grands affrontements, réels comme supposés.

Que sait-on véritablement de Stalingrad ? Que la 6^e armée de Paulus y est complètement annihilée, et provoque en mourant dans le *Kessel* la fin du III^e Reich ; que la Wehrmacht y laisse une armée entière, tellement de forces, qu'elle est étrillée, finie, et ne se relèvera jamais de ce cataclysme ; que les Soviétiques foncent à Berlin. Telle est la version « officielle » de la bataille de Stalingrad, version que

l'on a pu lire, que l'on peut lire encore de nos jours dans d'innombrables livres d'histoire. Les mythes et les légendes perdurent.

Il est vrai que le Führer perd à Stalingrad une armée. C'est énorme mais sans pour autant être inédit dans l'histoire allemande. Il ne faut pas croire que l'échec d'Hitler dans le Caucase est le seul résultat de cette bataille. Le Plan *Blau* imaginé par Hitler en mars 1942 est en échec avant l'engagement de Paulus sur les rives de la Volga. La Wehrmacht pour sa part compte autant de pertes à Stalingrad qu'en 1941, lors de l'échec devant la capitale soviétique.

C'est bien l'Armée rouge, mais bien plus encore, l'Etat soviétique tout entier qui est véritablement sur le point de céder. Les Soviétiques encaissent des pertes inimaginables, sont humiliés par une armée allemande qu'ils croyaient pourtant incapable de survivre à l'hiver 1941-1942 et à la contre-offensive déclen-



Stalingrad

La bataille au bord du gouffre

chée par Staline. L'Armée rouge est une nouvelle fois saignée durant l'offensive d'été par une Wehrmacht qui domine parfaitement son sujet, qui semble imbattable et irrésistible. Pour autant, en cet été 1942, quelque chose change. Les pertes soviétiques sont certes importantes, la maîtrise du combat de chars sur les charodromes qu'offre le terrain nu du Caucase reste l'apanage des Allemands. Mais les Soviétiques, pourtant « au bord du gouffre », parviennent à sauver ce qui peut l'être et surtout, retardent l'avancée allemande.

Stalingrad n'a jamais été le tournant de la guerre, mais elle reste une bataille à part dans l'histoire de la Seconde Guerre mondiale. Les Allemands jettent leur meilleure armée, la 6^e, dans la ville peu à peu détruite par l'artillerie et les raids aériens et offrant un champ de bataille inédit. Face à la puissance de feu

de la Wehrmacht, les Soviétiques ne peuvent, dans un premier temps, opposer que le nombre. Comme l'écrit Jean Lopez, c'est « *le sang contre le feu* ».

Au plus près de l'actualité de l'Histoire, nous avons confié ce dossier exceptionnel à Jean Lopez dont le livre sur cette « bataille au bord du gouffre » est sorti il y a peu. Vous suivrez dans ce 13^e numéro d'*Axe & Alliés*, toutes les phases du Plan Bleu, à l'origine de cet engagement pourtant sans valeur militaire. Vous suivrez la dernière offensive d'une Wehrmacht conquérante jusqu'aux confins du Caucase (notre premier article p. 42). Enfin, vous plongerez dans l'enfer des combats urbains de Stalingrad en suivant les phases qui ont mené à la défaite de la 6^e armée du général Paulus (p. 54).

Boris LAURENT





Stalingrad

Une bataille inutile

Par **Jean LOPEZ**, ancien officier de la Marine marchande, rédacteur en chef de Science et Vie Junior, spécialiste du conflit germano-soviétique et auteur de *Koursk, les quarante jours qui ont ruiné la Wehrmacht* (Economica, 2008).

En 1941, l'opération *Barbarossa* a échoué, malgré une Wehrmacht au sommet de sa forme. En 1942, comment faire plier l'Armée rouge, cette fois avec des moyens limités ? La réponse allemande tient dans le plan *Blau*, adopté par Hitler et diffusé le 5 avril 1942 à travers la directive 41.

Les objectifs de *Fall Blau*

L'objectif stratégique est double : affaiblir le potentiel humain de l'Armée rouge, lui ôter les pétroles du Caucase.

Hitler s'est persuadé que l'URSS est au bout de son rouleau humain. Du 22 juin 1941 à la fin d'avril 1942, l'Armée rouge a perdu près de 7 millions d'hommes, tués ou prisonniers. Pour chaque allemand tombé au combat, environ 20 soldats soviétiques ! Ces chiffres proprement effarants confortent Hitler dans une opinion exprimée dès l'automne 1941 : une campagne 1942 aussi mortifère pour l'ennemi que celle de 1941 devrait affaiblir son potentiel humain de façon décisive. En d'autres termes, la nouvelle campagne estivale doit aboutir à réaliser au moins un encercle-

« Que cette idée [d'adapter les opérations militaires de l'été 1942 aux possibilités de ravitaillement en carburant] ait trouvé écho chez Keitel montre à quel point la confiance initiale a fait place à une atmosphère d'incertitude et de scepticisme ».

Bernd Wegner,
Das deutsche Reich.

ment du type Viazma-Briansk (763 000 prisonniers à l'automne 1941) entre Don et mer Noire.

Mais Hitler veut plus. Il lui faut un objectif qui non seulement enlève à Staline les moyens de continuer le combat mais qui donne en plus à la Wehrmacht les moyens de mener une guerre longue contre les Soviétiques. Cet objectif miracle, il va l'imposer sans difficultés à ses généraux : c'est la conquête du pétrole du Caucase, celui de Maïkop, Grozny et Bakou. Le 1^{er} juin 1942 lors d'une visite au groupe d'armées Sud à Poltava, il lâche, juste avant de repartir pour Berlin : « Si nous n'obtenons pas Maïkop et Grozny, alors je devrai liquider cette guerre ».

Barbarossa est un échec. Mais en mai et juin 1942, les phases préliminaires du Plan Bleu sont des succès retentissants pour l'armée allemande. En effet, trois victoires viennent semer le doute et la panique dans les états-majors soviétiques et même au Kremlin. L'Armée rouge est une nouvelle fois « saignée à blanc ». *Fall Blau* n'a pas encore commencé, que le pire scénario pour l'URSS semble se dessiner.





Signal. Coll. Part.

La Wehrmacht s'élance dans les vastes espaces russes. L'Armée rouge est une nouvelle fois littéralement enfoncée. La porte du Caucase s'entrouvre dangereusement. Surtout, l'armée allemande prouve sa supériorité et sa capacité de combat, malgré la déroute de l'hiver 1941-1942.

Le scénario prévu est sans surprise : il est celui de la Blitzkrieg. Chars et aviation tactique ouvrent le chemin, dévastent les arrières, sectionnent le système nerveux de l'adversaire et le prennent à revers. L'infanterie suit et scelle aussi hermétiquement que possible les « chaudrons » ainsi créés. La scène du carnage annoncé s'étend entre la ligne d'eau Oskol-Donetz-Mius et celle du Don. C'est une zone de steppes monotones, dénuée de routes, sans autres obstacles que les rivières et les fleuves qui coulent généralement nord-sud. Bref, en été, un charodrome idéal, où les formations mobiles de la Wehrmacht devraient aisément encercler les armées soviétiques.

Sur ces vastes étendues ouvertes, les divisions du groupe d'armées Sud devraient s'élancer au début de juin en trois vagues échelonnées dans le temps et l'espace.

Voici à grands traits le scénario du plan *Blau* :

Prélude, mai-juin 1942 : nettoyage de la Crimée. Les Soviétiques doivent être chassés de la presqu'île de Kertch, Sébastopol enlevée.

Le gros des opérations s'articule ensuite en 4 phases successives.

Phase I, 28 juin. La première opération projetée deux pinces à partir de Kursk et de Bielgorod ; elles se referment à l'arrière des forces soviétiques 200 kilomètres plus loin, devant Voronej, ville importante située un peu à l'est du Don. De là, les éléments rapides filent à angle droit vers le sud, en suivant la rive occidentale du fleuve.

Cette inquiétude pour son ravitaillement en pétrole, Hitler l'hérîte des chefs allemands de la Première Guerre mondiale. Ludendorff, qu'Hitler a connu à Munich dans les années 1920, a plusieurs fois exprimé l'absolue nécessité pour l'Allemagne de s'emparer des ressources pétrolières du Caucase en cas de nouveau conflit. Plusieurs études, menées entre 1938 et 1941, et inspirées par Goering et le général Thomas, ont elles aussi conclu à l'impossibilité pour le Reich de mener une guerre victorieuse sans la précieuse ressource.

Les grandes lignes du Plan Blau

Les groupes d'armées Nord et Centre restent sur leurs positions défensives. Seul le groupe d'armées Sud reçoit une mission offensive. Pour lui, l'OKH met sur pied un plan dans la lignée de ceux qui lui ont donné la maîtrise de tous les champs de bataille depuis 1939. Il s'agit encore et toujours de mener des doubles encerclements — du type Viazma-Briansk — destinés à saisir hommes et matériels en masse.

Après l'échec de Barbarossa, que veut Hitler pour le front russe ? Le 5 avril 1942, le Führer signe la directive 41 qui fait du pétrole de Bakou l'objectif prioritaire. Pour Hitler, la conquête du plus grand gisement d'Europe rééquilibrerait le rapport de force entre l'Axe et les Alliés, et surtout, empêcherait l'Armée rouge de reconquérir les territoires perdus.



Préliminaires et phases du plan Blau

Phase II, vers le 15 juillet. La deuxième opération s'élance des environs de Kharkov, d'où une pince s'en va à la rencontre de la pince motorisée précédemment évoquée.

Phase III, vers le 15 août. La troisième opération a pour base de départ la ligne Taganrog-Artemovsk. Les unités désignées ont à franchir le Donetz en force et aller faire leur jonction avec les éléments motorisés qui ont continué à longer le Don vers l'aval. Nouvel enveloppement espéré. A noter que le plan prescrit que : « Dans tous les cas, il faut essayer d'atteindre Stalingrad ou, à tout le moins, de placer cette ville sous l'action de nos armes lourdes, afin de l'éliminer en tant que centre d'armement et de communication. »

La prise de Stalingrad n'est donc pas un objectif en soi. Il s'agit seulement d'occuper l'isthme Don-Volga pour couper le trafic fluvial et protéger le flanc nord de la poussée vers le Caucase.

Phase IV, à partir du 15 septembre. Après la réalisation des trois points précédents, qui doivent avoir amené la destruction complète des armées soviétiques du sud de la Russie et la neutralisation



de Stalingrad, la marche vers le Caucase pourra commencer. Une offensive lancée de Rostov ira saisir les pétroles de Maïkop et les ports de la mer Noire. La partie la plus mobile des armées passera le Don plus à l'est et lancera un raid gigantesque (1200 km à vol d'oiseau) vers Grozny, en Tchétchénie, et Bakou, en Azerbaïdjan.

Les autres armées du groupe Sud (2^e armée, 2^e armée hongroise, 6^e armée), rassemblées en un groupe B, auront pour mission de flanc garder la poussée vers le Caucase, en jouant les sentinelles le long de l'immense front du Don, de Voronej à Stalingrad.

« L'immensité de la steppe nous dévore » avait affirmé von Rundstedt en 1941. La vaste steppe, monotone et sans obstacle, offre un excellent charodrome aux unités motorisées et blindées de la Wehrmacht. C'est ce que pense Hitler lorsqu'il imagine le Plan Bleu.



Foncer droit devant

« C'était presque comme si nous avions eu le cerveau divisé en deux. Nous foncions droit devant nous avec enthousiasme, et, cependant, nous savions que l'ennemi allait attaquer dès l'hiver venu ».

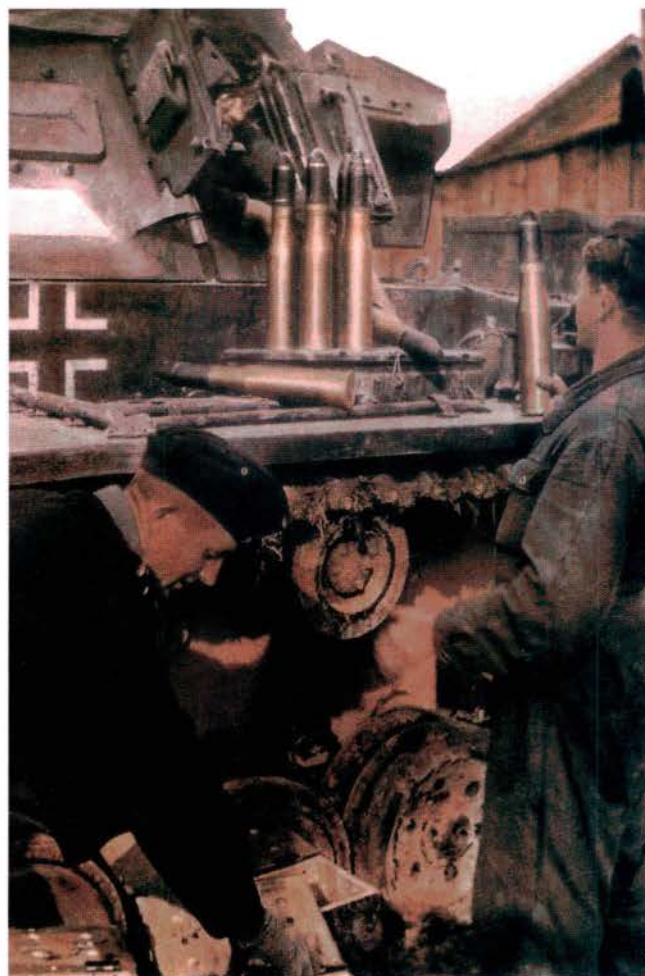
Lieutenant Clemens von Kageneck,
3. Panzerdivision.

La situation matérielle de la Wehrmacht en Russie est aussi délabrée que la situation humaine : 3 492 Panzer et canons d'assaut ont été détruits. Fin mars 1942, 1 551 engins sont opérationnels contre 3 648 le 22 juin 1941.

L'euphorie préalable : Kharkov, la Crimée et Sébastopol (mai - juillet 1942)

En mai et juin 1942, les préliminaires du Plan *Blau* se soldent pour la Wehrmacht par trois victoires retentissantes, qui effacent les doutes apparus durant l'hiver. Les pertes soviétiques, sans égaler celles des grandes batailles d'encerclement de l'an 41, sont considérables et laissent le flanc sud de l'Armée rouge dans un état de grande faiblesse. Hitler exulte : le gros des opérations du plan *Blau* n'a pas encore commencé que, déjà, l'ennemi recommence à saigner à flot.

Kharkov est l'un des pires désastres essuyés par l'Armée rouge. Le 12 mai 1942, quatre armées, un détachement d'armée et deux corps blindés attaquent la 6^e armée du général Paulus au nord et au sud de Kharkov dans le but de s'emparer de la grande ville ukrainienne. Malgré quelques succès locaux, l'affaire tourne mal pour les Soviétiques. Une contre-attaque de flanc les encercle le 19 mai. Ils laissent dans l'affaire 277 190 hommes, dont 170 958 tués, manquants ou prisonniers. 652 chars, 4 924 canons et mortiers, 542 avions. Les meilleures unités du front du Sud-Ouest ont disparu. Un vide relatif apparaît donc devant les



Archives photo P. Tiquet

forces allemandes qui vont se lancer vers le Don, en application du Plan *Blau*.

En Crimée, outre Sébastopol, l'Armée rouge contrôle la péninsule de Kertch. Elle l'a fortifiée puissamment durant l'hiver et le printemps, 210 000 hommes l'occupent. Le nettoyage de la péninsule incombe à la 11^e armée allemande, qui doit impérativement sécuriser ses arrières avant de se retourner vers Sébastopol. Pour ce faire, son chef, le général Manstein, dispose d'environ 140 000 hommes. L'opération *Trappenjagd* démarre le 8 mai. Malgré



Archives photo P. Tiquet

Un hameau russe est brûlé par l'armée allemande. Chez certains soldats allemands, la pitié pour les populations cohabite avec une détermination et une brutalité sans limite. La bestialité de l'occupation allemande joue un grand rôle dans le soutien que les Russes apportent à Staline et à l'Armée rouge.

Une colonne de canons d'assaut StuG progresse sous la chaleur écrasante de l'été russe. Au mois de juillet 1942, Hitler s'impatiente de plus en plus. En fait, les divisions blindées allemandes foncent, transpercent les lignes ennemies mais doivent subitement stopper leur progression faute de carburant.



Signal. Coll. Part.



Dans beaucoup de divisions allemandes, l'artillerie et le ravitaillement sont toujours hippomobiles. Souvent, les conducteurs de chariots ou les servants de canons s'endorment sur leurs chevaux, dont le nombre ne cessera de décliner à cause des combats notamment.

des pluies torrentielles, tout se déroule comme dans un *Kriegspiel*. La résistance est peu vigoureuse, les Soviétiques semblent désorientés, affolés, incapables de la moindre réaction. Le 18 tout est terminé. Au prix de 7 588 pertes définitives, la Wehrmacht fait 162 282 tués et prisonniers, prend 258 chars et 1100 canons. La conquête de Sébastopol (2 juin-4 juillet) sera beaucoup plus difficile et coûteuse pour les Allemands (25 000 tués et 50 000 blessés). Mais l'Armée rouge se compte encore 90 000 prisonniers et 16 000 soldats tués.

Le Plan Blau : de la déception à l'abandon

Lancée le 28 juin, l'offensive allemande conquiert en un mois un vaste espace, du Don de Voronej, au nord, au Don de Rostov au sud. Mais, un mois

C'est von Manstein, à la tête de sa 11^e armée qui a la lourde mission de conquérir la Crimée et de nettoyer la péninsule. La Luftwaffe offre à Manstein de précieuses informations sur le déséquilibre des forces de défense russes. Les Soviétiques sont totalement désorientés et paniqués par l'attaque allemande.

se laisser docilement encercler comme en 1941. Mais, dans la chaleur étouffante de l'été, les armées soviétiques en retraite commencent à donner des signes de désagrégation. Le 27 juillet, Rostov tombe après quatre jours de combat à peine, les Panzer passent le Don sans difficultés et commencent à rouler vers le Caucase.

Pour Hitler, la cause est entendue : « *Le Russe est fini* » déclare-t-il le 20 juillet. Comment expliquer autrement l'incapacité des Soviétiques à défendre Rostov, la porte du Caucase, la route vers le pétrole ? Le 20 novembre 1941, au moment où Moscou menacée requerrait toutes

Plus un pas en arrière

« Quiconque, au combat, enlève ses insignes pour se rendre doit être considéré comme un méprisable déserteur, dont la famille doit être arrêtée comme celle d'un renégat et d'un traître à la Mère Patrie. De tels déserteurs doivent être fusillés sur place. Ceux qui se retrouvent encerclés... et qui choisissent de se rendre doivent être exterminés par tous les moyens, et leurs familles doivent être privées de toute assistance de l'Etat ».

Ordre de Staline, n° 227, *Plus un pas en arrière*, 28 juillet 1942.



La bataille de Kharkov est l'un des pires désastres encaissés par l'Armée rouge qui s'illustre par ses grandes faiblesses. C'est grâce aux renseignements recueillis par le lieutenant-colonel Gehlen, chef brillant du *Fremde Heere Ost*, les services de renseignements pour les armées de l'Est, et aussi grâce au hasard, que la Wehrmacht liquide les Soviétiques.

les troupes disponibles, ils n'ont pourtant pas hésité à jeter quatre armées pour reprendre cette ville ! Non, c'est certain, c'est évident, le Russe fuit partout, le commandement a perdu le contrôle de ses troupes. Les premières reconnaissances vers le Kouban ne font-elles pas état de pillages des villages par les soldats rouges, de nombreux matériels abandonnés sur les routes ? Personne, dans le haut commandement, ne tempère l'optimisme d'Hitler. Car tous partagent, peu ou prou, le même sentiment. Devant ce qu'il juge être un succès majeur, Hitler prend, le jour de l'entrée de ses troupes dans Rostov, la décision la plus grave de la campagne.



Archives photo P. Tiquet

La directive 45

Le 23 juillet, Hitler promulgue sa directive N°45 qui donne les grandes lignes des opérations à venir.

Le groupe d'armées A fournira l'effort principal dans le cadre de l'opération *Edelweiss*, la conquête du Caucase. Après avoir anéanti les restes des armées de Timochenko immédiatement au sud du Don, il aura à atteindre trois objectifs.

1. En liaison avec quelques éléments lancés par-dessus le détroit de Kertch, s'emparer de Krasnodar puis occuper toute la côte de la mer Noire, de Novorossisk à Batoum. Objectif : éliminer la Flotte rouge et sécuriser la mer Noire pour y établir un lien logistique à gros débit en vue des opérations futures vers le Moyen-Orient.
2. Un deuxième groupement de forces marchera sur Maïkop puis ira s'emparer des passes du Caucase occidental menant vers Soukhoumi sur la mer Noire.
3. Les unités rapides, rassemblées dans un troisième groupement, longeront par le nord le piémont caucasien en direction de Grozny. De là, elles divergeront



Signal. Coll. Part.

Vue aérienne de la péninsule fortifiée de Kertch en Crimée. L'Armée rouge contrôle la péninsule, l'isthme de Parpach et le port de Kertch. Les Soviétiques ont creusé sur l'isthme de Parpach un large fossé durant l'hiver, renforcé par des champs de mines, des blockhaus et des obstacles antichars. Kertch semble imprenable. Et pourtant...



Dans la boucle du Don, les Soviétiques sont en très mauvaise posture. La 62^e armée notamment est doublement frappée par Paulus le 7 août simultanément par le nord et le sud. Les deux pointes de Paulus, les 24^e et 14^e Panzerkorps, se rejoignent dans la nuit du 7 au 8 août. La nasse se referme. C'est la première bataille d'encerclement réussie depuis le déclenchement de *Blau*.

vers la vieille route militaire menant à Tbilissi puis à Bakou.

Le groupe d'armées B est le parent pauvre de la directive 45. Pourtant, ses objectifs demeurent ambitieux.

1. Défendre l'immense flanc qui va de Voronej à Stalingrad. Cette mission, d'abord assignée à la 2^e armée et à la 2^e armée hongroise, se verra affecter quasiment toutes les unités de l'Axe avec l'arrivée en août et septembre de la 8^e armée italienne puis de la 3^e armée roumaine.

2. Batta les forces ennemies rassemblées devant Stalingrad, occuper l'isthme entre Don et Volga et Stalingrad elle-même. C'est la première fois que l'ordre de prendre la ville est expressément donné.

De l'avis unanime des historiens du conflit germano-

soviétique, la directive 45 détient la clé de l'échec final de l'offensive d'été de la Wehrmacht. Pour autant, nous y insistons, si ce document engage la bataille de Stalingrad sous de mauvais auspices pour le Reich, il ne contient nullement le germe de la catastrophe finale.

Ceci étant posé, la directive 45 revient à un abandon pur et simple du Plan *Blau*. Celui-ci reposait sur une série d'attaques séquentielles (les quatre phases). Une nouvelle séquence ne s'ouvrait qu'à la condition que la précédente ait atteint tous ses objectifs. La directive 45 remplace les efforts séquentiels par des efforts simultanés. La conquête du Caucase ne suit pas celle de Stalingrad : elle lui est parallèle.

Les deux objectifs, Stalingrad et Caucase, écartèlent les forces de la Wehrmacht en deux axes divergents à 90 degrés. Le problème de l'allocation des moyens dans un espace en dilatation constante va, de ce fait, devenir central. Tout effort consenti au bénéfice du groupe A se fera au détriment du groupe B et inversement. C'est manifeste pour le carburant et les munitions qui devront être acheminés sur des centaines de kilomètres à partir des têtes de lignes ferroviaires demeurées à l'ouest du Donetz. Le Reich n'a pas assez de camions -et d'avions transporteurs Ju 52- pour servir les deux axes en même temps. Dès l'attaque sur Rostov, la 6^e armée reste plantée huit jours dans la steppe, réservoirs à sec, tous les camions citernes étant affectés aux forces qui passent le Don inférieur.

Traquer les espions fascistes

« Il est très difficile de démasquer un espion fasciste expérimenté. Cela réclame beaucoup d'intelligence et de sens de l'observation. Un soldat du NKVD se doit d'être très vigilant et de connaître les règles particulières de ce jeu. La presse publie beaucoup de choses sur les terribles exactions commises par les Allemands, ce qui est nécessaire. Mais il est également important de faire haïr les traîtres par nos soldats ».

Agent Brounni du NKVD à Ilya Ehrenbourg.

num. 32-33, August 1942

51. Jahrgang Preis 25 Pfennig

Berliner Illustrierte Zeitung



Archives photo P. Tiquet

août 1942, Stalingrad est enfin atteinte par la 6^e armée de Paulus. Trop tard, en réalité. Les Allemands ont eu une fenêtre d'opportunité durant 10 jours seulement, du 10 au 19 juillet, mais Hitler, à ce moment précis, cherchait encore sa bataille d'anéantissement ailleurs, sur le Don inférieur.

Les faubourgs de Stalingrad sont atteints en août. La Wehrmacht progresse en milieu urbain, maison par maison. Malgré la nature urbaine du terrain, Paulus va opter pour le plan typique de l'armée allemande : le double enveloppement.



Archives photo P. Tiquet

Un mois et demi pour arriver à Stalingrad !

Le 10 juillet 1942, la 6^e armée du général Paulus est laissée seule dans la grande boucle du Don, sans Panzer ou presque, tandis que le gros des armées force vers Rostov. Devant elle s'étend un immense espace steppique, qui va jusqu'à la Volga et à Stalingrad.

Le 23 juillet 1942 Hitler lance la directive 45 qui définit deux objectifs séparés : le Caucase et Stalingrad. La Wehrmacht est complètement écartelée par ce double objectif. Le problème logistique va aller croissant.



Archives photo P. Tiquet

Dans sa directive 45, Hitler espérait que la prise de Stalingrad pourrait s'opérer par « *une attaque surprise* ». Cette opportunité s'est présentée une première fois, pendant dix jours, du 10 au 19 juillet. Rien, alors, n'aurait pu s'opposer à une avance décidée de la 6^e armée de Paulus. Entre elle et la Volga, il n'y a alors que le troupeau des fuyards de la 38^e armée. La ville serait sans doute tombée sans coup férir et l'ensemble de la campagne d'été 1942 eut pris une autre tournure. Mais, à ce moment, Hitler ne s'intéresse pas prioritairement à Stalingrad : il cherche encore sa bataille d'anéantissement sur le Don inférieur. La progression de Paulus s'effectue donc lentement et par à coups, laissant aux Soviétiques le temps de rameuter des réserves.

Finalement, ce n'est que le 23 août, après de très durs combats, que Stalingrad est atteinte, dans sa banlieue nord. Et seulement, le 12 septembre, que les forces allemandes peuvent lancer l'assaut sur la ville. Mais la Wehrmacht n'avait nul besoin d'entrer dans Stalingrad. Ni du point de vue opérationnel, ni

du point de vue stratégique. D'ailleurs, la ville n'a jamais été définie comme un objectif crucial jusqu'à ce qu'Hitler en décide autrement dans la première quinzaine de septembre. A partir des aérodromes proches de la boucle du Don, la Luftwaffe pouvait détruire à son aise les usines, les voies ferrées puis interrompre le trafic fluvial jusqu'au début novembre, date d'arrivée des glaces qui figent tout. L'important est de bloquer le trafic pétrolier sur le fleuve pour obliger les Soviétiques à freiner leur effort de guerre.

Allons plus loin et anticipons sur la suite. Une fois la bataille urbaine engagée, le désastre peut encore être évité si, lors des offensives de septembre, Paulus avait disposé de réserves pour relever ses divisions épuisées. Sans aucun doute, il se serait emparé de la ville car Tchouikov, le patron de la 62^e armée soviétique, saignée à blanc, ne dispose alors ni de réserves ni d'une forte artillerie sur la rive orientale. Ces réserves allemandes existaient au début de la campagne d'été, Hitler les a dispersées. Les 9

Paulus (au binoculaire) est-il l'homme de la situation ? En juillet-août 1942, il mène brillamment l'offensive vers Stalingrad malgré les graves problèmes de ravitaillement, battant les forces soviétiques les unes après les autres.



Archives photo P. Tiquet



Archives photo P. Tiquet

La 6^e armée de Paulus approche de Stalingrad. En septembre 1942, elle tient un front de 200 kilomètres et reste l'armée la plus puissante de la Wehrmacht.

et 11^e *Panzerdivisionen*, d'excellente tenue, sont retirées à la 2^e armée et envoyée au groupe Centre ; la 11^e armée de Manstein est expédiée vers Leningrad, la division SS *Leibstandarte* en France, la redoutable *Gross Deutschland* dirigée vers le groupe d'armées Centre. Résultat, le nombre de divisions allemandes employées au sud de Koursk tombe de 68 à 58 entre juin et septembre, alors que le front passe de 825 à 1 800 kilomètres de long ! La différence, ce sont 170 000 hommes d'élite et 500 chars qui auraient broyé la 62^e armée, malgré le courage des soldats soviétiques et la ténacité de Tchouïkov. D'une manière générale, on peut aussi s'étonner que seules 17 grandes unités rapides aient été mises à la disposition du plan *Blau*,

la grande affaire stratégique de l'an 42, quand 27 autres demeurent sur d'autres secteurs du front russe ou bien dans la main de l'OKW. Quid du principe de concentration des efforts, « *la loi la plus haute et la plus simple de la stratégie* » (Clausewitz) ?

Si Tchouïkov, à la fin d'octobre, s'accrochait encore à ses ruines, il était alors nécessaire de lâcher la Volga, de faire repasser le Don à la 6^e armée. Proche de sa tête de ligne ferroviaire, à l'abri sur la rive haute du fleuve, elle eut pu passer l'hiver sans dommage et garder ses deux *Panzerkorps* en réserve pour parer à tout pépin sur ses flancs. En cela, l'OKH aurait satisfait à un autre axiome basique de Clausewitz : « *Garder en réserve pour un emploi ultérieur des forces proportionnelles à l'incertitude stratégique constitue une condition essentielle du commandement stratégique* ». (Clausewitz, *De la guerre*, Payot et Rivages, 2006).

Les travaux des historiens allemands ont montré que, même si les Soviétiques n'avaient pas monté une contre-offensive de la taille d'*Uranus*, la 6^e armée aurait été obligée d'abandonner la Volga à l'approche de l'hiver. Une véritable anémie logistique affaiblit en effet les troupes de Paulus dès l'été 1942. Rien n'a été préparé pour passer l'hiver dans une steppe inhospitalière. Il n'y a même pas de quoi bâtir un pont ferroviaire sur le Don ! Et c'est précisément cet éloignement des têtes de ligne, l'absence de stocks de première nécessité, qui condamnent la 6^e armée à mort en cas d'encerclement. ■

Lorsque la Wehrmacht approche de Stalingrad, Hitler est persuadé que la ville ne tiendra pas plus de huit jours. Il croit que le Russe est fini. L'armée allemande elle, est complètement étirée au niveau logistique et épuisée par cette longue marche, pourtant semée de victoires.



Archives photo P. Tiquet



L'assaut contre la ville

L'enfer des combats urbains

Par **Jean LOPEZ**

L'offensive allemande contre Stalingrad se laisse découper en quatre phases. La bataille initiale se concentre dans le centre et le sud de la ville, sur un front de dix kilomètres à vol d'oiseau. Les deux objectifs clés de Paulus sont, d'une part, la colline du Kourgane Mamaïev (102 mètres), qui donne les meilleures vues sur la Volga et le quartier des usines au nord ; d'autre part, le débarcadère central, par où les Soviétiques acheminent l'essentiel des renforts et des approvisionnements destinés à la 62^e armée.

Phase 1 : les combats pour le centre (13-26 septembre)

Nonobstant la nature urbaine du terrain, Paulus opte pour le plan type de la Wehrmacht : le double enveloppement. Deux forces sont engagées de part et d'autre de la rivière Tsaritsa, forces qui forment les mâchoires de la tenaille.

Si, sur le papier, cette première attaque engage 90 000 hommes, l'infanterie d'assaut n'en compte que 25 000. Mais ce sont d'excellentes troupes, bien rôdées à la coopération avec les chars et l'aviation, bien encadrées, supérieurement armées. Paulus a massé derrière elles 1 500 canons et la Luftwaffe peut jeter en noria plus de 500 appareils, dont 150 Stukas. Deux cent cinquante chars et canons d'assaut sont disponibles pour accompagner.

En face, Tchouikov passe la Volga le 12 septembre pour aller prendre son nouveau commandement. Arrivé à son P.C, il découvre l'état lamentable de la 62^e

« Un soldat qui reste trois jours se considère comme un ancien. Les gens ici ne vivaient qu'un jour ».

Vassili Grossman,
Carnets de guerre.

Image de couverture du magazine *Die Wehrmacht* retraçant le dernier combat du maréchal Paulus, soi-disant tombé armes à la main dans le « chaudron » de Stalingrad... En réalité, Paulus se rendra aux Soviétiques. Après l'encerclement, la propagande choisit le silence et le nom même de Stalingrad disparaît des communiqués. Même Goebbels est tenu à l'écart. Ce n'est que le 16 janvier 1943 que la Wehrmacht parle dans ses bulletins des « combats défensifs » de la 6^e armée. Le 22, les communiqués parlent de « percées soviétiques ».

armée, tant du point de vue des forces morales que matérielles. Il n'y a pas plus de 60 000 hommes, dont à peine un tiers de combattants, 60 chars et 400 canons. A priori, la 62^e armée ne peut guère espérer tenir plus de 24 ou 48 heures.

Le 12 septembre 1942, au matin, cents batteries allemandes ouvrent le feu au moment où le 8^e *Fliegerkorps* entreprend de bombarder tout ce qui peut ressembler à une installation militaire. Puis, à 8 heures, les chars et les canons d'assaut s'élancent, suivis par l'infanterie. Les Soviétiques se défendent farouchement mais la pression est irrésistible. Les Allemands avancent de 3 kilomètres sur tout le front d'attaque, conquérant les faubourgs. La retraite des Soviétiques en direction de la Volga est lente mais rien ne semble devoir l'arrêter.





Signal. Coll. Part.

Stalingrad apparaît dans l'appareil photo d'un correspondant de guerre du célèbre magazine de propagande *Signal*. Stalingrad est depuis longtemps la ville des confins, une ville frontière en marge, à la périphérie de la Grande Russie. En septembre 1942, elle conserve tous les aspects de la ville frontière : mauvaises isbas et casernes.

Durant la nuit, Tchouikov décide — follement — de contre-attaquer à la première heure le lendemain. Au moins espère-t-il déranger les préparatifs de l'ennemi, gagner du temps en attendant l'arrivée de la 13^e division de la Garde, promise en renfort. À 3h du matin, l'attaque soviétique démarre. Moins de 7000 hommes se ruent à l'assaut. Dès que le jour est levé, les Stukas interviennent, faisant refluer les assaillants. Profitant du désarroi de leur adversaire, les Allemands relancent aussitôt l'attaque.

Après quelques heures de combat, la victoire semble à la portée de Paulus. Au sud, la 4^e armée Panzer franchit la voie ferrée qui forme l'épine dorsale de la ville. Au soir, les voies devant la gare n°2 sont le théâtre de combats acharnés. Les Panzer tirent les

fantassins comme des moineaux, les canons d'assaut ouvrent des brèches à bout portant dans les murs des immeubles où se concentre la résistance. Des mitrailleuses lourdes balayent toute vie des perspectives qui mènent à la Volga. Au nord, le 51^e corps aborde la colline Mamaïev par ses pentes ouest et nord. Au sud, les compagnies d'assaut de la 71. I.D s'enfoncent vers le centre ville en suivant la vallée encaissée de la Tsaritsa. Les Allemands voient les eaux de la Volga en contrebas, à 900 m. La résistance soviétique est atomisée en une multitude de petits points d'appui, qui lâchent les uns après les autres. La percée générale jusqu'à la Volga semble imminente.

Au crépuscule, le combat faiblit enfin. Les Allemands, épuisés, préparent l'assaut final du lendemain. De la 62^e armée, il ne reste rien.

La 13^e division de la Garde sauve Stalingrad (15-17 septembre)

La 13^e division de la Garde, commandée par le général Rodimtsev, commence à passer la Volga vers 19 heures 30. Les premiers Gardes à toucher terre se jettent aussitôt sur les compagnies allemandes qui ne sont qu'à 200 mètres de l'embarcadere. Dans le crépuscule, traversant un rideau de balles traçantes, à la grenade, au couteau, à coups de pelle et de crosse, les Gardes desserrent l'étreinte. Le peu d'espace gagné permet au gros de la division d'arriver durant la nuit.

Dès l'aube du 15 septembre, le 8^e *Fliegerkorps* lance tous ses appareils contre ce qui tient encore debout dans le centre moderne mais aussi dans les faubourgs sud. Mille sorties dans la journée sur un espace grand comme Paris intra-muros ! Au centre, deux divisions de choc (295^e, 71^e I.D) du 51^e corps axent leurs efforts sur le Kourgane Mamaïev d'une part, sur la gare centrale d'autre part. Au sud de la Tsaritsa, la 94^e I.D, les 14^e et 24^e *Panzerdivisionen* font converger leurs efforts vers l'embouchure de la Tsaritsa.

Paulus ne s'attend pas à être aussitôt contre-attaqué. C'est pourtant ce qui se produit : les Gardes se jettent sur son infanterie. Toute la journée du 15, la 13^e reprend l'initiative. Dans le quartier de la gare, où l'habitat est dense, la Luftwaffe n'ose pas bombarder

La 13^e Garde en urgence

« Il y avait un danger de voir l'ennemi occuper la gare centrale, couper l'armée en deux et atteindre le débarcadere principal avant l'arrivée de la 13^e Garde... Il était 16 heures. Il restait 5 heures avant le crépuscule. Pouvions-nous, avec nos unités éclatées et brisées, tenir encore 10 ou 12 heures dans les quartiers centraux ? (...) Nos troupes seraient-elles capables de remplir cette tâche apparemment surhumaine ? Si elles en étaient incapables, alors la 13^e Garde regarderait la fin de la tragédie en spectatrice depuis la rive gauche... ».

Tchouikov, Stalingrad.

PHASE 1

13 - 26 septembre



- 1 - usine de tracteurs
- 2 - usine Barricade rouge
- 3 - usine Octobre rouge
- 4 - usine chimique LAZUR
- 5 - « raquette de tennis »
- 6 - Raffinerie
- 7 - centre ville
- 8 - gare principale
- 9 - débarcadère central
- 10 - ravin de Kroutoï
- 11 - gare n° 2
- 12 - sillo à grain

Au sud, l'infanterie allemande précédée par les chars parvient dans la gare n° 2. A proximité, desservi par une voie spéciale, un immense silo à grains, précédé d'un avant-corps de 40 mètres de haut, tout en béton armé. La bataille pour son contrôle va durer sept jours. Deux divisions bloquées une semaine pour un bâtiment ! Toute la désespérante lenteur de la bataille de Stalingrad est là.

La lutte pour Mamaïev est confuse. Les Allemands sont sur les pentes nord et ouest. Le sommet est l'objet de corps à corps terribles. Dans la nuit du 15 au 16 septembre, les hommes de Rodimtsev s'emparent du sommet. Il

trop près de ses troupes. Comme Rodimtsev a massé tout son monde devant, les Allemands sont pris dans de féroces combats d'homme à homme.

Les Gardes remontent sous un feu d'enfer la rue de Moscou jusqu'à la banque d'Etat. Arrêtés par des nids de mitrailleuses, ils contournent l'obstacle et parviennent à la « Place Rouge » où ils s'emparent des grands magasins *Univermag*. Ils parviennent à la gare centrale où ils pourchassent les Allemands en fuite à travers les voies. La gare changera quatre fois de mains dans la journée.

ne reste que 1 800 combattants à la 13^e Garde !

Le 17 septembre, les Allemands multiplient les attaques dans le quartier de la gare centrale. Il leur faut se battre pour chaque aiguillage, chaque dépôt, nettoyer les wagons un par un. Finalement, le quartier tombe le 19. Dès lors, un feu d'enfer s'abat sur la partie du débarcadère située au débouché des avenues.

Ce dessin représente bien la géographie de Stalingrad et les grands centres stratégiques convoités par la 6^e armée de Paulus. Sur la rive gauche, l'artillerie soviétique pilonne les Allemands. Plate et parsemée de prairies humides, la rive gauche est constituée de nombreux ravins permettant de se protéger contre les attaques de la Luftwaffe.



Archives photo P. Tiquet



Le général Tchouikov (au centre) pense que les attaques allemandes sont trop « stéréotypées » à Stalingrad. Face aux terribles assauts de la Luftwaffe, Tchouikov préconise le combat très rapproché afin de rester en permanence au contact de l'ennemi.

Les Allemands conquièrent le sud de la ville

Au centre, dans le quartier de la gare principale, les Gardes de Rodimtsev continuent leur chemin de croix. Le 20 septembre, tous les Stukas, puis les 500 tubes d'artillerie du 51^e corps, se tournent vers ce qui reste de l'édifice. Après 120 minutes d'un bombardement apocalyptique, les grenadiers chassent les derniers survivants. Les hommes se réfugient dans la « clouterie » et dans les magasins *Univermag*, où les Grenadiers les encerclent. Une seule mitrailleuse lourde, bien placée, bloque l'effort allemand. Il faut alors employer chars et *Sturmgeschütze* pour enterrer les servants sous les décombres.

Le 22 septembre, la 71^e division est à 200 mètres du débarcadère. A la nuit, elle atteint enfin l'objectif après lequel elle court depuis 9 jours. Au sud de la gorge, une minuscule tête de pont soviétique se retrouve coupée du reste de la 62^e armée : elle sera évacuée les jours suivants. Tchouikov doit faire réaménager en hâte deux autres points de débarquement plus au nord.

Avec ses quatre divisions du sud rassemblées, Paulus tente maintenant de

Une unité de grenadiers se rassemble en vue d'un assaut. Ils attendent les Stukas qui vont pilonner l'objectif, puis l'artillerie divisionnaire ouvre le feu. Enfin, l'infanterie s'élance. S'engage alors une lutte acharnée où assaillants et défenseurs tentent de gagner le moindre mètre de terrain à la grenade ou au lance-flammes.

pousser droit le long de la Volga de façon à prendre à revers les défenseurs de la colline Mamaïev, puis à priver de toute communication avec la rive orientale de la Volga les unités soviétiques retranchées dans le quartier industriel du nord. Devant lui, il n'y a plus que les lambeaux de la 13^e division de la garde. Mais, dans la nuit du 22 au 23 septembre, la 284^e division passe la Volga. Derrière elle, 2000 renforts pour la 13^e Garde. La traversée se fait à la lueur de centaines de fusées éclairantes lancées par les Allemands. Les pièces d'artillerie claquent, les mortiers aboient, tandis que les milliers de trajectoires lumineuses des balles traçantes cherchent à toucher les petits navires surchargés de soldats.

Juste au lever du jour, les soldats de la 284^e — jeunes recrues sibériennes pour la plupart — se jettent sur les Allemands pour reprendre l'embarcadère et rejoindre les deux brigades coincées au sud de la Tsaritsa. Des centaines de Katiouchas délivrent leurs tonnes



- 1 - usine de tracteurs
- 2 - usine Barricade rouge
- 3 - usine Octobre rouge
- 4 - usine chimique LAZUR
- 5 - « raquette de tennis »
- 6 - Raffinerie
- 7 - centre ville
- 8 - gare principale
- 9 - débarcadère central
- 10 - ravin de Kroutoï
- 11 - gare n° 2

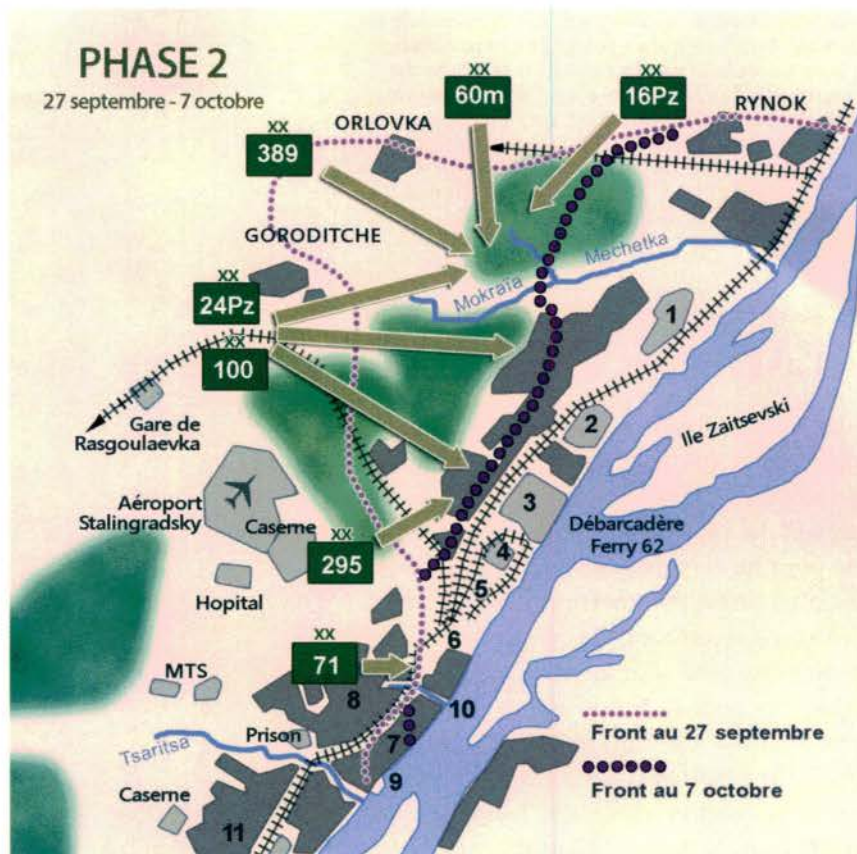
d'explosifs dans des hurlements de fin du monde. Malgré ce feu intense, après 48 heures de combats acharnés et un léger gain en direction de la gare, les Soviétiques réalisent qu'ils n'atteindront pas leurs objectifs. Mais leurs adversaires sont à genoux : Paulus doit renoncer à son idée de remonter de l'embouchure de la Tsaritsa vers le nord.

Phase 2 : à l'assaut des cités ouvrières (27 septembre - 7 octobre).

Pendant que se poursuit le combat pour la colline Mamaïev, Paulus cherche à contrôler la zone des usines, ainsi que les bords de Volga situés derrière elles, par où arrivent maintenant les renforts de la 62^e armée. Comme il l'a tenté le 14 septembre, Tchouïkov essaie de gêner les Allemands en lançant une attaque préventive.

La préparation d'artillerie commence à 5h le 27 septembre, l'infanterie sort de ses trous une heure plus tard. Les gains sont quasi nuls. Soudain, à 8 heures, le 8^e *Fliegerkorps* lance une attaque qui cloue sur place les soldats de Tchouïkov.

A 10h30, exploitant ces succès, l'attaque allemande s'ébranle. Les unités de Paulus passent les fossés antichars, les champs de mines et conquièrent la zone



des vergers qui forme une ceinture de 2000 mètres de large quasi continue de Rynok, au nord, au Kourgane Mamaïev, au sud. Sur la colline Mamaïev, les débris de la 95^e division sont rejetés sur la pente nord-est, où ils se font décimer par les tirs plongeants. Tchouïkov appelle au secours.

Dans la nuit du 27 au 28 septembre, deux régiments de la 193^e division traversent la Volga. Des salves de mortiers les accueillent sur la rive ouest, causant de terribles ravages. Lourdemment chargés de munitions, d'eau, de vivres, les hommes disparaissent dans la nuit à la file indienne pour aller prendre position à la lisière ouest de la cité ouvrière Octobre rouge et des premiers bâtiments de l'usine Barricades. Leur arrivée empêche les Allemands d'entrer dans les usines. Mais, au soir du 28, ceux-ci sont devant les cités ouvrières qui ferment tout l'horizon du quartier des usines vers l'ouest. Soit une progression de 2 à 3 kilomètres en 48 heures.

L'attaque allemande perd son élan dès le 28 ; la coordination interarmes — point fort de la Wehrmacht — a des ratés de plus en plus fréquents. Le 29, la progression se compte en dizaines de mètres. A la nuit, les Russes surgissent des égouts et attaquent à la mitrailleuse, au cocktail Molotov, au sabre, annulant une partie des gains de la journée. Une contre-attaque déloge même la 295^e I.D du sommet de Mamaïev. Mais les Soviétiques ne peuvent s'y tenir sous le feu de l'artillerie adverse. Dès que celle-ci se tait, les canons de la 62^e armée, massés sur la rive est de la Volga, entrent à leur tour dans la danse, si bien que la côte 102 devient un no man's land battu en permanence par le feu.

Le Russe est invisible

« Notre régiment est engagé dans des combats incessants. Après la prise du silo, les Russes ont continué à se défendre avec acharnement. Ils sont invisibles, installés dans des maisons et des caves et nous tirent dessus de tous les côtés, y compris par derrière. Ces barbares utilisent des méthodes de gangsters. Des soldats russes ont soudain réapparu dans un secteur que nous avons occupé il y a deux jours et la bataille a recommencé. Nos gens se font tuer pas seulement sur le front, mais aussi dans les secteurs arrières ».

Wilhelm Hoffman, soldat du 267^e régiment de la 94^e division.

En investissant Stalingrad, les Allemands vont appliquer des procédés inadaptés. Ils comptent sur la concentration de la puissance de feu, la percée et l'exploitation rapide. La recherche du choc psychologique grâce à la Luftwaffe est permanente. Mais dans la ville, le binôme char-avion est totalement inefficace.

A l'assaut des usines

Le 1^{er} octobre, la 62^e armée est retranchée sur 15 kilomètres de Rynok au nord, au ravin de Kroutoï, situé à 2000 mètres au sud du Kourgane Mamaïev. Cette tête de pont ne mesure plus que 3000 mètres au plus large, 300 mètres au plus étroit. A priori, la mission de nettoyage de ce petit espace ne semble donc pas impossible aux sept grandes unités engagées par Paulus. Ce qui reste à conquérir de Stalingrad, c'est grosso modo, et du nord au sud, l'usine de Tracteurs, la cimenterie, l'usine Barricades, la boulangerie industrielle n°2, l'usine Octobre



Archives photo P. Tiquet

Vue aérienne de Stalingrad pilonnée par la Luftwaffe. Paulus et von Richthofen décident de casser le moral des Soviétiques en réduisant la ville en cendres avant que l'infanterie ne l'investisse. L'échec des raids des 23 et 24 août 1942 oblige Paulus à prendre la cité d'assaut.



rouge, la fabrique chimique Lazur, la boucle ferroviaire dite la « raquette de tennis », enfin la zone de raffinage. Par leurs dimensions et leurs capacités défensives, les trois usines métallurgiques sont les derniers points forts de la défense soviétique.

Les Allemands repartent à l'attaque le 3 octobre. Les divisions de Tchouïkov doivent lâcher un peu de terrain. La 193^e combat une journée entière pour conserver l'établissement de bains qui change de mains plusieurs fois. De nouveaux renforts arrivent : la 37^e division de la Garde passe à son tour la Volga et va aussitôt s'enterrer dans l'usine de tracteurs. L'unité est issue du 1^{er} corps aéroporté, et un de ses régiments en porte l'uniforme, avec poignard à la ceinture ; elle se compose de moins de 25 ans entraînés au combat rapproché, et arrive juste à temps pour bloquer la poussée allemande.

Dans la nuit du 4, c'est la 84^e brigade blindée qui traverse. Ses 20 chars T-70 sont camouflés dans les ruines pour servir de points fixes à la défense. Des centaines d'ouvriers s'affairent sur les arrières, murant, soudant, aménageant des emplacements de combats tout au long des kilomètres d'allées et de rues intérieures aux usines. Des dizaines de pièces antichars sont camouflées. Des chausse-trappes, des obus piégés, des centaines de mines sont posées sur les voies de circulation probable des chenillés.

Le 7 octobre, une attaque de Tchouïkov est devancée par celle de Paulus qui veut l'usine de tracteurs. Vingt-quatre heures de combat et 400 sorties de la Luftwaffe se traduisent par la prise d'un bloc d'habitation de la cité ouvrière de l'usine de tracteurs et un gain de 400 mètres en direction du stade où des salves de

Signal Coll. part.



Le général Vassili Tchouïkov s'impose à Stalingrad. Son expérience, et son goût du combat rapproché, le distinguent rapidement. Physiquement imposant, endurant, il est aimé de la troupe. Il est un véritable reître énergique et parfois très violent.

Le général Paulus, commandant de la 6^e armée est tout l'inverse de Tchouïkov. Tiré à quatre épingles, calme, il est souvent décrit comme « le type même du breveté d'état-major de la vieille école : ayant belle allure » (Walter Görnitz).



Katiouchas tirées à hausse zéro hachent le bataillon de pointe de la 94^e I.D. Les bains de la cité Octobre rouge changent encore cinq fois de mains. Une fois de plus, l'épuisement des soldats allemands contraint Paulus à suspendre localement les attaques, tout en les relançant dans un autre secteur. Ce grignotage par à coups n'apporte aucun changement important jusqu'au 13 octobre. L'échec de Paulus est patent : nulle part, les grandes usines n'ont été entamées.

Phase 3 : le cauchemar des usines (14 octobre-10 novembre)

Hitler ordonne à Paulus de renouveler son effort. Objectif : achever la conquête de la zone industrielle au nord. A cet effet, toutes les forces disponibles du 51^e corps d'armée et du 14^e *Panzerkorps* sont rassemblées. Le 8^e *Fliegerkorps* doit se consacrer à fond au soutien de Paulus.

Le 12 octobre, Tchouïkov tente encore une fois de surprendre Paulus durant ses préparatifs. Vers 10h, la 37^e division de la Garde, l'unité la moins défraîchie, et un régiment de la 95^e division, sortent de leurs trous de l'usine de tracteurs avant que le tir d'artillerie ait cessé. Les combats viennent au corps à corps où l'entraînement commando des Gardes fait merveille, les blessés sont achevés, les prisonniers abattus. Après six heures de lutte, Tchouïkov peut reculer sa ligne de front de 200 à 300 mètres. 1 200 hommes sont tombés. Mais le lendemain, les troupes de Paulus, appuyés par les Stukas, reprennent le terrain perdu en deux heures. A ce moment, les huit divisions de Tchouïkov n'ont pas 40 000 hommes au total.

Avec un nombre de soldats à peine supérieur, Paulus redonne le signal de l'assaut dans la matinée du 14 octobre, qui s'ouvre par un formidable pilonnage

d'artillerie doublé d'un bombardement en tapis sur l'étroit secteur de l'usine de tracteurs. Il est impossible aux soldats soviétiques de lever la tête. Les coups au but se multiplient, projetant des fragments humains en tous sens ; les constructions s'effondrent, les ruines sont encore une fois malaxées à l'explosif, répandant une poussière âcre sur le champ de bataille. On n'y voit pas à vingt mètres. Puis, après deux heures de ce traitement, trois divisions d'infanterie et deux *Panzerdivisionen* se ruent à l'assaut des usines Tracteurs et Barricades sur un front de 4 000 mètres à peine.

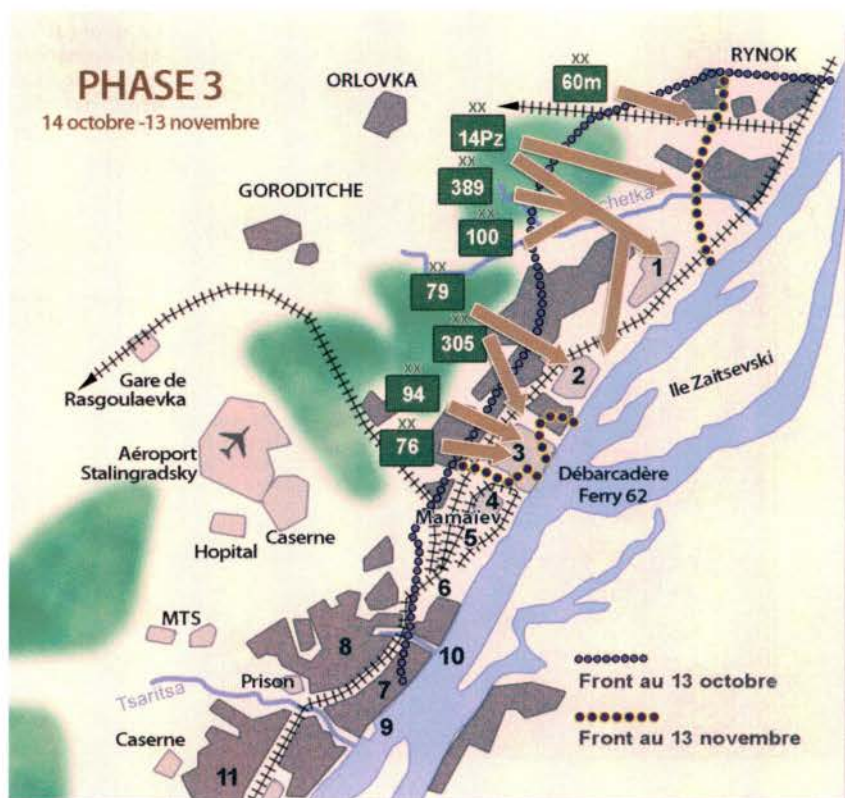
Les divisions soviétiques, exsangues, vivent un martyre. Au milieu des corps de leurs camarades, les dernières sections se regroupent derrière un fusil anti-char, une mitrailleuse, un mortier. Au tour des fantassins allemands de s'effondrer. Pourtant à 4 contre 1, la 389^e I.D et la 100^e Chasseurs avancent péniblement. On se bat sur le mur d'enceinte des usines, dans les

- 1 - usine de tracteurs
- 2 - usine Barricade rouge
- 3 - usine Octobre rouge
- 4 - usine chimique LAZUR
- 5 - « raquette de tennis »
- 6 - Raffinerie
- 7 - centre ville
- 8 - gare principale
- 9 - débarcadère central
- 10 - ravin de Kroutoï
- 11 - gare n° 2

avant-cours, dans les étages des bâtiments administratifs. Chaque atelier se gagne avec l'appui des canons d'assaut qui tirent à bout portant, puis au corps à corps ; on nettoie au lance-flammes les tunnels creusés sous les énormes tas de décombres.

Au soir, la résistance soviétique fléchit d'un coup. L'usine de Tracteurs est entourée sur trois côtés. A l'intérieur, la lutte, sauvage, se poursuit toute la nuit à la lumière des fusées éclairantes. Panzer contre fusiliers et miliciens. On patauge dans le sang. A l'aube, les derniers ateliers de l'usine de tracteurs tombent. La 62^e armée est coupée en deux. Mais les Allemands sont incapables de donner le dernier coup de reins : l'artillerie ne suit pas, la Luftwaffe ne peut intervenir, l'ennemi étant au contact. Les Soviétiques tirent de tous côtés, y compris de l'arrière. Chose extraordinaire, la fusillade reprend à l'intérieur de l'usine de tracteurs. Des groupes de Gardes sortent des conduites et des puisards où ils s'étaient dissimulés et reprennent le combat.

Le 16 octobre, l'attaque allemande est relancée vers le sud : il s'agit maintenant de prendre l'usine Barricades. Mais, faute de soutien d'artillerie efficace, du à une manque d'obus, les *Grenadiere* n'avancent



que de 400 mètres. Ceux qui essaient de s'enfoncer dans le dédale des ateliers dévastés sont fauchés par la mitraille. Les Panzer flambent, troués par les balles spéciales de 14, les obus de 45 tirés à bout portant d'on ne sait où, par un canon antichar ou par un T-70 enterré. Les pertes sont anormalement élevées : 16 chars détruits en quelques instants !

Ce même jour, la 6^e armée comptabilise les pertes depuis le 13 septembre, date de l'attaque contre le centre-ville. Les Soviétiques auraient laissé près de 18 000 prisonniers, 233 épaves de chars et 302 pièces d'artillerie détruites aux mains des Allemands. Ceux-ci déplorent 2 537 tués, 10 378 blessés et 311 disparus, soit environ 13 000 pertes. Depuis la traversée du Don, le 21 août, 39 000 hommes, dont 1 068 officiers, ont été rayés des effectifs, soit 15% du total, mais 50% des effectifs combattants.

Le 17 octobre, Paulus relance son attaque. A la fin du jour, une partie de l'usine Barricades est tombée. Mais sa conquête ne sera totale que sept jours plus tard. Une semaine pour nettoyer un rectangle de 500m sur 1500 ! Il faut aller chercher un par un les tireurs soviétiques embusqués dans les tuyaux d'aération, les puisards, les fours...

Chaque maison doit se transformer en forteresse. Ici, un soldat russe, planqué dans une baignoire, attend le passage d'une unité allemande. Les immeubles éventrés par l'artillerie ou les raids aériens offrent un champ de bataille inédit.



Un Landser en communication avec son PC. Landser et frontovik se montrent tout deux courageux. Les unités soviétiques étant entièrement détruites rapidement, les troupes n'ont pas le temps de s'user, contrairement aux hommes de la 6^e armée dont les pertes sont cinq à six fois moindre.

Tchouikov préconise le combat rapproché surtout de nuit grâce à son fort impact psychologique. Les Allemands vivent dans un état de stress permanent et redoutent plus que tout les attaques nocturnes.



Signal. Coll. Part.

La planification de Paulus arrive à son terme. Il ne s'agit plus, maintenant, que de parachever la victoire, en s'emparant des deux derniers objectifs importants du quartier industriel, l'usine Octobre rouge et l'usine chimique Lazur. En réalité, la 6^e armée est au bout de son effort. Elle a donné le maximum du 14 au 18 octobre, et ne retrouvera jamais la même agressivité.

Göring avait assuré au Führer que sa Luftwaffe serait capable de ravitailler la 6^e armée. L'image de la Luftwaffe est ternie. Elle est en échec total et c'est le manque de nourriture, de munitions et de carburant qui provoque l'effondrement moral des Allemands.



Archives photo P. Tiquet

Le Führer décide seul

« Il est tragique de constater qu'aucun des grands chefs, même quand ils sont censés avoir la confiance du Führer, ne possèdent plus sur lui aucune influence. (...) De nos jours, qu'est-ce qu'on est sur le plan tactique ? Un vague sous-officier un peu mieux payé que les autres !... ».

Generaloberst Freiherr Wolfram von Richthofen, commandant la 4^e Luftflotte, Journal.

Le dernier objectif : l'usine Octobre rouge

Le 23 octobre, après une préparation d'artillerie moins importante que prévue, la 79^e I.D se lance vers l'usine Octobre, appuyée à droite par la 100^e division de Chasseurs, à gauche par la 14^e Panzerdivision. Dans la journée, les Allemands percent dans la partie nord-ouest de l'usine après de terribles corps à corps. Appuyés par tous les canons d'assaut disponibles qui tirent à vue et par un déluge de roquettes lancées par les *Nebelwerfer*, les fantassins s'emparent un à un des quatre ateliers situés au nord. Au crépuscule, les hauteurs de la Volga sont couronnées. En 18 heures de combats incessants, l'avance a été de 400 mètres ! Il ne reste que 750 grenadiers valides à la 14^e Panzer, neuf engins sont perdus et le commandant fait savoir que son unité n'est plus en état d'attaquer.

A Stalingrad, les Soviétiques développent l'action des snipers. Ces tireurs d'élite vont avoir un impact considérable sur le moral adverse. Chaque fenêtre, chaque porte, chaque mur éventré devient un piège mortel pour le soldat allemand.



Une famille russe de Stalingrad peu après la fin de la Seconde Guerre mondiale. Les conditions de vie pour les civils sont particulièrement effroyables. Menacées de mort par les Allemands mais aussi par l'Armée rouge qui soupçonne les habitants de collaborer pour survivre, les familles vivent dans un état de peur permanente.

Le 24 octobre, dans l'après-midi, les Allemands parviennent à submerger la partie centrale et sud-ouest de l'usine. Il leur a fallu batailler trois heures pour s'emparer d'un four...

Le 29 au soir, la bataille s'endort. Le 30, il n'y a plus que des échanges d'artillerie et d'armes automatiques. La 6^e armée communique au groupe d'armées B qu'il n'y a plus de grenades et que le stock d'obus ne permet plus de contrebattre le feu soviétique venu de la rive orientale. Tchouïkov l'a senti ce 30 octobre : « L'ennemi était complètement épuisé. (...) Nous savions que les troupes soviétiques étaient en train de gagner la bataille ».

Le 31 octobre, Tchouïkov contre-attaque entre Barricades et Octobre rouge après une courte préparation d'artillerie. Par endroits, il gagne une centaine de mètres. C'est peu et c'est beaucoup. Car le moral allemand baisse dangereusement à constater que l'ennemi, lui, demeure capable d'attaquer.



Archives photo P. Tiquet

Phase 4 : la dernière attaque (11-13 novembre)

Paulus tient 90% de la ville mais seulement 20 kilomètres de rives. La 62^e armée, elle, est acculée à l'intérieur de deux poches étroites, mais qui totalisent encore 18 kilomètres de rives. Tant qu'il reste un seul soldat soviétique à l'ouest de la Volga, une contre-attaque est à craindre, et les communiqués de la propagande ne peuvent annoncer la victoire. Hitler exige que l'effort de la 6^e armée soit poursuivi.

L'attaque démarre le 11 novembre à 6h30. Des éléments de cinq divisions y participent. Les combats revêtent un caractère désespéré. En cinq heures, le 118^e régiment des Gardes perd 244 hommes sur 250. La Volga est atteinte au sud de l'usine Barricades, isolant la 138^e division dans un mouchoir de 700 mètres par 400 : la 62^e armée est maintenant coupée en trois. Mais, malgré le soutien du 8^e *Fliegerkorps*, l'attaque s'essouffle dès le lendemain, après des gains territoriaux dérisoires. Les pertes sont énormes. Les bataillons de pionniers ont perdu 30%

de leurs effectifs ! Le 51^e corps n'en peut plus. Si les Allemands harcèlent les Soviétiques par air, les voici à leur tour pilonnés sans arrêt par l'artillerie massée sur la rive orientale.

Contraint de relancer l'assaut le 13 novembre, Seydlitz ne peut revendiquer, au soir, que la prise par la 305^e I.D de... deux immeubles... d'ailleurs perdus le lendemain puis en partie repris le 15. Encore une fois les pertes sont élevées et les chefs allemands incriminent les concentrations d'artillerie qui font pleuvoir leur feu depuis la rive gauche. A certains moments, on compte 500 obus par minute !

La 62^e armée de Tchouïkov est aussi épuisée que son adversaire. Tchouïkov se doute que la Stavka prépare une contre-offensive de grand style. Il n'en a la certitude que le 18 novembre lorsqu'Eremenko lui apprend la grande nouvelle : *Uranus* démarre le lendemain matin. Les 100 000 morts de la 62^e armée auront servi à gagner les huit semaines nécessaires à la préparation de la contre-offensive qui va détruire la 6^e armée de Paulus. ■

Stalingrad, avril 1947. Des prisonniers allemands passent devant les restes de l'usine Octobre rouge où certains d'entre eux ont combattu. La 6^e armée laisse 110 000 prisonniers à Stalingrad. 17 000 meurent durant la première semaine de captivité.



© Life



Anarchie et *Führerprinzip*

Les structures de la diplomatie hitlérienne

Par **Boris LAURENT**

L'étude de la politique étrangère nazie et des structures de la diplomatie hitlérienne nous conduit à nous poser plusieurs questions : quelles sont les idées et les projets d'Hitler en matière de politique étrangère, quel rôle joue le ministère des Affaires étrangères, le prestigieux *Auswärtige Amt*, ou AA, quelles relations entretient ce dernier avec les différentes institutions du NSDAP dans le domaine de la politique étrangère ? C'est là toute la problématique des relations entre l'Etat et le Parti, soit entre les « spécialistes » et les politiques.

La politique étrangère nazie est à l'image du système hitlérien. C'est un mélange anarchique d'objectifs très différents, mêlant la tradition des grands offices de l'Etat comme la chancellerie, la révolution et l'idéologie nazies confrontées à la *Realpolitik*. Au-delà des nombreuses dissensions qui déchirent les différents services, des vues opposées et des conflits, larvés comme ouverts, il y a Hitler et son *Führerprinzip*. Le Führer est le grand bénéficiaire des divisions et des conflits, au nom de ce seul *Führerprinzip*. Hitler a une conception bien établie de la politique étrangère allemande, et ses conceptions ne souffrent pas de la moindre contestation, ni suggestions, sauf si elles vont dans le sens que lui-même a fixé.


« Des bruits qui circulent, il semble résulter que l'on considère ici le pacte germano-soviétique comme devant avoir pour première conséquence le partage de la Pologne ».

M. Coulondre à M. Georges Bonnet,
Berlin, le 24 août 1939.

Toutes les images de cet article © Life

Les diplomates allemands : la continuité malgré tout

En 1933, la grande majorité des diplomates allemands est disposée à servir le nouveau pouvoir. Certains ne veulent pas jouer leur carrière ni mettre leur vie en danger. D'autres en revanche, pensent pouvoir apporter leurs compétences et incliner Hitler à plus de modération, à le transformer en véritable homme d'Etat responsable. Von Hindenburg, les élites conservatrices ralliées à Hitler pour étouffer la révolution brune, et von Neurath, alors ministre des Affaires étrangères, symbolisent la continuité. Ils traversent les régimes : l'Empire, Weimar et maintenant le III^e Reich. Ils représentent la stabilité, un socle solide capable d'empêcher le nouveau pouvoir



Le ministre des Affaires étrangères Constantin von Neurath (second plan, au milieu) en compagnie d'Albert Speer (à gauche), Hans Fritzsche et Walter Funck (au premier plan) lors du procès de Nuremberg en mars 1945. Ambassadeur à Rome puis à Londres, von Neurath devient ministre des Affaires étrangères en 1932 sous le gouvernement von Papen. Il incline Hitler à sortir de la SDN, gère le traité naval anglo-allemand (1935) et la remilitarisation de la Rhénanie. Il adhère au NSDAP en 1937 et reçoit le grade d'Obersturmführer-SS.



Le Maréchal-Président von Hindenburg avec Adolf Hitler, Chancelier du Reich allemand en 1933. La nomination d'Hitler à la chancellerie par le vieux et respecté Maréchal est un gage de stabilité pour les élites allemandes et notamment le milieu très conservateur des diplomates.

Les premiers coups d'éclat

Paradoxalement, les premiers succès diplomatiques du III^e Reich vont dans le sens de l'AA, qui d'ailleurs y contribue largement. La signature du Concordat entre le Reich et Rome est significatif des convergences de vues entre Hitler et ses « spécialistes ». De même, peu se soucient des conséquences d'une rupture avec la SDN et c'est von Neurath lui-même qui conseille à Hitler d'en finir avec elle. Mais l'union diplomatique entre le Parti, le Führer et l'AA ne dure pas. Elle se désagrége au moment où les nazis décident de mener une politique antichrétienne et ce, sans en référer au ministère des Affaires étrangères. Hitler et le NSDAP ne prévoient pas que Mussolini, qui souhaite entretenir les meilleures relations avec la papauté, est très irrité par ces mesures vexatoires. La rupture diplomatique est évitée, mais l'AA pense à tort qu'Hitler ne rééditera pas ce genre de mésaventures diplomatiques. Peu osent alors émettre des réserves.

Pourtant, Hitler suit seul sa propre voie diplomatique. Il signe un pacte germano-polonais qui s'intercale dangereusement entre l'Allemagne et l'URSS (janvier 1934). Seul Nadolny, ambassadeur d'Allemagne à Moscou, donne sa démission après une vive altercation avec Hitler. Nadolny est complètement isolé, et même von Bülow ou von Neurath choisissent le camp d'Hitler. Il s'agit pour eux de conserver leurs fonctions quel que soit le prix à payer pour l'Allemagne. C'est aussi un moyen de montrer au Führer que l'AA, tout comme l'appareil du NSDAP, le soutiendra quelque soit sa décision en politique étrangère.

de tenter de dangereuses aventures. A l'image du diplomate conservateur et secrétaire d'Etat Bernhard von Bülow, beaucoup pensent qu'Hitler est un simple amateur qui ne tardera pas à demander l'aide de l'AA dont il deviendra, pensent-ils, totalement dépendant. Dès l'accession d'Hitler à la Chancellerie, une multitude de notes et de circulaires sont envoyées aux missions diplomatiques afin de rassurer l'étranger et d'assurer la continuité. Le mot d'ordre est clair : il n'y aura pas de changement. Les diplomates allemands pensent alors que la modération est de nouveau à l'ordre du jour au sein du III^e Reich ; les effectifs ne changent pas, le pouvoir freine même d'ambitieux fonctionnaires du NSDAP. Nadolny, alors chef de la mission diplomatique allemande à Genève, ordonne à deux nazis trop zélés, dont le SS Heydrich, de rentrer à Berlin sans faire de vagues.

Le ministre de la Propagande Josef Goebbels ici à Vienne en mars 1938. Le bouillant ministre se montre dès 1933 un concurrent envahissant du ministère des Affaires étrangères. Il tente et réussit à capter certaines prérogatives du prestigieux *Auswärtige Amt*, dont le bureau de presse et le service culturel.



Le ministre des Affaires étrangères von Ribbentrop accueille le Premier ministre britannique Neville Chamberlain à Munich pour régler la question des Sudètes. Ribbentrop s'impose très vite comme l'homme de la situation auprès de Hitler qui voit en lui un « second Bismarck ».



Les concurrents de l'*Auswärtige Amt*

Dès 1934, l'AA se heurte à de fortes personnalités, très inégales cependant dans leur compréhension des problèmes diplomatiques de l'heure : Josef Goebbels, Joachim von Ribbentrop ou encore Alfred Rosenberg. Le seul point commun que partagent ces hommes est l'ambition démesurée qui les anime.

L'*Auswärtige Amt* va en fait être progressivement amputé de ses attributions. Le ministère de la Propagande revendique le monopole de l'information et Goebbels avale le bureau de presse et le service culturel de l'AA. Ribbentrop pour sa part tente de mettre en place des services parallèles. Or, Ribbentrop a pour seules qualifications quelques connaissances linguistiques et de nombreux voyages comme représentant des Champagnes Henkell. Peu avant son exécution en 1946, von Ribbentrop dira avoir été un « représentant international ». Il parvient néanmoins à impressionner Hitler et se convainc lui-même qu'il est un éminent spécialiste des questions internationales. Il s'impose

très vite dans l'entourage du Führer. Il est surtout l'un des plus serviles, jouant sur les désaccords entre son maître et l'AA pour favoriser sa carrière.

Les premières missions de Ribbentrop à Londres puis Rome sur la question du désarmement sont stériles. Pour autant, il veut concurrencer l'AA en captant ses prérogatives. Il crée pour cela un « Bureau Ribbentrop », en fait un bureau « para-diplomatique » disposant d'agents infiltrés plus ou moins officiellement dans différents pays, et financé par le « Fonds Adolf Hitler ». Ce Bureau prépare la politique étrangère de Ribbentrop grâce à un groupe spécial composé d'hommes d'affaires, de membres du Parti et de quelques aventuriers. Tous ces hommes opèrent parallèlement à la diplomatie officielle qu'ils court-circuitent.

Grâce à ce Bureau, les nazis intriguent et usent de méthodes qui n'ont pas cours dans les cabinets feutrés des chancelleries. En outre, il permet à Ribbentrop d'avoir accès aux documents de l'AA et, grâce à ses

relations étroites avec le Führer, il peut surtout devancer et annihiler les actions de l'AA.

De fait, von Ribbentrop peut se consacrer entièrement à la politique étrangère favorite d'Hitler, les relations germano-britanniques. Dans ce domaine,



Inauguration du « Jour de l'art allemand » dans la Maison de l'art allemand à Munich (1939). De gauche à droite : Hitler, le ministre italien de la Propagande Alfieri, Frau Troost, Konstantin von Neurath et Heinrich Himmler. Von Neurath est en fait un ministre sans portefeuille depuis février 1938. Il est remplacé par Joachim von Ribbentrop à la tête de l'AA.

Le chef de l'Organisation étrangère Ernst Bohle lors d'une croisière en baie de Naples en mai 1938. Cet Allemand né en Angleterre entre dans la SS en 1933. L'OA devient très vite un instrument de poids de la politique étrangère nazie, court-circuitant régulièrement le ministère des Affaires étrangères.



Joachim von Ribbentrop lors du procès de Nuremberg. Le tribunal lui reproche d'avoir participé aux agressions contre l'Autriche et la Tchécoslovaquie en 1938 mais aussi d'avoir joué un rôle important dans l'activité diplomatique qui a préparé les guerres contre la Pologne, la Norvège, les Pays-Bas, le Danemark puis l'URSS. Le tribunal lui reproche enfin d'avoir poussé les diplomates allemands des pays occupés, à accélérer les déportations des juifs vers l'Est. Ribbentrop est pendu le 16 octobre 1946.

Ribbentrop va se montrer très bon manipulateur. Durant ses nombreux voyages à Londres, il entre en contact avec des admirateurs de l'Allemagne comme lord Lothian et fait croire à Hitler que les Britanniques sont favorables à l'Allemagne. Pour le Führer, son diplomate de confiance a une vision claire et pertinente du monde et de la politique étrangère du III^e Reich, bien plus que les spécialistes cyniques et pessimistes de l'AA.

Paradoxalement, ces derniers ne font rien face à l'empiètement de Ribbentrop. Von Neurath lui-même reste inactif face aux actions illégales du Bureau Ribbentrop. Il va même jusqu'à demander à von Hindenburg qu'on lui confie des missions. C'est la stratégie du contournement afin d'éviter les frictions. Von Bülow sous-estime Ribbentrop qui, grâce à la signature du traité naval anglo-allemand de 1935, parvient à l'écarter durablement. Ce traité et le Concordat signé par von Papen avec Rome sont les deux grands succès diplomatiques du Reich dont l'écho est international.

Hitler accuse les diplomates d'être trop frileux, trop prudents. Il promeut von Ribbentrop ambassadeur extraordinaire. Ce dernier impose son style, en fait celui du Führer. C'est la stratégie de la promesse. Il promet à la Belgique de renoncer à Eupen-Malmédy si elle déclare sa neutralité en cas de conflit. L'AA est tenue à l'écart. Lorsque von Bülow décède en 1936, Ribbentrop le remplace comme ambassadeur

à Londres. En tant qu'ambassadeur extraordinaire, il ne répond que devant Hitler, tout comme von Papen à Vienne. L'Angleterre et l'Autriche échappent de fait totalement à l'AA.

L'Organisation étrangère

Les diplomates de l'AA ne sont pas au bout de leur peine. Un autre concurrent vient empiéter sur leurs prérogatives. L'*Auslandorganisation* ou AO dépend directement du NSDAP et du *Gauleiter* Ernst Bohle. Créée en 1931 pour regrouper les membres du NSDAP à l'étranger, l'AO devient très rapidement un organe de propagande nazie et un service d'espionnage. Le 30 janvier 1937, Hitler ordonne que toutes les actions de l'AO soient dorénavant indépendantes de l'AA pour tout ce qui concerne les Allemands de l'étranger. Bien que Bohle soit subordonné à von Neurath, l'Organisation étrangère est indépendante. Pour les diplomates de l'AA, elle est la « 5^e colonne » qui veille à ce que la ligne idéologique nazie soit appliquée.

L'AO est très active en Autriche et en Espagne. Franco reçoit son appui avant la guerre civile. En réalité, la guerre d'Espagne témoigne de l'émiettement des pouvoirs de l'AA. Le Bureau Ribbentrop joue en solo, Canaris, chef de l'*Abwehr* et ami de Franco, utilise les agents de l'AO en Espagne. Pour la communauté internationale, la politique espagnole d'Hitler semble claire et mûrement réfléchie. Il n'en est rien. La seule

« Le mouvement unitaire et défensif des Allemands de l'étranger fut pendant ces années [après la Grande Guerre] enraciné dans la révolution nationale d'Adolf Hitler... Ce mouvement est issu des profondeurs du peuple. A ce titre, il n'est donc pas limité à une Nation-Etat, ni aux frontières d'un Etat. Il étend son emprise sur le corps entier de notre peuple... Par delà les frontières, de la Baltique à l'embouchure du Danube, de la Haute Silésie à l'Egerland... et jusqu'à Eupen-Malmédy, partout nous voyons la jeune génération se passionner pour ce mouvement ».

Hans Steinacher, propagandiste et chef du *Verein für das Deutschtum im Ausland*, 1933.

organisation capable est en fait tenue à l'écart, mais les succès du Reich en Espagne font taire les mécontents au sein de l'AA et même de la Wehrmacht.

Les Allemands étrangers engagés dans l'AO forment des groupes de pression efficaces notamment en Europe orientale et méridionale. Beaucoup entendent l'appel de la « communauté culturelle et raciale » des nazis et le III^e Reich leur apparaît comme une puissance protectrice.

L'alignement idéologique se fait dans le cadre des associations culturelles officiellement « apolitiques ». En fait, la plupart d'entre-elles est financée par le Reich et se transforme en puissant levier de la politique étrangère allemande. A travers la puissante *Verein für das Deutschtum im Ausland* (VDA, Association des Allemands de l'étranger), les Allemands de l'étranger deviennent des instruments de la politique étrangère allemande.

Visite de l'ambassadeur japonais Hiroshi Oshima à Munich en 1939. Au mépris des demandes du ministère des Affaires étrangères, Ribbentrop signe pour le Reich le pacte antikomintern avec le Japon, soit une alliance contre l'URSS. Ribbentrop ruine les efforts de l'AA qui avait opéré un rapprochement avec Tchang Kaï-chek.

Un fouilli de compétences

Les ambitions et les grands rêves déçus d'Alfred Rosenberg, l'idéologue officiel du NSDAP, contribuent à rendre la politique étrangère allemande complexe. Rosenberg est le conseiller en politique étrangère d'Hitler durant les années de combat. Il devient Président du service des affaires étrangères du groupe parlementaire du NSDAP. Il convoite les Affaires étrangères mais il doit se contenter du bureau de politique étrangère du Parti. Rosenberg est le moins bien loti. Ses conflits, nombreux, l'opposent à de puissants ennemis et en premier lieu à l'AA, mais surtout à Goebbels et von Ribbentrop.

A Nuremberg, Göring témoignera du fait que le bureau de Rosenberg « n'avait pas été une seule fois écouté sur des questions de politique étrangère ». Rosenberg tente également de créer une école de diplomatie du Parti afin d'infiltrer l'AA. Les résultats seront très décevants. Il se détourne de la politique étrangère pour organiser de vastes campagnes haineuses contre l'art « dégénéré ». Le coup de grâce lui est porté avec la signature du pacte germano-soviétique en 1939 qui couronne la carrière de Ribbentrop, son plus grand





Rome, 6 mai 1938. Défilé en l'honneur d'Hitler. Sont présents : Mussolini, Hitler, le roi Victor-Emmanuel et la reine. Au second plan : Himmler, Hess, Goebbels et von Ribbentrop. Le rapprochement avec l'Italie voulu par Ribbentrop se matérialise avec le ralliement de l'Italie au pacte antikomintern (6 novembre 1937).

ennemi et concurrent. En le nommant ministre pour les Territoires occupés de l'Est, Hitler lui offre un bien maigre prix de consolation. Ses attributions sont très vite amputées par Göring ou même Himmler, et Goebbels n'a alors de cesse de railler son « *ministère du chaos* ».

Von Ribbentrop se montre bien meilleur. Il veut obtenir un ministère. « *L'aryen errant* », ainsi nommé par quelques membres du Parti à cause de ses incessants voyages entre Londres et Berlin, cherche le coup d'éclat. Il va se servir des velléités de coopération germano-nippone du Führer. Cette coopération repose sur un postulat simple : construire une politique commune contre l'URSS. Ribbentrop signe en novembre 1936 le pacte antikomintern avec le Japon. Une fois de plus, l'AA est hors-jeu.

Ecarté des grandes décisions diplomatiques, l'AA est également trahi par ses propres agents qui travaillent en sous-main pour le Parti ou Ribbentrop. Tel est le cas de l'ambassadeur allemand à Tokyo, Dirksen, qui mène un double jeu. Il sera récompensé en 1938 lorsqu'il prendra la succession de Ribbentrop à Londres. L'AA pense que le pacte avec le Japon est vide de tout contenu mais surtout, qu'il nuit gravement aux relations sino-allemandes, notamment dans la coopération militaire avec Tchang Kaï-chek.

Année après année, l'AA devient un simple appareil « technique » complètement démantelé. Malgré quelques réactions, il est impuissant face à l'action indépendante du NSDAP et de la diplomatie menée par von Ribbentrop. En son sein, beaucoup de diplomates succombent à la tentation de la force et des slogans nationalistes. Ribbentrop prend le contrôle de l'AA et démet von Neurath sans grande difficulté. Pour autant, il est loin de faire l'unanimité au sein du Parti et certains le qualifient de « Ribbensnob ». Et Goebbels de surenchérir : « *Il a acheté son nom, épousé son argent et obtenu ses fonctions par la fraude* ». Göring, lors du procès de Nuremberg exposera le mépris du NSDAP pour ce « *byzantin* ». Mais Hitler voit en lui un « *second Bismarck* ».

Nonobstant, beaucoup au sein de l'AA sont satisfaits de la nomination de Ribbentrop à sa tête. Car il tente de récupérer les pouvoirs qu'il avait lui-même soigneusement détournés aux dépens de von

Compiègne, 21 juin 1940. Himmler en discussion avec Ribbentrop. La stratégie de fuite en avant diplomatique a une nouvelle fois précédé l'action militaire. Artisan du traité naval germano-britannique et du pacte germano-soviétique de 1939, Ribbentrop prend toujours le parti du Führer, ce qui lui permet de gravir rapidement les échelons.



Juin 1941. Ribbentrop annonce le déclenchement de l'opération Barbarossa contre l'URSS qui brise ainsi le pacte dont il avait été l'artisan. Contre la guerre à l'Est, il dit à l'ambassadeur russe à Berlin en lui remettant la déclaration de guerre : « Vous ferez savoir à Moscou que j'étais contre cette guerre ». A partir de cette date son influence diminue auprès d'Hitler.



Neurath. Il parvient à museler l'AO de Bohle et à renforcer sa position face au redoutable Goebbels. Il impose de nouveaux uniformes pour l'AA et élargit le recrutement de ses membres dans la SA et la SS. Il crée en outre une école diplomatique qui dépend de la SS.

Le nouveau chef de l'AA tente de se rendre indispensable à Hitler. Les diplomates les plus clairvoyants tentent bien d'incliner Ribbentrop à plus de modération et de réflexion, mais ils se heurtent à leur chef garant du *Führerprinzip*. A partir de 1939, Ribbentrop menace même d'exécution tout fonctionnaire de l'AA doutant de la capitulation rapide de la Pologne et de la neutralité de l'Angleterre et de la France.

Il relaye ou inspire la politique de fuite en avant d'Hitler. Cette erreur sera lourde de conséquences. Il met en échec les dernières tentatives de médiations du Suédois Dahlerus, et coupe les contacts avec Varsovie.

Le système diplomatique hitlérien est noyauté par von Ribbentrop. Mais ce système ne peut exister sans l'assentiment des diplomates, l'obéissance à l'Etat et à la notion floue de grandeur retrouvée que les nazis savent imposer. Nombreux sont ceux qui sont séduits par l'idée de « Grande Allemagne ». Peu s'indignent des événements tragiques qui précèdent la Seconde Guerre mondiale, peu osent s'opposer à cet Etat qui est devenu « total ». ■

Marche pour les funérailles d'Adolf Wagner le 27 avril 1944. Alfred Rosenberg (3^e en partant de la gauche) tente tout au long des années de combat d'obtenir un poste à l'AA sinon d'y être nommé ministre. En vain. Il ne parviendra jamais à s'imposer dans le monde diplomatique allemand. Il est rapidement écarté au profit de von Ribbentrop.





Arnhem, la dernière victoire allemande

(17-25 septembre 1944)

Par **Philippe RICHARDOT**

Avec le film *Un pont trop loin*, le cinéma anglo-américain des années 1970 a popularisé une des batailles les moins connues de la Seconde Guerre mondiale, à laquelle le très sérieux Sir Basil Liddell Hart, dans son histoire du conflit, ne consacre pudiquement que quelques lignes. Comment une Wehrmacht donnée pour battue a-t-elle pu infliger un tel revers aux puissantes forces anglo-américaines ?

Une conception britannique pour hâter la guerre

A l'automne 1944, la Wehrmacht est chassée de France et de Belgique. Deux éléments bloquent l'avance anglo-américaine : primo, survenue depuis le 4 septembre, la crise des munitions due à la surextension logistique et au blocage du port d'Anvers ; deuxio, le Rhin, barrière naturelle qui bloque l'accès à l'Allemagne. Plutôt qu'une traversée frontale à travers le Rhin défendue par la ligne Siegfried (*Westwall* pour les Allemands) jamais facile à réaliser, le maréchal Montgomery a l'idée de longer le Rhin depuis le nord pour pénétrer en Allemagne et neutraliser la Ruhr, principale région industrielle du Reich. Privée de cette barrière naturelle et de son outil de production, l'Allemagne doit capituler et la guerre s'achever rapidement.

Initialement, vers le 7 septembre, Montgomery imagine une simple opération aéroportée sur Arnhem

« - Combien de temps faudra-t-il aux blindés pour nous rejoindre ?

- Deux jours.

- Nous pourrions tenir quatre jours. Mais je crains bien, Monsieur le maréchal, que nous n'allions un pont trop loin ».

Lieutenant-général Frederick Browning, commandant du corps d'armées aéroporté, à Montgomery.

Des Waffen-SS progressent dans une rue d'Arnhem. Les forces allemandes stationnées en Hollande reçoivent des renforts des 9^e et 10^e Panzer-Division SS, Hohenstaufen et Frundsberg rattachées au II. Panzer-Korps commandé par l'Obergruppenführer Bittrich.

(Comet), mais il prévoit bientôt une opération aéro-terrestre de grande ampleur (*Market Garden*). Pour réaliser cette idée, les Anglo-américains réunissent une masse de manœuvre à la frontière hollando-belge, qui doit foncer vers le nord-nord-est et passer de l'autre côté du Rhin à un point mal défendu. Mais huit coupures dont trois obstacles majeurs s'opposent à cette progression : la Meuse, le Waal et le Bas-Rhin. Une fois ces objectifs sécurisés, les forces alliées pourront faire un crochet vers le sud et longer le Rhin. La partie terrestre de l'opération, confiée au redoutable XXX^e corps britannique (lieutenant-général Brian Horrocks) est surnommée *Garden*. La partie aéroport-



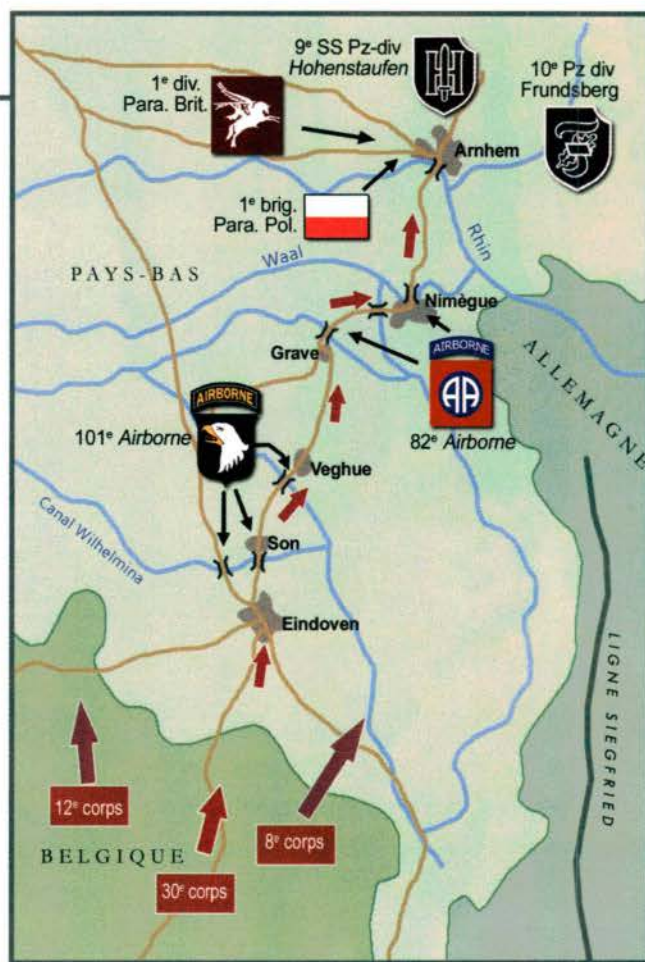
Opération Market Garden (septembre 1944)

tée, surnommée *Market*, est confiée à trois divisions parachutistes : La 101^e Airborne US, la 82^e Airborne US et la 1^{re} britannique renforcée par une brigade polonaise. Le tout regroupe 34 600 hommes transportés par 1 438 C-47 *Dakota*, 321 bombardiers et 3 140 planeurs, soit la plus grande opération aéroportée de l'histoire. Alors que les parachutistes conquièrent les ponts sur une profondeur de près de 100 kilomètres, les blindés du XXX^e corps doivent venir les relever.

L'ordre de bataille allemand

La zone d'Arnhem est une aire de repos et d'instruction où se trouvent de nombreuses unités, généralement oubliées, mais qui ont puissamment contribué à la victoire allemande. Les Allemands reçoivent des unités d'instruction ou de dépôt situées à proximité sur place ou en Allemagne. Pour les blindés, on compte : les 28 Tigres royaux du *schwere-Panzer Abteilung* du major Lange, dont les deux compagnies sont réparties entre les 9^e et 10^e Panzer SS, les 14 Tigres I de la *schwere-Panzer Kompanie* « Hummel », du *Panzer-Ersatz Abteilung* 500 de l'école des blindés de Paderborn, six Panzer III G et deux Panzer IV G de la *Panzer Kompanie* « Mielke » du 6^e Panzer-Regiment de dépôt de Bielefeld, et pour finir les dix *Sturmgeschütze* (canons d'assaut) de la *Sturmgeschütze-Brigade* 280 du major Kühne. Des renforts d'infanterie et de cavalerie de qualité variable complètent le dispositif allemand.

A Arnhem se trouve une école pour sous-officiers de la Waffen-SS (*SS Unterführerschule Arnhem*). Un bataillon de remplacement SS à deux compagnies

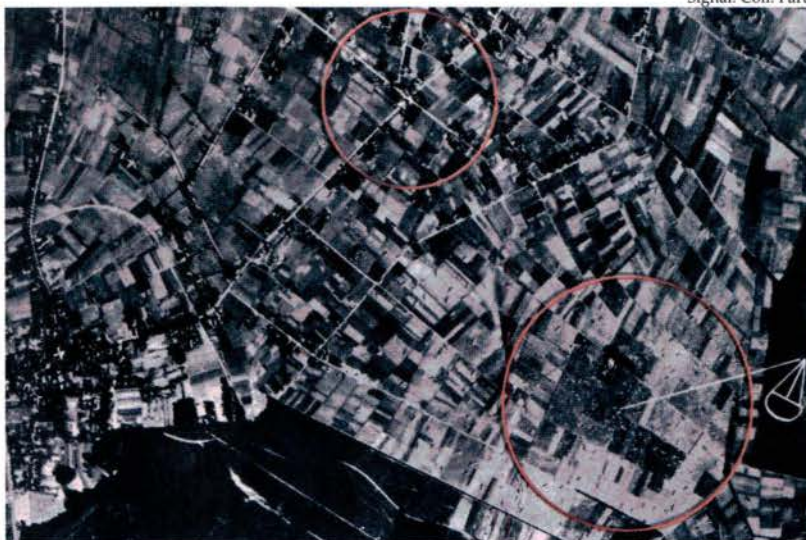


forme le *Kampfgruppe* Krafft. A leur faible valeur combattive, s'ajoutent le sinistre *SS-Wachtbataillon III Northwest*, chargé de la garde des camps en Hollande, et deux unités de sécurité de la police militaire (*Infanterie-Sicherungsbataillon* 908 et *Sicherungs-Regiment* 26). La Marine contribue par plusieurs batteries de Flak, le *Kampfgruppe* Marine 642, un régiment et un bataillon de fusiliers marins. La Luftwaffe aligne pas moins de cinq bataillons de Flak plus un

Septembre 1944, les Alliés déclenche l'opération Market Garden à l'initiative des Britanniques. Cette opération ambitieuse va se dérouler en deux phases. La première, *Market*, est en réalité la plus grande opération aéroportée de l'Histoire.



Vue aérienne des parachutages et des planeurs anglais sur Arnhem. L'initiative de l'opération *Market Garden* vient du général Montgomery qui se heurte à la vive opposition des généraux US Patton et Bradley. Les parachutistes britanniques sont largués sur la zone tenue par les deux divisions de Panzer SS.



Kampfgruppe ainsi que le bataillon de dépôt Wossokoski de la *Panzerdivision Herman Goering*. Des unités éparses comme l'*Artillerie Regiment 191* et le *Pionnier-Bataillon 26 sbv* élèvent l'effectif allemand jusqu'à sa troisième division blindée.

L'aspect inorganique de ces renforts est compensé par la sectorisation du champ de bataille qui impose un commandement décentralisé. Ce type de combat s'adapte parfaitement à la structure du *Kampfgruppe* (groupe de combat), dans laquelle les Allemands répartissent leurs effectifs. Une dizaine de *Kampfgruppen* font face aux assauts alliés. Malgré des pertes importantes infligées par les 700 hommes de Frost à Arnhem même, les Allemands ont su rameuter rapidement tout ce qui traînait pour engluier les parachutistes anglais.

Market marche de façon mitigée, Garden guère mieux

Garden commence le 17 septembre à 14 h 15 par un tir de barrage de 20 mn sur 1,6 km de large et 8 km de profondeur, suivi par l'attaque en rase-mottes de sept escadrons de chasseurs *Typhoon*. Malgré tout, l'attaque blindée est arrêtée à 15 h par quatre bataillons de parachutistes et de *Waffen-SS* de la 9^e. Le pilonnage doit recommencer. En fin de journée seuls 11 km sont parcourus, soit 10 de moins que prévus.

Market connaît des succès initiaux américains et des déboires plus au nord. La 101^e du général Maxwell D. Taylor prend les Allemands par surprise et ne ren-

contre pas de problèmes. Elle s'empare d'Eindhoven et de Grave sur la Meuse ainsi que de quatre ponts. Seul le pont de Son explose avant sa capture.

Mais les parachutistes de la 82^e US et de la 1^{re} britannique atterrissent sur deux *SS-Panzerdivisionen* au repos, la 9^e *Hohenstaufen* et la 10^e *Frundsberg*. Ces deux unités oubliées par le renseignement britannique ou plutôt volontairement ignorées par le lieutenant-général Frederick Browning, comptent de nombreux vétérans, mais n'alignent que 7 000 combattants. La 9^e est pratiquement sans chars ni artillerie. Regroupées dans le II^e *SS-Panzerkorps* elles sont commandées par l'*Obergruppenführer* Wilhelm Bittrich, un ancien officier de cavalerie de la *Reichswehr*, soit un vrai professionnel et non un fanatique.

Une partie de la 9^e *Hohenstaufen* et la 10^e *Frundsberg* du *SS-Brigadeführer* Harmel est envoyée combattre les parachutistes de la 82^e *Airborne* du côté de Nimègue. Le XXX^e corps arrive à Nimègue appuyer la 82^e dans l'après-midi du 19 septembre. Le 20 septembre, comme les Allemands tiennent solidement les deux côtés du pont sur le Waal au Nord de Nimègue, la 82^e fait une traversée d'assaut sur des barques démontables britanniques ; c'est le *Little Omaha*. Le pont est pris, mais le XXX^e corps n'ose pas s'aventurer au nord de Nimègue par manque d'essence et parce que ses

moyens ont été dispersés pour nettoyer les poches allemandes. Il reste en attente 18 heures. L'importante *Flak* du secteur, souvent négligée par les historiens, a sans doute un effet dissuasif. A une dizaine de kilomètres, il y a Arnhem, « un pont trop loin ».



Le *Feldmarschall* Model (bientôt remplacé par von Rundstedt) comme OB West (à gauche) apprend le parachutage allié. Il est entouré de gauche à droite par : le *General der Fallschirmtruppe* Student chef de la 1^{re} armée parachutiste (en fait un ramassis), le *Major* Kaust et le *SS-Brigadeführer* Harmel chef de la *SS-Panzerdivision Frundsberg*.



Archives photo P. Tiquet

Ce Waffen-SS en embuscade est armé de la fameuse arme antichar *Panzerfaust*. Le but de l'opération *Market Garden* est de tourner la ligne Siegfried en traversant le Rhin à Arnhem et de foncer sur la Ruhr. Les Alliés vont être stoppés net par les défenseurs allemands.

Les paras anglais dans un nid de Panzer SS

La 1^{re} division de parachutistes britannique et la 1^{re} brigade de parachutistes polonaise sont larguées ou portées par planeurs à 13 km à l'ouest du pont d'Arnhem à prendre, car plus près de l'objectif, le terrain s'avère marécageux ou urbanisé. Un groupe britannique commandé par le lieutenant-colonel John Frost parvient à pénétrer au cœur d'Arnhem,

mais ne tient que la partie nord du pont. Le gros des forces du major-général Urquhart est bloqué par la 9^e *Hohenstaufen* du SS-*Brigadeführer* Harzel. Les radios britanniques connaissent des ratés qui empêchent une action coordonnée. Frost défend héroïquement le pont d'Arnhem. Le moment le plus dramatique intervient le 18 septembre quand, de retour de Nimègue, le SS-*Hauptsturmführer* Graebner à la tête du bataillon de reconnaissance de la 9^e *Hohenstaufen*, monté sur un véhicule britannique *Humber* capturé, tente de forcer le passage en vitesse. Le pari semble gagné car les conducteurs évitent même les mines posées sur l'asphalte par les Anglais. Néanmoins à coups de bombes antichars PIAT, de canons de 6-pounders (57 mm) et de fusils-mitrailleurs *Bren*, l'assaut de Graebner est anéanti. Par la suite, des *Panther* et des *Tigre I* et II attaquent par le nord. Après 81 tués, Frost et ses hommes, blessés et à court de munitions sont capturés le 20 septembre.

Le lâcher des paras polonais le 21 septembre vers 17 h 15 se fait autour de Driel, dans une zone bien défendue, mais le problème vient surtout du fait que leur ravitaillement est largué du mauvais côté du Rhin. Le temps se met contre les Alliés et empêche toute opération aérienne les 22 et 24 septembre.

Urquhart et les débris de sa division traversent le Bas-Rhin sur pneumatiques durant la nuit du 25 au 26 septembre, soit neuf jours après le début de l'opération. Sur les 10 600 hommes de sa 1^{re} *Airborne* britannique, 1 485 sont tués, 6 414 capturés

Le SS Bittrich accepte l'évacuation des blessés anglais. Les pertes alliées atteignent le double de celles des Allemands. L'opération est un échec et les Alliés ne peuvent tourner la ligne Siegfried. Mais pour « Monty », l'opération « est un succès à 90% ».



Signal. Coll. Part.

Deux films pour une bataille



Parachutistes anglais tombés devant Arnhem. Un groupe britannique commandé par le général Frost parvient au cœur d'Arnhem mais tient seulement la partie nord du pont. Sur 10 600 parachutistes, les Britanniques comptent 1 485 tués et 6 414 capturés.

dont une large partie blessée. Les Alliés ont eu des pertes doubles aux Allemands (de 15 000 à 17 000 tués, blessés, disparus et prisonniers), et renoncent à prendre Arnhem et à tourner la ligne Siegfried. Le but stratégique de l'opération est donc manqué. Le pont est détruit quelque temps après par l'aviation américaine. Arnhem sera finalement libérée en avril 1945 par les Canadiens. Depuis, le pont a été rebaptisé « John Frost ».

A partir de cet échec, les Britanniques perdent l'estime des Américains qui imposent leur conception de la guerre. Ce n'est que lors de la bataille des Ardennes en décembre, que les Américains acceptent de subordonner dans l'urgence certaines de leurs troupes à Montgomery qui a essuyé devant Arnhem, malgré sa légendaire prudence, sa seule défaite de la guerre. Mais selon lui, *Market Garden* « est un succès à 90% ». ■

Le SS-Brigadeführer Heinz Harmel, commandant de la 10. Panzer-Division SS Frundsberg. Il combat à Korsik en 1943 et ajoute les feuilles de chênes à sa Croix de chevalier de la croix de fer. En mai 1944, il prend le commandement de la 10^e Frundsberg. Il reçoit les glaives à Arnhem.

Archives photo P. Tiquet



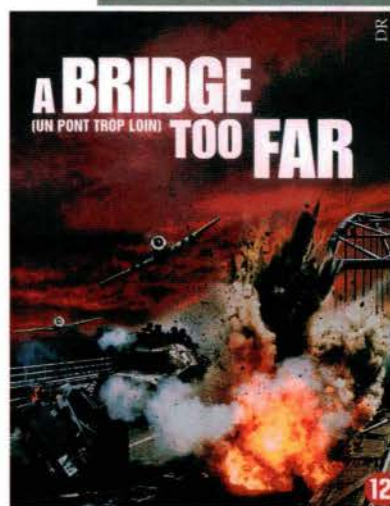
La bataille d'Arnhem est une des premières du conflit à être racontée par le cinéma de fiction dans l'immédiat après-guerre. *Theirs is the Glory* (1946) est un film britannique en noir et blanc dirigé par Brian Desmond Hurst et Terence Young et tourné à Arnhem qui conserve encore ses ruines de 1944. Les acteurs britanniques sont des anciens qui ont participé au combat et l'on voit d'authentiques *Panther* et deux *Tigre* I et II dans leur livrée beige en action. Mêlant reconstitution et images d'archives, c'est un bon docu-fiction.

Après une longue période d'oubli, la bataille est remise au goût du jour par un livre de l'auteur de best-sellers Cornelius Ryan, intitulé « *Un pont trop loin* » (*A Bridge Too Far*) en 1974. Il donne lieu en 1977 à une superproduction anglo-américaine dirigée par Richard Attenborough. Tourné en partie sur les lieux mêmes, ou à Deventer pour les scènes à Arnhem, à l'exception de quelques erreurs de personnages ou de matériel, le film ne manque ni d'un souffle épique, ni des qualités du film d'action britannique. Les trois scènes les plus

impressionnantes réunissent l'assaut du XXX^e corps britannique avec une vingtaine de *Sherman* et de *Half-Tracks* après un pilonnage soigné, un décollage de 11 C-47 aux couleurs d'époque suivi du largage de 1 000 parachutistes et l'assaut en barques contre le pont de Nimègue.

Une pléiade de grands acteurs britanniques, américains et allemands incarnent les généraux et les combattants selon un procédé initié dans *le Jour le Plus Long* :

- acteurs anglais : Sir Lawrence Olivier incarne un médecin hollandais fictif, Sean Connery (quelques temps matelot dans la *Royal Navy*) le major-général de parachutistes Urquhart, Dirk Bogarde, le lieutenant-général Browning, Michael Caine (vétérane de la guerre de Corée dans un régiment écossais) le lieutenant-colonel Vandeleur des Gardes irlandaises, Anthony Hopkins le lieutenant-colonel Frost.
- acteurs américains : Robert Redford incarne le major Cook de la 82^e Airborne, Gene Hackman le major-général Sosabowski des forces polonaises libres, Ryan O'Neal, le général de Brigade Gavin de la 101^e Airborne, James Caan le sergent Dohun, Elliott Gould le très fictif et typé new-yorkais colonel Stout.
- acteurs allemands : Hardy Krüger (incorporé dans la Waffen-SS à 18 ans) incarne le SS-Brigadeführer Ludwig, un personnage fictif, et Maximilian Schell le SS-Obergruppenführer Bittrich.



AXE & ALLIÉS

1939 - 1945

DÉCOUVREZ

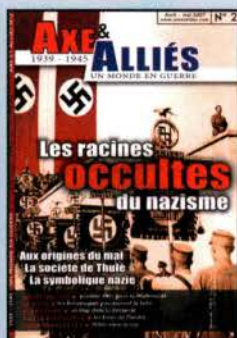
BI MESTRIEL

5,95 €
+ frais de port



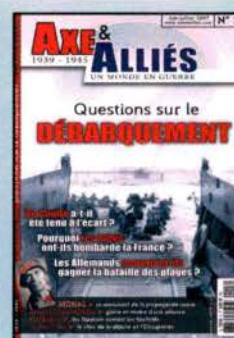
A&A n°1

Grossdeutschland, division d'élite de la Wehrmacht. Les Jeunesses hitlériennes. Tigre au combat ! Les dessous du pacte germano-soviétique.



A&A n°2

La société occulte de Thulé. Le piège de Scapa Flow. La lutte des Britanniques sous le Blitz. Conférence de Munich, Hitler mène le jeu.



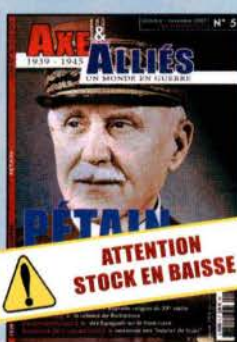
A&A n°3

Les dessous du Jour J. La stratégie allemande. La vie quotidienne sous l'Occupation. Signal, monument de la propagande. La mésalliance Hitler-Mussolini.



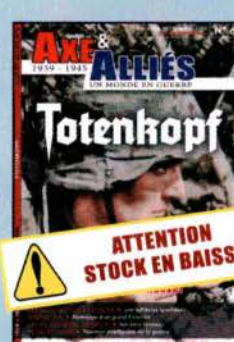
A&A n°4

Hitler, chef de guerre. Défiance et soumission des généraux. La République de Salo. L'architecture sous le III^e Reich. La Ligne de démarcation.



A&A n°5

Pétain chef d'Etat. Le régime de Vichy. Le culte du Maréchal. Les Meutes de loups. La division Azul. Le Plan bleu. Le sport en Allemagne, une nouvelle religion.



A&A n°6

Totenkopf : l'unité maudite. Les autoroutes du Reich. Les Intellectuels français et Vichy. Pearl Harbor, tournant stratégique. Les mémoires de Guderian.



A&A n°7

La Nuit des longs couteaux. Les alliés orientaux du Reich. Les Fallschirmjäger. La querelle des « mauvais maîtres ». L'opération Panzerfaust.



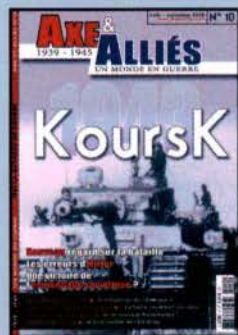
A&A n°8

La bataille des Ardennes. Bastogne. Opérations Stösser et Greif. La musique du 3^e Reich. Le Canada en guerre. La diplomatie des alliés. La U-bootwaffe.



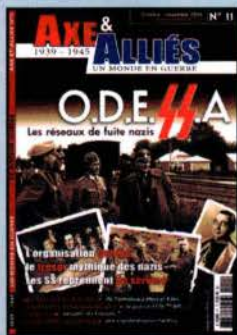
A&A n°9

Apocalypse à Berlin. La tanière du loup. Von Manstein, brillant Felsmarschall. Offensive aérienne alliée sur la France. Rommel contre Montgomery. Mai-juin 1940 au regard des intellectuels.



A&A n°10

Nouveau regard sur la bataille de Koursk. L'espionnage soviétique. Patton. La vie mondaine des nazis. Les exactions des GI en Normandie. Les Beaux-Arts en Allemagne.



A&A n°11

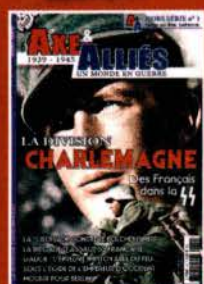
Odessa, les réseaux de fuite nazis. La marine française après l'armistice. Le cinéma face à la guerre. L'AMGOT. Evolution de l'uniforme allemand.



A&A n°12

Opération Walkyrie, assassiner Hitler. La Légion française des combattants. Pillage des stocks US en Normandie. Bordeaux en juin 40. «Ike» Eisenhower.

HORS SÉRIE



A&A HS n°1

La division Charlemagne : L'engagement des volontaires français, leur entraînement et leur motivation, les combats, des plaines de Poméranie aux ruines de Berlin.



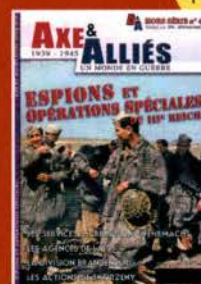
A&A HS n°2

L'infanterie attaque ! L'infanterie des pays engagés, le fantassin moderne, équipement et organisation, les tactiques de combat, les casseurs de chars...



A&A HS n°3

Le nazisme, une religion ? La construction d'une foi germanique, puis nationale-socialiste, et son application à partir de 1933, avec ses codes, ses rites et son ordre noir.



A&A HS n°4

Espions et opérations spéciales Les services secrets de la Wehrmacht, les agences de la SS, la division Brandebourg, Otto Skorzeny...

6,95 €
+ frais de port

La *Leibstandarte SS* Adolf Hitler

- « *Le premier groupe de durs* »
- *Sepp Dietrich : l'âme de la LSSAH*
- *Une élite du combat ?*



Et aussi :

■ *Kesselring :*

le meilleur stratège défensif de la Wehrmacht

Le Feldmarschall-général Albert Kesselring est un de ces généraux oubliés de la Deuxième Guerre mondiale et qui ont joué un rôle important, bien plus que son subordonné sur le front Sud (Méditerranée), Erwin Rommel, l'intrépide chef de l'Afrikakorps dont il n'a pu réfréner l'ardeur qui l'a mené devant El Alamein. Autre particularité de Kesselring, c'est un aviateur, un des chefs de la Luftwaffe qu'il a contribué à créer avant-guerre, et pourtant, dans la deuxième partie du conflit, il s'impose comme le meilleur stratège défensif de la Wehrmacht.



■ *La Slovaquie de Msgr Tiso*

Petit pays qu'Hitler détache de la Tchécoslovaquie selon une des vues à longue durée de la grande politique allemande, la Slovaquie est dirigée par Monseigneur Tiso, un prélat catholique. Cette petite dictature cléricale qui confine à la Russie des Soviets se retrouve entraînée dans le maelström de la guerre à l'Est et participe à l'agression allemande. Elle se retrouve prisonnière de son alliance-servitude avec le Reich.



le n° 86 EST EN KIOSQUE



GBM
HISTOIRE DE GUERRE, BLINDÉS & MATÉRIEL

86

LE magazine dédié au matériel français
des deux Guerres Mondiales

UNE DOCUMENTATION **INÉDITE**
D'UNE RICHESSE EXCEPTIONNELLE :

Plans constructeurs, profils en couleur,
photos d'époque, immatriculations..

Retrouvez dans **GBM**

(Histoire de Guerre, Blindés & Matériel) :

**CHARS, VÉHICULES BLINDÉS,
MATÉRIEL ROULANT,
CANONS ET ARMEMENTS,
MATÉRIEL RADIO,**

de l'armée française, parfaitement situés dans
leur contexte d'organisation et d'emploi,
avec détail des dotations.

Et tous les **RÉCITS DE COMBAT**
de la guerre des moteurs à la française

Trimestriel
6,90 €
le numéro



CHASSEAU RAPE
AMD Panhard
à canon de 47

OPÉRATIONS
Le 8^e dragons
sur la ligne
Weygand

BAROUD 40
FCM 36 à Sedan

1914
1918
Le 145 modèle 1916

Les caterpillars
Boby Holt
et Schneider



Le 145 modèle 1916
Le 145 modèle 1916
Le 145 modèle 1916



Terrain et opérations



145 modèle 1916	145 modèle 1916	145 modèle 1916	145 modèle 1916
145 modèle 1916	145 modèle 1916	145 modèle 1916	145 modèle 1916
145 modèle 1916	145 modèle 1916	145 modèle 1916	145 modèle 1916
145 modèle 1916	145 modèle 1916	145 modèle 1916	145 modèle 1916

JUIN 1940, LE 8^e DRAGONS-CHARS SUR LA LIGNE WEYGAND

Le 8^e dragons-chars est le dernier
régiment entièrement blindé créé
durant la campagne de France,
dans l'œil du cyclone. Suivons pour
à son destin, à travers ses combats
épiques sur la ligne Weygand.

La reconnaissance
Le 8^e dragons-chars est le dernier
régiment entièrement blindé créé
durant la campagne de France,
dans l'œil du cyclone. Suivons pour
à son destin, à travers ses combats
épiques sur la ligne Weygand.



AU SOMMAIRE DU NUMÉRO 86

- **Baroud 40** : le 7^e BCC se sacrifie sous Sedan (II)
- **Artillerie 14-18** : le 145/155 modèle 1916
- **Blindés à la loupe** : les AMD Panhard à canon de 47
- **Transmissions** : l'ER 12 du réseau de commandement
- **Motorisation 14-18** : les caterpillars Holt et Schneider
- **DCA** : les bitubes de 13,2 mm sur châssis tous terrains
- **Opérations** : le 8^e dragons-chars au combat, juin 1940
- **Motorisation** : le Latil M2 B3 D bâché 3,5 t.

GBM
HISTOIRE DE
GUERRE, BLINDÉS & MATÉRIEL



